

Patrick Desjardins

# Le voyage de Stella



## Table des matières

<b>Prologue•</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre 1•</b>	<b>12</b>
<b>Chapitre 2•</b>	<b>26</b>
<b>Chapitre 3•</b>	<b>38</b>
<b>Chapitre 4•</b>	<b>52</b>
<b>Chapitre 5•</b>	<b>64</b>
<b>Chapitre 6•</b>	<b>75</b>
<b>Chapitre 7•</b>	<b>91</b>
<b>Chapitre 8•</b>	<b>108</b>
<b>Chapitre 9•</b>	<b>127</b>
<b>Chapitre 10•</b>	<b>146</b>
<b>Chapitre 11•</b>	<b>155</b>
<b>Chapitre 12•</b>	<b>162</b>
<b>Chapitre 13•</b>	<b>173</b>
<b>Chapitre 14•</b>	<b>183</b>
<b>Chapitre 15•</b>	<b>194</b>
<b>Chapitre 16•</b>	<b>208</b>
<b>Chapitre 17•</b>	<b>227</b>





**Patrick Desjardins**

# **Le voyage de Stella**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

**Titre : Le voyage de Stella / Patrick Desjardins.**

**Noms : Desjardins, Patrick, 1989- auteur.**

**Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20189431148 | Canadiana  
(livre numérique) 20189431156 | ISBN 9782924849590 (couverture  
souple) | ISBN 9782924849606 (EPUB) | ISBN 9782924849613 (PDF)**

**Classification : LCC PS8607.E7597 V69 2019 | CDD C843/.6—dc23**

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

**Canada** 

**SODEC**  
Québec 

**Couvert avant : M.L. Lego**

**© Patrick Desjardins, 2019**

**Dépôt légal – 2019**

**Bibliothèque et Archives nationales du Québec**

**Bibliothèque et Archives Canada**

**Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un  
extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite  
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.**

**Imprimé et relié au Canada**

**1<sup>ère</sup> impression, mai 2019**

*Le voyage est un retour à l'essentiel.*

**Proverbe tibétain**



## Prologue

*Dans son rêve, elle se trouvait sur l'île de son enfance. Le sable était doux et chaud, le ciel gris et nuageux, et la mer aussi bleue qu'infinie, comme dans ses souvenirs, même si elle avait œuvré toute sa vie pour l'oublier, pour ne pas se rappeler la douleur de son passé.*

*Le vent frais du Pacifique, et c'était bien le Pacifique qu'elle voyait là, lui fouettait le visage dans une bourrasque d'air qui refroidissait le bout de son nez. Elle pouvait presque sentir l'odeur de l'eau salée, mélangée à celle desséchée des érables nains qui parsemait l'île comme un jardin de fleurs des champs. C'était une odeur qu'elle adorait respirer quand elle était toute petite, parce que cette fragrance, à la fois aquatique et botanique, lui donnait l'envie et l'énergie de partir en canot et pagayer sur les eaux détendues de l'océan pour explorer les îles solitaires de la côte de la Colombie-Britannique.*

*Mais aujourd'hui, l'arôme de l'érable et la fraîcheur de l'eau ne lui apportaient plus le bonheur de son enfance. Elles ne lui apportaient que l'amère fragrance de sa nouvelle existence. Cette nouvelle existence qui l'avait forcée à oublier le délicieux parfum de l'eau du Pacifique, à oublier l'arôme érablière des arbres, et surtout, la petite fille qui rêvait de naviguer sur le Pacifique.*

*Il n'y avait personne pour l'empêcher de faire ce qu'elle allait faire. Personne pour lui dire de ne pas s'embarquer dans le canot qui l'attendait sur le bord de l'eau, de prendre la rame qui se trouvait à l'intérieur et de voguer vers ces terrifiants nuages noirs et orangeux qui se profilaient à l'horizon.*

*Ces nuages, d'où elle pouvait voir les éclairs qui frappaient la surface de l'océan avant de créer des vagues qui allaient s'écraser sur les côtes avoisinantes, constituaient pour elle la porte de l'abîme. Et elle allait s'y rendre. Pourquoi ? Parce qu'elle en avait assez de la vie qu'on lui avait imposée. Cette existence qui l'avait obligée à rompre avec son passé et à devenir une personne qu'elle reconnaissait à peine lorsqu'elle se regardait dans le miroir. Pendant trente ans, elle dut vivre dans les entrailles de cette fausse Stella Anderson, façonnée par une culture qui n'était pas la sienne, sans se plaindre, sans regarder en arrière et surtout, sans admettre qu'elle vivait dans la douleur...*

*Jusqu'au jour où elle décida de mettre fin à cette douleur.*

*Elle s'avança d'un pas déterminé vers son canot, tandis que ses pieds nus déplaçaient le sable blanc sous ses orteils. Elle savait qu'il s'agissait de son canot, car elle reconnaissait les peintures d'animaux qui ornaient la coque. Mais ces peintures, à ses yeux, étaient floues et invisibles, comme la forme immatérielle d'un fantôme dont on ne pouvait voir le visage. Ces peintures, elle ne pouvait plus les voir. Ou plutôt, elle ne parvenait pas à les reconnaître. Elles n'avaient plus aucun sens pour elle, puisqu'elles appartenaient à un passé dont elle avait oublié la signification depuis longtemps. Comme sa propre vie, d'une certaine façon.*

*Le canot était assez grand pour accueillir une personne, peut-être deux, mais qu'importe, puisqu'elle avait l'intention de voyager seule. Il était assez léger pour qu'elle puisse le pousser jusqu'à l'eau sans y mettre trop d'effort. Puis, elle s'assit sur le siège en bois, ramassa la rame et se dirigea vers les nuages noirs de l'abîme.*

*Elle dut employer toute sa force pour s'éloigner le plus vite possible de l'île, comme si elle était pourchassée par le prédateur de ses cauchemars. Elle ne regarda ni en arrière, ni à gauche, ni à droite. Seulement devant. Seulement les nuages noirs. Seulement l'abîme. Il n'y avait que ça qui comptait. Elle rama avec tant d'énergie pour atteindre son but, que la sueur se mit à perler sur son front et la douleur à envahir ses bras. L'eau qui circulait sous son embarcation n'était pas agitée, malgré la foudre qui venait frapper sa surface. Étrangement, il y avait un genre de canal marin qui la conduisait directement vers sa destination, comme si un esprit malicieux œuvrait dans les coulisses pour qu'elle gagne la porte de l'abîme et n'y revienne jamais. Le bruit de la foudre perforait ses tympanes, mais elle continua néanmoins à naviguer vers la tempête.*

*C'est alors qu'elle aperçut un gigantesque entonnoir nuageux, similaire à la trombe formée par la naissance d'une tornade, qui vint se planter à la surface de l'océan. La chose aspirait l'eau dans ses entrailles. On aurait dit un animal vorace cherchant à vider l'océan de son contenu. Résignée telle une prisonnière condamnée à mort, elle lâcha la rame et se laissa entraîner vers la trombe, qui l'attirait dans son giron avec des vents qui dépassaient la vitesse d'un ouragan.*

*Tout autour d'elle, le monde sombrait dans le néant. Le rivage d'où elle venait n'était plus qu'une petite bande de terre qui se profilait à l'horizon, comme une mince couche de terre. Des vagues aussi hautes que des gratte-ciels se soulevaient pour former des murs d'eau*

*tout autour d'elle, avant de se resserrer et former une barrière bleue. À croire que tout avait été mis en place pour l'empêcher de faire demi-tour. C'est alors qu'elle entendit un cri strident rappelant celui d'un dauphin en danger. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté l'île, elle se retourna. Ce faisant, elle aperçut une forme noire qui nageait sous la surface de l'eau et qui semblait la pourchasser. Elle se dit qu'il s'agissait sûrement d'un requin, puisqu'elle pouvait voir une nageoire caudale déchirer la surface de l'océan. Quand un gros museau noir jaillit de la surface, elle réalisa que ce n'était pas un requin, mais un bel épaulard avec deux cercles blancs dessinés près de ses yeux. L'animal lâcha un long cri déchiré dans sa direction, non parce qu'il avait faim, mais parce qu'il savait parfaitement ce qu'elle s'appropriait à faire. Aussi, la suppliait-il de revenir au rivage. Stella aurait juré que l'épaulard pleurait. Mais emportée par sa misère et son chagrin, la misérable lui tourna le dos et ramena son regard vers l'abîme qui lui ouvrait ses portes. Soudain, les vagues qui s'étaient formées tout autour de son canot frappèrent l'épaulard. Malgré sa force, le mammifère fut incapable de rejoindre la pauvre femme. Les vagues le repoussaient jusqu'au rivage, pendant que ses cris se dissipèrent lentement dans le ciel embrasé par le tonnerre. De son côté, Stella continuait d'ignorer ces cris qui la suppliaient encore et encore de regagner la terre ferme.*

*Mais pour elle, il était déjà trop tard.*

*En l'espace de quelques secondes, elle se trouvait à un souffle de la trombe. Et c'est là qu'elle vit le néant, ce lieu où tout disparaît, où même l'eau de l'océan ne s'engouffre pas. Même la lumière du jour, quoique réduite en une petite parcelle de lueur en raison des nuages sombres, ne pouvait y pénétrer. C'était le néant, là où il n'y a pas de lumière, pas d'eau, pas d'air, pas d'odeur, pas d'émotions, pas de vie. Une fois le canot arrivé au bord de l'abîme, la passagère se leva et ouvrit grand les bras pour inviter à son tour les bras de la Mort. Elle demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle soit engloutie par le gouffre de l'infinie insignifiance...*

*Et là, toute la lumière de son monde disparut dans un dernier souffle. Elle n'existait plus.*

# Chapitre 1

Une voix s'exprimant à travers un haut-parleur extirpa Stella de son sommeil. L'hôtesse de l'air, dans son uniforme rouge rayonnant, annonça doucement que l'avion allait amorcer son atterrissage à l'aéroport de Toronto dans une vingtaine de minutes. Sous le poids de la fatigue, ses paupières s'ouvrirent difficilement, tandis qu'elle frémis-sait discrètement en repensant à son cauchemar. Elle se voyait encore sur le canot, voguant comme une âme perdue vers les nuages orageux. Elle était un peu terrifiée par ce rêve, d'autant plus qu'elle se sentait encore bercée par les eaux de son océan imaginaire. Mais elle n'en fit pas grand cas, car elle comprenait très bien la signification de ce rêve. Non pas qu'elle était experte dans l'interprétation psychologique des rêves, mais elle était assez perspicace pour comprendre que ce rêve était directement relié à sa vie. Ou plutôt, à une décision qu'elle avait prise après le long débat tortueux qu'elle avait mené contre elle-même sur le sens de sa vie. Agacée par ce rêve, en particulier par le cri de ce foutu épaulard qui résonnait toujours dans sa tête, elle feignit de tout oublier pour mieux se concentrer sur sa visite à Oakville, en Ontario. Comme elle avait hâte de revoir sa belle-sœur, et surtout, son neveu Jérémie qu'elle n'avait pas vu depuis six ans. Or, malgré ses efforts pour les faire taire, les cris de l'épaulard prirent une éternité à s'éclipser de ses pensées.

Voilà plus de six heures qu'elle était cloîtrée sur son siège, avec l'interdiction de se dégourdir les jambes durant le vol, sauf pour aller aux toilettes. Elle n'avait pas trouvé le voyage ennuyeux, mais elle regrettait de ne pas avoir apporté une couverture pour se protéger de l'air frisquet qui circulait dans le cockpit, en raison d'un problème de réglage de l'air conditionné. Le courant frais était encore plus irritant que l'épaulard suppliant, ce qui ne l'empêchait pas, dans sa tête, de toujours entendre les cris agaçants de ce dernier.

Après s'être étiré les bras et avoir lâché un faible bâillement, elle ramassa son roman qu'elle avait déposé sur ses genoux et se mit à lire en attendant que l'avion atterrisse. Elle ne pouvait pas faire grand-chose pour réchauffer ses jambes, sinon les masser une fois de temps en temps. Avec un peu de patience, la lecture lui permit de se détendre et de chasser son cauchemar une bonne fois pour toutes.

Tandis qu'elle avait le nez plongé dans son livre, une hôtesse poussant un chariot chargé de plateaux s'arrêta près de sa rangée de sièges, qu'elle avait la chance d'occuper seule. Quand la dame s'adressa à elle, Stella s'empressa d'afficher une mine confiante pour camoufler tout indice susceptible de laisser croire que quelque chose n'allait pas chez elle.

—Excusez-moi, madame, demanda l'hôtesse d'une voix prononcée et très polie qui ne manqua pas d'impressionner Stella, pourriez-vous me remettre vos déchets ?

—Mais bien sûr, répondit cette dernière avant de lui remettre le gobelet qu'elle avait vidé depuis déjà un bon moment.

—Merci, dit l'hôtesse en jetant le gobelet dans un sac. Avez-vous aimé votre vol ?

—Mis à part le courant d'air qui circule entre mes jambes, mon vol a été très agréable, confessa Stella. En partie grâce à l'excellent service du personnel.

—Merci beaucoup, répliqua l'hôtesse, visiblement heureuse de ce dernier commentaire. Oui, il est vrai que le courant d'air est plutôt dérangement, autant pour nous que pour vous. Je vous comprends. Moi aussi, je l'ai senti durant tout le vol. J'ai hâte de me retrouver dans ma chambre d'hôtel pour me réchauffer.

—Si j'avais su, j'aurais apporté deux couvertures : une pour vous, et une pour moi.

—C'est très gentil de votre part, mais nous sommes habitués, avoua l'hôtesse en posant un regard envieux sur le beau costume que portait son interlocutrice. De toute façon, ce genre d'incident se produit très rarement. C'est ce qu'on appelle des *cold days*. Euh... est-ce que ce sont des vêtements *Chanel* que vous portez ?

—Oui...

—Doux Jésus, vous êtes resplendissante ! Vraiment, je trouve que votre tenue vous va à ravir. Est-ce que vous les avez achetés à Paris ?

—Non, à Vancouver. Mais leur confection respecte en tous points le style *Chanel*.

—Vancouver ? C'est de là que vous venez ?

—Euh... oui, c'est la ville où je suis née, répondit lentement Stella, comme si la question la rendait mal à l'aise.

—J'aurais dû m'en douter ! s'écria l'hôtesse. C'est donc vrai ce qu'on dit à propos des *Vancouverites*. Vous êtes riches, là-bas.

—En fait, il est vrai que mes amis et mes collègues aiment porter des vêtements de luxe, mais Vancouver est comme n'importe quelle autre ville. Elle compte des riches comme des pauvres.

—N'empêche que vous êtes absolument ravissante. Si seulement je pouvais me promener à Vancouver avec une tenue aussi chic que la vôtre! Je me sentirais comme une actrice célèbre qui marche sur le *Walk of Fame*.

—Eh bien, si ça vous intéresse, confessa Stella en faisant un signe du doigt pour prier la dame de s'approcher d'elle comme si elle tenait à lui livrer une information confidentielle, j'ai appris que *Sears* allait bientôt vendre à 50% de rabais une collection de robes rouges confectionnées par *Chanel* dans leurs boutiques d'Ottawa.

—50% de rabais? s'étonna l'hôtesse. En êtes-vous sûre?

—Je vous donne ma parole, certifia Stella à la manière d'un gentleman issu de l'époque victorienne. Je suis agente de vente et je travaille en collaboration avec des compagnies spécialisées dans la mode. C'est Barry Wilson, le responsable de la distribution chez *Sears Canada*, qui m'a confirmé cette information le mois dernier. Et je parle de robes qui normalement, valent entre 1000 \$ et 3 400 \$, mais que les gens pourront se procurer pour un prix variant entre 500 \$ et 1 800 \$

—Doux Jésus et Marie! s'écria l'hôtesse de l'air. Et quand est-ce qu'ils recevront ces robes?

—Selon ce qu'on m'a dit, *Sears* devrait les recevoir dès la seconde semaine de juillet.

—Ça tombe bien, je serais en vacances cette semaine-là! C'est mon copain qui sera épaté quand il me verra dans ma nouvelle robe. Merci beaucoup pour l'info!

—Ça me fait plaisir, mais gardez ce secret pour vous. Normalement, je n'aurais pas dû vous le dire.

—Ne vous inquiétez pas, mes lèvres sont scellées, promit l'hôtesse en faisant mine de cacheter sa bouche avec sa main. Merci encore pour cette information... madame...?

—Stella Andersen. Et croyez bien que tout le plaisir a été pour moi.

Sur ces mots, Stella lui adressa un si beau sourire, que l'hôtesse fût persuadée que cette femme était une star de pubs.

À l'aéroport de Toronto, Stella dut attendre une bonne demi-heure pour récupérer ses bagages, en raison d'un convoyeur affecté par un problème mécanique. Dès qu'elle mit la main sur sa va-

lise, elle l'ouvrit pour s'assurer que tous ses biens étaient intacts. Par chance, c'était le cas.

Une fois à l'extérieur, elle regarda sa montre pour vérifier si le vol n'avait pas pris de retard. Elle lâcha un soupir de soulagement lorsqu'elle constata qu'en fait, l'avion avait atterri en avance. Voilà qui lui donnerait la chance d'aller casser la croûte, elle qui n'avait pas mangé depuis trois heures.

Après avoir acheté un sandwich au jambon et une bouteille d'eau dans une boulangerie du coin, elle alla s'asseoir sur un banc public pour savourer tranquillement son repas et laisser la chaleur de l'été la réchauffer, elle qui avait encore froid. Or, ce n'était pas cette sensation de froideur qui occupait ses pensées, mais plutôt son fameux cauchemar.

Alors qu'elle grignotait son sandwich en observant le soleil qui disparaissait derrière les gratte-ciels, elle se mit à réfléchir. Elle supposait que ce mauvais rêve était sans doute inspiré par sa décision de mettre fin à ses jours. Elle ne possédait aucune connaissance en psychanalyse, hormis ce livre de Sigmund Freud qu'elle avait lu à l'époque où elle étudiait à l'Université d'Exeter, mais elle était persuadée que l'épaulard représentait son inconscient et que celui-ci tentait de lui transmettre un message... celui de rester en vie. Il est vrai qu'une personne suicidaire ne désire pas réellement s'enlever la vie. Ceux qui menacent de passer à l'acte le font simplement parce qu'ils croient qu'ils n'ont aucune autre option, mais il y aura toujours cette partie, en eux, qui continuera de lutter jusqu'au bout pour les convaincre que la vie n'est pas faite que de douleur et de tristesse. Mais voilà longtemps que Stella avait compris qu'il était futile d'espérer.

Tout juste avant de terminer son sandwich, Stella essaya de revoir le canot dont elle avait rêvé... Le même qu'elle avait tant chéri dans son enfance, du fait qu'il lui permettait de découvrir des lieux aussi beaux que magiques. Avec sa mère, elle l'avait construit avec des écorces de bouleau alors qu'elle était encore toute petite. Une tâche très difficile à réaliser pour une personne qui aimait garder ses ongles propres et intacts, mais malgré tout, elle gardait le sourire tant elle était excitée à l'idée de s'y embarquer pour jouer les exploratrices. Elle attendait avec impatience le jour où elle naviguerait sur son canot pour parcourir les vastes étendues de l'océan Pacifique. Comme elle avait hâte de sentir le vent frais lui fouetter le visage et les vagues lui mouiller les cheveux pendant qu'elle affronterait les courants rapides.

Elle avait tellement rêvé du jour où elle remonterait l'océan jusqu'aux berges glaciales de l'Alaska pour voir les ours polaires, avant de virer vers le sud pour aller se prélasser sur les plages chaudes de la Californie.

Oui, ce genre de voyage avait nourri en elle l'idée que ce monde en était un rempli de possibilités, de passions, de rêves, et surtout, de bonheur. Mais c'était avant ce terrible jour où elle dut dire au revoir à son canot, avant même de l'avoir terminé.

Son sandwich englouti, elle se fit la promesse de ne plus penser à ce rêve. Et surtout, à ce foutu canot. Elle avait la nausée juste en pensant à l'écorce qu'elle avait coupée avec ses doigts. De toute façon, ce n'était pas le bon moment pour penser à tout ça. Elle était venue ici pour s'offrir du bon temps avec sa belle-sœur et son cher Jérémie. Enfin... si sa belle-sœur Sarah le voulait bien, car elle se souvenait parfaitement qu'elle lui avait causé du tort dans le passé. Saurait-elle mériter la chance de réparer sa faute ? Ce serait son unique occasion avant le jour fatidique. Mais bien entendu, il était hors de question de révéler ce sombre projet. Pas avant le temps, en tout cas.

Elle s'embarqua dans un taxi garé non loin du banc qu'elle occupait. Dès qu'elle lui eut donné l'adresse du motel où elle avait réservé une chambre, quelque part en banlieue d'Oakville, le chauffeur emprunta *Gardiner Expressway* en direction d'Etobicoke.

Vêtu d'une chemise arborant le logo des *Maple Leafs de Toronto*, l'homme resta stupéfait devant la tenue richissime de sa passagère. Il n'avait pas l'habitude de transporter des gens aussi chics, encore moins de les conduire dans un patelin aussi ordinaire qu'Oakville.

— Sans vouloir te vexer, ma jolie princesse, dit-il en regardant Stella à travers son rétroviseur, il y a quelque chose qui cloche chez toi.

— Vous trouvez ? répliqua Stella, un peu offusquée d'être appelée *ma jolie princesse*.

— Mais oui. C'est étrange qu'une femme aussi riche que vous se rende à Oakville. Quand je vous regarde, avec vos vêtements *Chanel*, on a l'impression que vous vous rendez au Buckingham Palace pour prendre le thé avec la reine.

— Oh... murmura Stella. Je vais à Oakville parce que j'y ai de la famille.

— Voilà qui explique tout ! s'exclama le chauffeur tout en conti-

nuant de la contempler dans son rétroviseur. Alors, c'est qui l'heureux veinard ?

— Pardon ? s'offusqua à nouveau Stella.

— Allons... je ne suis pas stupide. Une belle femme comme vous qui va se balader dans un bled aussi minable qu'Oakville... quoique je n'aie rien contre les habitants de cette ville... doit sûrement avoir un gars qui l'attend là-bas.

— Je vous assure que ce n'est pas pour rencontrer un homme que je vais à Oakville, riposta Stella en posant les mains sur ses hanches. Et sans vouloir vous contrarier, je ne crois pas que ça vous regarde !

— Ha ! Ha ! Donc, c'est bien un gars ? Je le savais ! Une belle femme comme vous doit sûrement avoir quelqu'un. Les belles femmes ont toujours quelqu'un. Ou bien... elles se rendent dans des endroits minables pour trouver quelqu'un. Pas vrai ?

Alors même que Stella croyait qu'il ne saurait être plus insupportable, voilà que son cher chauffeur se permettait de lui faire un clin d'œil coquet par-dessus son épaule. Ce n'était pas l'envie de descendre de la voiture et de poursuivre sa route à pied qui lui manquait.

Quand le taxi arriva enfin au *Reynold's motel*, qui avait pignon sur rue juste à côté de la route principale menant à Oakville, Stella s'empressa de payer la course sans donner de pourboire, avant de récupérer son bagage dans le coffre.

Après avoir réglé sa chambre, elle monta l'escalier conduisant au second étage en tirant sa lourde valise, dont le poids faisait craquer les marches. Dès qu'elle entra dans la pièce, elle entendit des bruits émis par une télévision hors fonction. Après l'avoir éteinte, elle déposa sa valise sur le lit et rangea ses vêtements dans la commode. C'est alors qu'elle sentit une désagréable odeur de tabac provenant de la table de nuit. En ouvrant le tiroir, elle découvrit une boîte de cigarettes avec des mégots éteints laissés près d'une Bible. Aussitôt, elle alla chercher la poubelle qui se trouvait dans la salle de bain pour y balancer les mégots et le paquet de cigarettes, qu'elle saisit avec un mouchoir. Après quoi, elle sortit de sa valise les quelques livres qu'elle avait emportés et les déposa sur sa table de nuit. Enfin, elle sortit une statue représentant un vieux prospecteur d'or, dont le costume rappelait l'époque de la ruée vers l'or du canyon Fraser, un événement crucial dans l'histoire de la Colombie-Britannique. Elle prit un moment pour contempler le visage de l'homme à la fine barbe blanche... La pièce était finement sculptée, jusqu'au moindre détail. Au bout d'un

moment, elle la déposa sur la table de nuit.

Ceci fait, elle se rendit à la salle de bain pour prendre une douche chaude, histoire d'oublier son long vol d'avion, et surtout, pour réchauffer ses jambes encore transies. Ensuite, elle passa une robe de chambre et s'empara d'un roman écrit par Owen Barfield, l'un de ses auteurs favoris, puis se rendit sur le balcon. Malgré la fatigue, elle n'était pas encore prête à aller se coucher. Elle seule savait pourquoi...

Assise sur une chaise, éclairée par un lampadaire électrique antimoustiques, elle entama la lecture de son livre tout en admirant le beau paysage qui l'entourait. Un doux courant d'air chaud apportait la bonne odeur émanant des champs. Stella pouvait même sentir un léger arôme de maïs qui lui donnait une folle envie d'en manger. Une atmosphère idéale pour lire tranquillement.

Au bout d'une heure, elle avait déjà complété le tiers de son livre. Il lui arrivait bien de sauter quelques lignes quand elle connaissait déjà un ouvrage, mais elle parvenait tout de même à retenir l'essentiel de l'histoire. Elle referma le bouquin et à nouveau, contempla la ville d'Oakville. Quelle vue splendide elle avait. De son balcon, elle pouvait distinguer les manoirs perchés sur les collines surplombant les maisons du quartier. On aurait dit des châteaux forts datant de l'époque médiévale, alors que les demeures seigneuriales étaient toujours érigées sur les hauteurs. C'étaient de beaux manoirs avec des entrées bordées de sapins et d'arbustes finement coupés. Stella était surtout attirée par les petits duplex qui parsemaient la ville. Il s'agissait de maisons industrielles construites jadis pour accueillir les vétérans à leur retour de la Seconde Guerre mondiale. Les trouvant assez coquettes, Stella en était à se demander si elle n'aurait pas dû louer une chambre dans l'une de ces demeures, plutôt que dans ce motel.

Gagnée par la fatigue, elle se leva pour retourner dans sa chambre. Ce faisant, elle entendit un bruit, comme si quelqu'un remuait le feuillage d'un arbre. Elle s'appuya contre la rambarde, et crut apercevoir l'ombre d'un enfant qui s'approchait du motel en se faufilant parmi les hautes herbes du champ de maïs. Mais cette vision disparut aussitôt. L'intrus s'était sûrement caché quelque part. Une chose demeurait certaine : il y avait bel et bien quelqu'un dans le champ. Sans s'alarmer, Stella resta sur le balcon et attendit patiemment que le gamin sorte de sa cachette.

En fait, il y avait bien quelqu'un qui observait silencieusement

sa chambre. En fait, ce n'était pas un, mais deux garçons qui l'épiaient. Le premier, James, avait un visage de voyou et dégageait une mauvaise haleine chaque fois qu'il ouvrait la bouche, du fait qu'il ne se brossait jamais les dents. Avec son crâne à demi-rasé et son chandail suffisamment déchiré pour laisser voir son nombril, il était visiblement un adepte de la mode *punk*. L'autre garçon, lui, était plus petit et mieux vêtu, même s'il avait intentionnellement déchiré son chandail à divers endroits pour imiter maladroitement le style de son ami. Ce garçon, qui s'appelait Jérémie, était le neveu de Stella.

Quand ils virent cette dernière sur le balcon, James chuchota à Jérémie de baisser la tête et de ne pas faire de bruit. Ils marchaient tout en évitant de piler sur les feuilles et restaient cachés derrière les plants de maïs. Même si elle ne les voyait toujours pas, Stella continua de scruter les environs, ce qui fit croire aux garçons qu'elle les avait repérés. Mais comme ils n'entendaient aucune phrase telle : « Qui va là ? » ou « Je sais que vous êtes là ! », ils furent vite rassurés. Même que la femme rentra tranquillement dans sa chambre, comme si de rien n'était, puis ferma la lumière. Malgré tout, ils demeurèrent bien tapis, n'osant rien faire pour le moment.

Alors que James continuait d'observer le motel, Jérémie grattait son bras gauche, geste qu'il posait chaque fois qu'il était nerveux. Et s'il l'était, ce soir-là, c'est qu'il savait qu'il ne devrait pas se trouver ici, dans ce champ de maïs, pour commettre un sale coup avec James. À une heure pareille, il devrait être au lit et attendre le retour de sa mère, qui travaillait de nuit. Mais il n'oserait jamais retourner chez lui. Pas avant que leur *job*, comme disait James, soit terminé. Sans compter que s'il s'enfuyait, il risquerait de perdre son ami, le seul garçon de son école qui avait bien voulu lui accorder son amitié.

Depuis que sa mère et lui avaient emménagé à Oakville, six ans plus tôt, il avait été incapable de se faire le moindre ami, hormis James, un jeune vaurien qui adorait casser des fenêtres ou voler ici et là. Il n'était pas toujours aisé de fréquenter un tel type, mais pour Jérémie, il représentait un don du ciel. Pour lui, valait mieux être l'ami d'un filou que de se balader seul sur la terrasse de l'école et se faire traiter de *loser* par les autres élèves, du simple fait qu'il était l'étranger avec qui personne ne voulait être vu.

— Enfin ! chuchota James. Je commençais à penser qu'elle resterait sur son balcon toute la nuit.

— Comment peut-on être sûrs qu'elle dort ? questionna Jérémie,

qui se tenait tout juste derrière.

— *Dummy!* s'écria James. Tu as bien vu qu'elle a éteint sa lumière, non? Oh! Pardon... Je ne voulais pas te faire peur, ajouta-t-il après avoir remarqué l'affolement de l'autre, même si en réalité, il se foutait complètement de ses états d'âme. Mais tu dois apprendre à penser avant de parler comme un *dummy*. Tu ne veux pas devenir un *dummy*, n'est-ce pas?

— Non.

— Bon. Souviens-toi bien de ce que je t'ai dit. Si tu veux réussir dans la vie, il ne faut pas agir comme un *dummy*. Moi, je ne suis pas un *dummy*. Et sais-tu pourquoi je n'en suis pas un? Parce que je ne pose pas de questions stupides et que j'ai toujours raison. Et quand je dis que la *bitch* qui est là-dedans est en train de dormir, c'est qu'elle est en train de dormir.

— Bon d'accord, elle dort, abdiqua Jérémie, fort peu rassuré. Mais qui dit qu'on va trouver de l'argent dans sa chambre?

— Si je ne pensais pas qu'elle avait de l'argent, *dummy*, penses-tu que je t'aurais emmené jusqu'ici? Tu as vu sa robe de chambre? C'est juste dans les magasins de riches qu'on voit d'aussi beaux vêtements. Et je parie qu'elle doit avoir beaucoup de pognon dans son sac à main. Assez pour qu'on puisse s'acheter une moto! Tu vas voir... on va se dénicher un beau magot dans ce motel minable. En passant, je te signale que c'est toi qui vas dans la chambre.

— Moi? paniqua Jérémie. Mais pourquoi moi?

— Allo? rétorqua James en le pointant du doigt. T'es plus petit et plus léger que moi. Penses-y! Tu feras moins de bruit et tu pourras travailler en toute tranquillité. Tu ne réalises pas que je suis en train de te faire une faveur?

— D'accord, je m'excuse, James, dit Jérémie avant de se tourner vers le motel. Mais comment vais-je faire? Je ne sais pas où est la chambre.

— D'après mes observations, expliqua James en examinant les étages de l'établissement, notre cible se trouve dans la chambre 13, au deuxième étage. J'ai visité ce motel quelques fois et je le connais comme le fond de ma poche.

Sur ce point, Jérémie pouvait se fier à lui. En deux ans, son ami avait fait cinq excursions nocturnes au motel sans être pris, hormis l'année précédente, où il fut surpris en train de voler des portefeuilles.

1        Idiot.

— Et comment vais-je faire pour entrer ? Les portes sont certainement verrouillées...

En guise de réponse, James sortit une clé grise de sa poche.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Jérémie, intrigué.

— Un passe-partout, annonça fièrement James. Il peut ouvrir n'importe quelle porte. Ça marche comme dans les films de James Bond.

— Je... je ne sais pas si je veux faire ça.

— Quoi ? s'exclama James avec un sombre regard. Tu ne vas pas me laisser faire tout le boulot tout seul ?

Jérémie détourna légèrement le nez pour éviter de sentir la mauvaise haleine de son interlocuteur.

— Bien sûr que non, le rassura Jérémie. C'est juste que... j'ai peur d'être surpris par M. Reynolds. Ou par la police...

— Tu ne le seras pas, promit James en posant une main sur l'épaule de son ami. Écoute-moi bien... Je vais distraire monsieur Reynolds pour le faire sortir de son motel. Ainsi, tu pourras y entrer, prendre quelques affaires sans te faire voir et sortir de là avant que le vieux pruneau revienne. Si tu fais ça pour moi, je serais fier de toi, sans oublier qu'on sera riche. Mais si tu te dégonfles et que tu laisses échapper ce gros coup, tu me décevras beaucoup. Et tu sais ce qui arrive aux gens qui me déçoivent... hein, Jérémie ?

— Oui, répliqua ce dernier avant de laisser entendre un petit hoquet.

— Bon, reprit James en lui remettant le passe-partout. Je savais bien que tu n'étais pas un *dummy*. Tu es prêt ?

— Oui, mentit Jérémie.

— Le motel de Reynolds reçoit rarement des clients aussi riches que la greluce là-haut. T'as vu sa robe de chambre ? Plutôt chic. T'as intérêt à ne pas louper ton coup. Sinon, on attendra longtemps avant de dénicher un client assez nanti pour s'offrir mieux qu'ici.

Cela dit, les deux garçons sortirent en trombe du champ de maïs. Piétinant des épis sur leur passage, ils s'élançèrent vers leur objectif, tels deux commandos s'attaquant à un camp fortifié. James était si impatient qu'il ne prit pas le temps de vérifier les deux côtés de la route pour voir si une voiture s'amenait dans leur direction. Jérémie, plus prudent et aussi, plus craintif, le suivait d'un pas lent en surveillant bien la route avant de la traverser.

Une fois dans le stationnement, James ordonna à son copain de

se cacher derrière une voiture puis poursuivit sa course vers l'entrée. Or, quand Jérémie aperçut la Toyota brune derrière laquelle il devait se cacher, ses poumons se vidèrent de leur oxygène et ses jambes reculèrent de quelques pas, comme s'il venait de tomber face à face avec un chien de garde. Refusant de s'approcher de cette voiture, il décida de se dissimuler derrière un arbuste, à proximité d'un petit jardin de fleurs.

Pendant ce temps, sans se préoccuper de son ami, James sonna à la porte du motel, malgré l'écriteau indiquant que les lieux étaient fermés. Il savait que la chambre du propriétaire se trouvait près de la porte. Après avoir frappé plusieurs fois, en faisant gaffe de ne pas réveiller les clients, il vit enfin apparaître le propriétaire à travers la porte-moustiquaire.

— Mais qu'est-ce que tu me veux ? lança le vieil homme d'une voix fatiguée et irritée. Mais... je te reconnais... C'est toi que j'ai surpris l'année dernière en train de voler mes clients. Je t'avais dit de ne plus revenir !

— Va te faire foutre, trou de cul

— Quoi ? s'offusqua M. Reynolds, visiblement fâché. Viens ici ! Je vais te chauffer les fesses !

Le visage aussi rouge qu'une tomate, il ouvrit violemment la porte et se lança à la poursuite de James, qui l'entraîna sur la route. Dès qu'il eut le champ libre, Jérémie sortit de sa cachette et se rua à l'intérieur. Après avoir traversé la réception, il grimpa l'escalier une marche à la fois, au risque de trébucher.

Rendu au second étage, il repéra facilement la chambre 13 grâce à l'éclairage fourni par les lumières fixées au plafond. Avant de déverrouiller la porte, il y appuya l'oreille pour vérifier si la femme dormait. Aucun bruit ne se faisait entendre, hormis un petit ronflement provenant du fond de la pièce. Même si convaincu que sa cible dormait, il n'était pas pour autant motivé à passer à l'action. Indécis, il resta figé quelques secondes devant la porte, puis après une grande inspiration, inséra la clé dans la serrure et la tourna vers la gauche. Lorsqu'il entendit un petit déclic, il poussa doucement la porte.

L'intérieur de la chambre était plongé dans le noir complet. Seule la lueur de la lune, qui s'immisçait à travers la fenêtre du balcon, offrait une maigre lumière pour guider les pas du jeune cambrioleur, dont le cœur battait la chamade. Tout en ayant un œil sur le lit où dormait sa victime, Jérémie parvint à trouver le sac à main, laissé sur une

commode. Il le saisit délicatement par les lanières, comme s'il s'agissait d'un objet de porcelaine, et se mit à le fouiller dans l'espoir d'y trouver une forte somme. Malheureusement, il n'y trouva aucun billet de banque, pas même de bijoux. Frustré, il déposa doucement le sac sur le plancher et poursuivit ses recherches. Ce faisant, il distingua, sur la table de nuit, une étrange figurine en bois. Après s'en être lentement approché, il étira son bras pour l'attraper. Tout à coup, il entendit la femme remuer sous la couverture. Il se figea comme un glaçon, persuadé d'être pris. Le visage de la femme était maintenant tourné vers lui. Craignant qu'elle ouvre les yeux et se mette à crier, il voulut s'enfuir, mais il était trop effrayé pour faire le moindre mouvement. Pas de doute, son heure était venue. Dans sa tête, il se voyait déjà escorté par une escouade de policiers, les mains menottées, jusqu'à une voiture de patrouille. Il pouvait même entendre sa mère, parmi les nombreux curieux venus voir le nouveau brigand d'Oakville, pleurer de honte.

Mais la femme ne se réveilla pas. En l'observant de plus près, Jérémie aurait pu jurer qu'il se trouvait en présence de la véritable Blanche-Neige, tout juste après qu'elle ait mangé la pomme empoisonnée. Refusant de rester plus longtemps dans cette chambre, il s'empessa de prendre la statuette et marcha vers la porte sur le bout des orteils.

Revenu dans le champ de maïs, après avoir retrouvé son souffle, il approcha l'objet de ses yeux pour mieux l'examiner. À sa grande surprise, ce qu'il avait pris pour une sublime œuvre d'art susceptible de rapporter un plein sac d'argent, n'était rien d'autre qu'une vulgaire statue en bois représentant un vieux prospecteur appuyant fidèlement sa pioche contre un monceau de roches et tenant une pépite d'or (qui n'était qu'un caillou de bois aussi minuscule qu'une puce) dans sa main. À première vue, l'objet semblait insignifiant. «Merde», jura le garçon en sachant fort bien que James serait plus que déçu de leur butin... Enfin, si on pouvait qualifier cette statue de *butin*.

— Qu'est-ce que...

Lorsque ses yeux croisèrent ceux du prospecteur, il ressentit une soudaine et étrange fascination. Les yeux du personnage étaient petits, mais creux, et leurs orbites étaient tracées avec une précision remarquable, comme s'ils avaient été façonnés par un sculpteur aussi talentueux que Rodin ou Michel-Ange. Plus étrange encore, le regard affichait un tel air de pitié, que Jérémie aurait pu jurer que le prospecteur le suppliait de le ramener à sa maîtresse. Pendant un bref instant,

il songea à lui accorder cette faveur, mais n'en fit rien.

Tout à coup, une main abrupte lui frappa le dos et le sortit de ses pensées. C'était James. Avant même que ce dernier cherche à savoir ce qu'il avait déniché, il lui arracha la statue des mains, le regarda brièvement, et grimaça de colère.

— C'est quoi ce bidule-là ? s'enquit-il en soulevant l'objet à la hauteur de ses yeux. Tu te fous de ma gueule ? Où est l'argent de la salope ?

— J'ai fouillé son sac à main, se défendit Jérémie avec un air de regret, mais je n'ai pas trouvé d'argent.

— Tu n'as pas pensé à prendre ses cartes, *dummy* ? Les cartes de crédit, c'est aussi de l'argent.

— Je suis désolé...

— Désolé ! coupa James. Je le vois bien. Sale crétin ! Je te demande de me rapporter de l'argent, et tu me ramènes la statue d'un vieux pruneau avec sa pioche de merde !

— J'ai... j'ai pensé que ça pouvait valoir quelque chose, expliqua Jérémie pour se racheter. C'est une belle sculpture et...

— Cette statue ne vaut même pas de la merde !

Sur ces mots, James frappa violemment son ami au ventre et le fit tomber sur le dos. Par chance, Jérémie atterrit sur un tas de maïs, ce qui amortit sa chute. Quand il rouvrit ses yeux, il vit James qui tenait la statue au-dessus de lui. Croyant qu'il allait le frapper avec, il protégea son visage avec son coude. Mais plutôt que de lui infliger une correction, James se contenta de jeter la statue à ses côtés.

— Va pas raconter ce qu'on a fait, le menaçait-il en le soulevant par le collet. Sinon, je vais t'abîmer la figure.

Puis il le relâcha et s'enfuit dans le noir, l'abandonnant comme un vulgaire déchet. En se relevant, Jérémie se sentait plus que honteux. Non seulement il venait de décevoir son seul ami, mais il craignait que cela mette un terme définitif à leur amitié.

Après avoir secoué ses vêtements empoussiérés, il ramassa la statue et la regarda une nouvelle fois dans les yeux. Cette fois, plutôt que d'être captivé par les yeux du prospecteur, il ressentit une immense colère. Humilié et frustré par son erreur, il emmena la statue jusqu'au bord de la route. Sa main la serrait si fort qu'il pouvait sentir le bois craquer sous ses doigts. Puis, dans un cri de rage incontrôlé, il la jeta violemment sur l'asphalte. La statue se fracassa en plusieurs morceaux, qui se répandirent dans toutes les directions. Mais cela ne

suffit pas à atténuer la colère du garçon. Il fallait qu'il en brise davantage ! Il devait détruire ! Tel un fou emporté par sa haine, il se mit à piétiner les gros morceaux de bois et à les écrabouiller jusqu'à ce qu'il n'en reste que de petits fragments. Il s'acharna surtout sur la tête du vieil homme, qui continuait de le dévisager avec ses magnifiques yeux tristes, bientôt réduits en bouilli par les coups de pieds acharnés du garçon.

Dès qu'il en eut assez, ce dernier, voyant qu'il ne restait plus rien à casser, resta sur la route et laissa ses larmes couler sur son visage. Il prit une profonde inspiration et releva la tête pour déboucher son nez rempli de mucus. C'est alors qu'il vit l'ombre du diable.

Jérémie lâcha un hoquet de frayeur lorsqu'il aperçut de la lumière dans la chambre de sa victime. Et comble de malheur, celle-ci était là ! Il pouvait voir son ombre derrière les rideaux du balcon. En proie à la panique, il déguerpit aussitôt vers le champ, sans regarder derrière lui.

Pendant ce temps, Stella resta derrière le rideau, sans lâcher le garçon du regard.

## Chapitre 2

Heureusement pour Jérémie, sa mère ne s'était jamais rendu compte de son absence, du fait que ce soir-là, elle était rentrée plus tard que prévu. Le garçon put donc gagner son lit avant son arrivée. Mais il ne dormait pas pour autant, incapable qu'il était de chasser la statue et la femme du motel de ses pensées.

Pour se rendre à son école, Jérémie devait emprunter une voie piétonnière menant sur *Lakeshore*, rue qui longeait le lac Ontario. Ce jour-là, le soleil répandait une forte chaleur, alors que les rues étaient bondées de voitures en route pour le centre-ville. La passerelle que le garçon devait utiliser pour se rendre à l'école avait été nommée *The officer's passage*, en l'honneur des soldats qui avaient l'habitude de la traverser durant la Seconde Guerre mondiale pour atteindre la gare. Le bruit des klaxons et des moteurs lui était insupportable. Il avait l'impression de traverser un zoo où tous les animaux criaient et rugissaient en même temps. Il marcha d'un pas rapide sur la passerelle en bois pour ensuite poser le pied sur une rue moins achalandée.

Il était hanté par le souvenir de la femme. Sachant qu'il avait fait une énorme bêtise en s'exhibant à sa vue, il frémissait à l'idée de voir un policier apparaître devant lui pour procéder à son arrestation. Cependant, sa logique le persuadait qu'un tel scénario était peu probable, car après tout, quelles étaient les chances pour que la femme ait pu le reconnaître dans le noir ? Sans oublier que si tel avait été le cas, il aurait déjà reçu la visite des policiers. Il ne pouvait toutefois s'empêcher de se questionner sur le comportement étrange de sa victime. Pourquoi l'avait-elle laissé filer ? Pourquoi n'avait-elle pas essayé de l'attraper ? Et la question la plus terrifiante de toutes : était-elle réellement endormie lorsqu'il se trouvait dans sa chambre ?

Tandis qu'il courait sur la passerelle, à l'affût du moindre bruit pouvant ressembler à celui d'une sirène de police, il eut la surprise de voir James, appuyé contre une poutre en bois. Puisqu'il semblait ravi de le revoir, Jérémie crut qu'il s'était remis des événements de la veille. Il demeura néanmoins sur ses gardes, craignant que son cher ami lui réserve un mauvais tour. Et malheureusement pour lui, James avait encore oublié de se brosser les dents.

—Hé, Jérémie, le salua ce dernier en levant la main, comment vas-tu?

—James ? répliqua Jérémie en feignant d'être étonné de le voir. Pourquoi n'es-tu pas à l'école ?

—Oublie l'école ! On a beaucoup mieux à faire.

—Que veux-tu dire ?

—Que penses-tu que je veux dire ? On retourne au motel. Et cette fois, on ne rate pas notre coup.

—Quoi ? paniqua Jérémie. Mais on a notre examen de math, aujourd'hui.

—Et alors ? rétorqua James qui se foutait visiblement de ce détail. On le laisse tomber, c'est tout. De toute façon, les examens, c'est pour les nuls.

—Mais...

—Oh... arrête avec tes singeries ! s'impatienta James. J'ai quelque chose d'important à te dire. Ce matin, avant de partir, j'ai vu mon père qui discutait avec quelqu'un. Peux-tu deviner de qui il s'agissait ?

—Non, dit Jérémie, non sans avoir un affreux doute sur l'identité de la personne.

—C'était la *bitch* du motel.

En entendant cela, un frisson parcourut le dos de Jérémie. Le magasin que tenait le père de James se situait à proximité de *Lakeshore*, ce qui signifiait que la femme devait se trouver dans le centre-ville. Peut-être même qu'elle arpentait la passerelle, dans l'espoir de leur mettre la main au collet. Ayant une forte envie de se gratter le bras, Jérémie parcourut les environs du regard pour tenter de repérer une femme marchant dans leur direction en compagnie, peut-être, d'un agent de police. Alors qu'il regardait derrière lui, il vit un autobus scolaire qui ramassait de jeunes enfants fréquentant la maternelle. Le bruit rugissant du véhicule lorsqu'il démarra après avoir refermé ses portes coupa court à la voix de James, tellement Jérémie eut la frousse. Son ami dut lui tapoter l'épaule pour le ramener sur terre.

—Eh ! Est-ce que tu m'écoutes ?

—Euh... oui, répondit Jérémie après avoir repris ses sens. C'est l'autobus.

—Mais qu'est-ce que t'as ? interrogea James, persuadé que l'autre allait pisser dans son froc. C'est juste un autobus. C'est pas comme si c'était Freddy Krueger.

—C'est le bruit du moteur, expliqua Jérémie. Je ne peux pas le supporter.

—Non, mais... t'es quoi, au juste? Un bébé? Enfin... peu importe. La femme est sortie de sa chambre, ce qui veut dire que c'est notre chance de lui dérober quelque chose qui nous rapporterait du vrai *cash*.

—Mais si elle avait apporté son argent avec elle?

—Quand ils voyagent, les riches laissent toujours du pognon dans leur chambre d'hôtel. Question de sécurité. Et puis, peut-être qu'on pourra aussi mettre la main sur des bijoux.

—Non, refusa Jérémie sans trop de conviction.

—Hein? fit James en fronçant les sourcils. Allons... on ne va pas recommencer ça!

—Non, je ne veux pas y retourner.

—*C'mon*, Jérémie! s'exclama James en fermant les poings. Ce n'est pas le moment d'avoir la trouille. Qu'est-ce qu'il y a? Tu ne me fais plus confiance?

—Ce n'est pas ça...

—Alors, où est le problème?

—Ben... c'est... ce sont les voitures.

Ce n'était pas exactement la vraie réponse, mais c'était la seule que Jérémie avait le courage de donner.

—Les voitures? répéta James, qui pensait que son copain était devenu fou. Qu'est-ce que les voitures viennent faire dans notre affaire?

—La nuit dernière, il y avait beaucoup de voitures garées près du motel. J'ai trop peur des voitures. Je suis incapable de m'approcher d'elles.

—Ça ne fait pas de sens. Ta mère, elle a bien une voiture, non?

—Oui, mais je n'y monte jamais. J'ai peur du moteur.

—Ressaisis-toi, espèce de dégonflé! rugit James en s'avançant d'un pas menaçant. Tu as douze ans et tu as peur des voitures... Ce n'est pas croyable!

—C'est pourtant la vérité.

—*Bullshit!* Tu sais ce que je pense? Je pense qu'il y a autre chose que tu ne me dis pas. N'essaie pas de me rouler, je t'ai vu gratter ton bras. Tu fais tout le temps ça quand t'es nerveux. Est-ce que tu m'as dénoncé?

—Absolument pas, s'écria Jérémie, apeuré. Tu sais bien que je ne ferais jamais ça.

—Bon. Dans ce cas, tu ne verras pas de problème à ce qu'on aille faire un tour au motel. On est des amis, et les amis ne s'abandonnent pas.

—D'accord, finit par consentir Jérémie, exaspéré. Je viendrai avec toi.

James savoura son triomphe comme s'il venait de gagner à la loterie. Posant une main sur l'épaule de Jérémie, il l'invita à le suivre, malgré la réticence de ce dernier. Puis les deux partirent dans le sens opposé de l'école.

Or, avant même qu'ils n'aient pu faire quelques pas, ils furent arrêtés par une personne qui les observait, comme si elle avait suivi leur conversation sans même chercher à se cacher. Dès qu'il reconnut son visage, Jérémie blêmit... Cette personne n'était nulle autre que Stella Andersen.

Bien qu'en proie à la terreur, le garçon fût impressionné, et même, un peu charmé par la beauté et l'élégance de la femme. Très grande en raison de ses chaussures à talons hauts, Jérémie et James durent lever le menton pour voir son visage. Sa peau était légèrement bronzée, ce qui laissait croire qu'elle venait de passer des vacances sous le soleil. Ses longs cheveux noirs descendaient en cascades sur ses épaules et son dos, tandis qu'un petit toupet ornait le dessus de ses yeux. De forme ovale, son visage était ravissant à contempler. Il rappelait à Jérémie celui d'une belle femme qu'il avait vu dans une annonce publicitaire vantant les mérites d'une marque de savon. Il pouvait même sentir l'arôme de parfum émanant d'elle, qui n'était pas sans lui rappeler celui d'un fruit exotique qu'il ne connaissait pas, mais qui sentait bon.

L'habillement de Stella était aussi impressionnant que sa beauté physique. N'eût été ses longs cheveux et sa peau basanée, Jérémie aurait juré que Lady Diana Spencer elle-même s'était déplacée pour venir les voir. Sa tête était coiffée d'un grand chapeau de type *Cartwheel*, qui, de l'avis de Jérémie, servait à protéger sa nuque contre les rayons du soleil. Elle portait une jupe blanche et un chemisier de la même couleur, dont les manches étaient rehaussées par de larges bandes noires et des boutons dorés aux poignets. Pour finir, son épaule soutenait le même sac à main que Jérémie avait tenté de dérober la veille.

Pour éviter qu'elle le reconnaisse, Jérémie se plaça derrière James. Il commença ensuite à gratter son bras, mais dans un geste discret, craignant d'être trahi par son tic nerveux.

Malgré qu'elle les redoutât, Stella ne semblait pas furieuse contre les garçons. À croire qu'elle ignorait tout des événements de la veille. Bien au contraire, elle leur offrit un sourire qui pour Jérémie, en était un aussi bienveillant que charmant, et séducteur.

— Bonne journée à vous deux, leur souhaita-t-elle. Comment allez-vous ?

Si Jérémie avait trop peur de lui répondre, James, lui, qui l'avait reconnue dès le début, la regarda avec un air de méfiance. Entre ses lèvres, sa langue remuait comme celle d'un serpent.

— T'es qui, toi ? lança-t-il effrontément. Qu'est-ce que tu nous veux ?

Le sourire de Stella se dissipa aussitôt. Elle posa un regard vexé sur le garçon, comme si elle attendait des excuses de sa part. Mais comme ce dernier demeura silencieux, elle réafficha son sourire gracieux et fit mine d'oublier cette offense.

— Je m'excuse de vous déranger, dit-elle en adoptant une posture royale, je ne voulais pas m'immiscer dans votre conversation. J'ai vu que vous discutiez et par simple politesse, j'ai attendu que vous ayez terminé avant de me présenter. Je m'appelle Stella et je viens de Vancouver. Et vous ?

— Peuh ! cracha James. Tu nous prends pour qui, *miss sassy Vancouver* ? On ne se présentera pas à une étrangère. Alors, va te faire foutre !

Cette fois, le sourire de Stella céda la place à des sourcils froncés et à un rictus figé.

— Jeune homme ! répliqua Stella d'un ton sévère qui fit sauter James. Je n'apprécie pas votre langage ni vos insultes. Aussi, j'exige des excuses sur-le-champ.

— Quoi ? se moqua James. Tu te prends pour qui, toi ?

— Pour quelqu'un qui déteste les morveux, répondit calmement Stella en durcissant les traits de son visage. Je me suis peut-être montrée un peu intrusive, mais je n'ai rien fait qui mérite une telle insolence de votre part. Je vous redemande donc de me présenter vos excuses.

— Ha ! Ha ! Ha ! ricana James avant de se tourner vers son ami. Non, mais... as-tu entendu ça ? Cette *nana* est complètement tarée !

Mais Jérémie n'était pas du tout du même avis. Il resta sur ses gardes, sans bouger le moindre muscle, et attendit de voir la suite.

— Bon, reprit Stella, peu surprise de la réaction de James, puisque vous ne voulez pas vous excuser, allez donc voir ailleurs. Mais laissez-moi vous dire que votre bouche aurait intérêt à être lavée avec du savon. Et une pastille à la menthe ne vous ferait certainement pas de tort !

— Quoi ? se vexa James. Qu'est-ce que tu veux dire, par là ?

Plutôt que de répondre, Stella marcha vers lui sans prendre la peine de lui demander de s'écarter de son chemin. Aussi, dut-il se tasser rapidement sur le côté pour éviter d'être piétiné par les talons hauts de l'inconnue, qui se dirigeait maintenant vers Jérémie. Comme elle était beaucoup plus grande que ce dernier, elle dut plier un peu les jambes pour paraître moins intimidante. Alors qu'elle lui adressa un chaleureux sourire tout en lui tendant la main, Jérémie, qui n'osait pas regarder son visage, se contenta de fixer le sac de plastique qu'elle tenait de la main gauche, sac dans lequel il crut voir des morceaux de bois. « Est-ce ceux de la statue ? » se demanda-t-il nerveusement.

— Bon matin à vous, l'aborda Stella en redonnant à sa voix son élégance naturelle. Voudriez-vous me serrer la main ?

Jérémie demeura figé, même si visiblement, la dame ne lui voulait aucun mal. Le pauvre croyait qu'elle était une policière habillée en civil venue l'arrêter.

— Je... je peux ? bégaya-t-il.

— *Dummy* ! s'écria James qui détestait se voir ainsi ignoré par l'étrangère. Qu'est-ce que tu fais, imbécile ? Allez... on doit filer !

— Ne l'appellez pas ainsi, le prévint sévèrement Stella avant de se retourner vers Jérémie. Bien sûr que vous pouvez.

Toujours indécis, Jérémie jeta un coup d'œil sur James, qui en fronçant les sourcils, fit non de la tête. Mais puisque Stella faisait preuve de politesse et de gentillesse, il ne put résister à la tentation.

D'un mouvement mou, il lui prit la main et la serra entre ses doigts. Ce faisant, il ressentit une étrange sensation de réconfort, comme si cette main lui était familière. La douceur de la peau n'était pas sans lui remémorer un souvenir oublié... Il avait déjà rencontré cette femme. Mais où et quand ? Bien qu'il ne pût s'en souvenir, il lui semblait indéniable qu'une connexion venait de se produire entre eux. « Mais qui est-elle ? » s'interrogea-t-il.

—Pourrais-je connaître votre nom ? lui demanda Stella en retirant sa main de la sienne.

—Eh bien... euh... c'est...

—Mais qu'est-ce qui te prend, *Dummy* ? hurla James. Éloigne-toi d'elle !

Lasse d'entendre ses invectives, Stella posa sur lui un regard de réprimande. Même si ces deux yeux rivés sur lui l'effrayaient quelque peu, le garçon persistait à se montrer arrogant et grossier.

—Voudriez-vous faire un petit bout de chemin avec moi ? finit par demander Stella en se tournant à nouveau vers Jérémie.

—Quoi ? Mais c'est que...

—Eh la greluce ! râla James dans le dos de Stella. Tu ferais mieux de retourner à ton salon de thé.

Cette fois-ci, Stella l'ignora complètement.

—Eh bien... d'accord, consentit Jérémie.

Celui-ci n'était pas certain d'avoir pris la bonne décision, d'autant plus qu'il ignorait tout des intentions de cette femme. Mais comme il ne voulait pas retourner au motel avec James, qui semblait vouloir l'assommer avec un marteau, il l'abandonna sur la passerelle et marcha avec Stella dans la direction opposée.

—Hey ! *Dummy* ! Reviens ici tout de suite !

Jérémie regarda son ami par-dessus son épaule, mais Stella, dont les doigts effleuraient son dos, le pria de continuer de marcher.

—*Bastard* ! grommela James. Je t'ai dit de revenir ici !

Mais ce dernier avait beau crier encore et encore, son ami l'ignora complètement. Se sentant trahi, James ramassa un caillou qui traînait sur une planche de bois et le lança à la tête de Jérémie. Heureusement, Stella, qui au même moment avait jeté un bref regard derrière elle, aperçut le projectile. N'ayant qu'une fraction de seconde pour réagir, elle agrippa Jérémie par le chandail et le tira vers elle pour lui éviter d'être blessé. Ne comprenant pas ce qui se passait, le garçon se tourna et vit une pierre aussi grosse qu'une balle de ping-pong filer sous ses yeux à la vitesse de l'éclair, avant d'effectuer quelques ricochets sur la passerelle. Il resta sans voix lorsqu'il réalisa que son ami avait tenté de s'en prendre à lui. Pour Stella, c'en était trop. Elle déposa son sac de bois sur la passerelle et fouilla dans son sac à main, d'où elle ressortit un gros téléphone portable de marque *Motorola*. Après quoi, elle appuya sur trois touches.

—Eh ! cria James, qui redoutait un sale coup. Qui est-ce que tu appelles ?

Faisant la sourde oreille, Stella porta le téléphone à son oreille, non sans afficher un regard furieux qui sema la frousse chez James. À croire qu'elle le tenait en joue avec un fusil.

—Opérateur ? Mettez-moi en communication avec la police municipale d'Oakville. Il y a un dangereux garçon sur le *Officer's passage* qui attaque les gens avec des pierres. Oui, j'ai bien dit des pierres. Il a failli blesser un autre garçon.

Dès que James entendit le mot *police*, il s'abstint de s'en prendre de nouveau à Jérémie. Telle une souris se retrouvant nez à nez avec un chat, il déguerpit comme un criminel en cavale jusqu'au bout de la passerelle, pour ensuite bifurquer sur la rue *Davenport*. Heureuse de voir que sa ruse avait réussi, Stella rangea son téléphone dans son sac à main.

—Ça va, mon garçon ? s'enquit-elle après avoir constaté que Jérémie peinait à respirer.

Mais l'adolescent était trop pétrifié pour répondre. Stella dut lui tapoter l'épaule pour s'assurer que son esprit se trouvait encore sur la planète Terre.

—Hein ? dit-il d'une voix tremblotante.

—Je vous ai demandé si vous alliez bien.

—Je... je ne suis pas sûr. Il m'a... il m'a jeté une pierre.

Si Stella fut étonnée de cette réaction, considérant que le garçon venait de dire une évidence que même l'idiot du village aurait saisie, elle voyait bien qu'il était en état de choc.

—En effet, confirma-t-elle en reprenant le sac de plastique. Et, si je puis dire, il s'agissait d'une pierre assez grosse pour vous laisser une horrible bosse sur le crâne.

—Ouais, c'était... Merci beaucoup, madame.

—Il n'y a pas de quoi. Désirez-vous toujours marcher avec moi ?

—C'est que je dois aller à l'école...

—Aucun problème, je vais dans la même direction que vous. Ça vous dérangerait d'avoir un peu de compagnie ?

—Non. Attendez une minute... On ne devrait pas rester pour attendre la police ?

—Ne vous inquiétez pas, répliqua Stella, je ne les ai pas réellement appelés. C'était juste une astuce pour éloigner le vilain corbeau du jardin.

Métaphore dont Jérémie ne saisit pas du tout le sens.

— Il ne faudrait pas traîner ici plus longtemps. J'imagine que votre classe va bientôt commencer.

— Euh... oui. Et... mon nom est Jérémie.

— Enchantée de faire votre connaissance, Jérémie, répliqua Stella en souriant.

Les deux franchirent la passerelle, puis s'engagèrent sur la rue *Lakeshore* qui enjambait la rivière *Sixteen Mile Creek*. Ils empruntèrent ensuite la *Church Street*, du fait que le trottoir était plus grand et qu'il s'y trouvait moins de piétons. Au bout d'un moment, ils traversèrent un quartier résidentiel, où quelques passants, surtout des hommes, ne pouvaient s'empêcher d'admirer la beauté de Stella. La plupart la regardaient sans lui adresser la parole, mais elle était trop occupée à vanter la beauté d'Oakville pour les remarquer. Elle se plaisait surtout à parler des beaux parcs qui avoisinaient le *Lakeshore*, lesquels lui rappelaient les magnifiques *squares* verts de Vancouver. Tandis qu'elle s'exprimait avec une voix aussi sereine qu'énergique, Jérémie, lui, avait une élocution plutôt lente et moins confiante. Non qu'il n'appréciât pas la présence de Stella, mais bien parce qu'il se questionnait sans cesse sur la raison de sa présence à ses côtés. De plus, cette femme lui semblait de plus en plus familière, ce qui renforçait sa conviction de l'avoir déjà vue. Mais rien ne lui revenait à la mémoire.

Il fut interrompu dans ses pensées par les sifflements émis par des étudiants en uniformes bleus qui, assis sur la terrasse d'un bar, ne purent réprimer leur admiration devant la beauté de Stella. Le plus vieux, qui portait une cravate dénouée autour du cou et des verres fumés noirs, alla même jusqu'à l'inviter à boire un verre en sa compagnie. Guère impressionnée, ni même flattée, Stella se contenta de faire la sourde oreille.

— *C'mon Baby!* siffla l'étudiant. T'aimerais pas mieux quelqu'un d'un peu plus vieux qu'un môme comme copain?

Ses amis ricanèrent de sa blague, tandis que Stella accéléra le pas en priant Jérémie de faire de même. Elle garda le silence, jusqu'à ce qu'ils se soient suffisamment éloignés pour ne plus entendre les railleries des jeunes idiots.

— Êtes-vous né ici? questionna Stella alors qu'ils marchaient à côté d'une lignée de voitures garées.

— Non, répondit Jérémie en respectant une certaine distance

avec les voitures. Ma mère et moi avons déménagé ici quand j'avais six ans.

—Vraiment? Est-ce que vous vous plaisez, ici?

—Ben, ça peut aller. Il n'y a rien de spécial à voir, mais ce n'est pas ennuyant non plus. Ma mère a pensé qu'ici, nous pourrions commencer une nouvelle vie.

—Effectivement, Oakville ressemble à un endroit où l'on pourrait amorcer un nouveau départ dans la vie, convint Stella. Mais... est-ce que tu partageais l'avis de ta mère?

Jérémie la regarda d'un air confus, comme s'il ne comprenait pas la question.

—Pourquoi est-ce que vous voulez savoir ça?

—Je suis désolée. S'agissait-il d'une question trop personnelle?

—Non, c'est juste que... je ne parle pas souvent de mes affaires personnelles. Surtout avec des étrangers.

—Très sage de votre part. Pardonnez-moi, il m'arrive quelquefois d'être indiscreète. Mais je comprends parfaitement votre préoccupation. Il est imprudent de révéler nos secrets aux inconnus. Il vaut mieux partager notre intimité avec les personnes que nous connaissons bien. Mais je me demande si nous ne devrions pas apprendre à nous connaître nous-mêmes avant de nous confier aux autres.

Jérémie ne comprenait pas pourquoi son interlocutrice s'adressait à lui à la manière d'un professeur de philosophie. Pire encore, il ignorait toujours pourquoi il la suivait. Logiquement, il aurait dû prendre la fuite au lieu d'accompagner une personne à qui il avait fait du tort. Mais il ne pouvait s'empêcher d'être attiré par cette femme. Pas juste en raison de sa beauté, mais aussi, parce qu'il se sentait bien avec elle. En plus d'être gentille, elle se souciait de lui. Mais la véritable raison était qu'il lui trouvait toujours des airs de famille.

—Vous parlez d'une manière étrange, madame.

—Vous trouvez? Vous n'êtes pas la première personne à m'adresser cette remarque. Personnellement, je remplacerais le terme étrange par *unique*. Cela conviendrait mieux, car nous avons tous un caractère unique. Vous, par exemple, vous avez cette manie de vous gratter le bras chaque fois que vous êtes nerveux. Est-ce que ce geste vous rend unique ou étrange, selon vous?

Jérémie demeura silencieux, alors qu'ils passèrent devant un immeuble résidentiel. Sans interpréter ce silence comme un signe de malaise, Stella continua de parler sur un ton amical.

—Vous me pardonnerez de vous poser cette question, mais pourquoi étiez-vous avec ce petit garnement?

—C'est que...

Jérémie allait répondre : *c'est mon ami*, mais puisque James avait tenté de l'atteindre au crâne avec une pierre, il se disait que son interlocutrice hésiterait certainement à le croire.

—Oui ?

—C'est... c'est quelqu'un avec qui je m'amuse.

—Je vois, enchaîna Stella en replaçant son chapeau pour protéger ses yeux contre les rayons du soleil. Et est-ce qu'il lui arrive souvent de vous lancer des pierres ?

—Pourquoi est-ce que vous me posez ces questions ? demanda Jérémie. Ça ne vous regarde pas ! Et puis, qui êtes-vous au juste ?

Devant cette réaction spontanée, Stella, devenue blême, leva les yeux et regarda le garçon, qui regretta aussitôt sa réplique.

—Désolé, je n'ai pas voulu crier, s'excusa-t-il en baissant la voix.

—Il n'y a pas d'offense... C'est plutôt moi qui me suis montrée maladroite et je m'en excuse. Ah ! Nous sommes arrivés sur la rue *Trafalgar*.

Effectivement, ils avaient gagné la rue que Stella comptait emprunter.

—C'est ici qu'on doit se séparer, annonça-t-elle. Merci pour cette petite promenade.

—Il n'y a pas de quoi, mais... il y a une chose que je ne saisis pas. Pourquoi êtes-vous venue me voir ? Pourquoi m'avoir invité à marcher avec vous ?

Jérémie redoutait que Stella lui réponde qu'elle savait parfaitement ce qu'il avait fait. Les jambes aussi droites que les colonnes d'un temple grec, il dut cacher sa main tremblante derrière son dos pour éviter que Stella la remarque. Malheureusement pour lui, cette dernière n'avait rien manqué de sa manœuvre.

—Je me promenais sur la passerelle par hasard quand je vous ai vu parler avec votre... soi-disant ami. J'ai trouvé curieux de voir deux garçons dehors alors qu'ils auraient dû être à l'école. Bon... je reconnais que ce n'était pas de mes affaires, mais j'ai cru comprendre que votre ami complotait quelque chose et que vous n'étiez pas d'accord.

—Qu'avez-vous entendu ? interrogea Jérémie, sur un pied d'alerte.

— Mais qu'avez-vous donc à sursauter ainsi ?

— Euh... non... ce n'est rien.

— C'est comme vous voulez, reprit Stella, en se doutant bien que le jeune lui cachait quelque chose. Je n'ai pas entendu les détails de ce que mijotait votre ami, et vous êtes libre de ne pas les partager avec moi, mais j'ai bien remarqué que vous n'étiez pas d'accord avec lui. Et comme il vous forçait un peu la main, j'ai cru bon d'intervenir pour l'empêcher de vous entraîner dans une affaire que vous auriez regrettée par la suite. Et si je vous ai demandé de m'accompagner, c'était pour éviter qu'il vous fasse du mal.

— Eh bien... merci, madame, répliqua Jérémie, touché par cette attention. Mais je ne crois pas qu'il m'aurait fait du mal. Il est mon ami.

— Si vous le dites, soupira Stella. Mais je vous conseille fortement de rester loin de lui.

— D'accord, dit Jérémie, sans trop savoir pourquoi il venait de faire cette promesse. Je... je dois aller à l'école, maintenant.

— Bien sûr. Dans ce cas, je ne vous retiens pas plus longtemps, lança Stella avec un magnifique sourire. Passez une agréable journée, Jérémie !

— Vous aussi, madame.

Et Jérémie partit d'un pas rapide, convaincu qu'il l'avait échappé belle.

## Chapitre 3

Sarah Johnston avait deux piles de papiers sur son bureau. Certains de ces documents constituaient des contrats accusant du retard, puisqu'ils auraient dû être terminés et remis au conseil d'administration la semaine d'avant. C'était la routine habituelle. Depuis qu'elle travaillait chez Arbox Inc, Sarah recevait constamment des documents qu'elle devait corriger à l'intérieur d'un délai d'une semaine et qu'elle ne rendait que le mercredi ou le jeudi de la semaine suivante. Presque toujours, elle recevait de nouveaux documents avant même d'avoir terminé ceux en cours, ce qui faisait que les retards s'accumulaient.

Assise seule au bureau de la réception, un petit ventilateur près d'elle pour l'aider à supporter la chaleur, Sarah ne pouvait s'empêcher de penser à son fils Jérémie et au retard qu'elle accumulait jour après jour dans son travail.

Depuis qu'ils habitaient à Oakville, elle était constamment confrontée au stress et à l'anxiété. Elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur ce que son fils faisait avec ce vaurien de James, le fléau d'Oakville. Les autres employés d'Arbox, dont certains avaient des enfants qui fréquentaient la même école que ce voyou, racontaient qu'il s'amusait à faire des graffitis sur leurs portes de garage, en plus d'intimider les autres élèves, de voler leurs boîtes à lunch, de renverser les boîtes postales, et quoi encore ! Il était une telle peste, que Sarah craignait qu'il finisse par contaminer son petit Jérémie.

Elle avait bien tenté de parler avec ce dernier pour le dissuader de revoir James, mais en vain. S'il lui était possible d'avoir plus de temps libre, certainement qu'elle redoublerait d'énergie pour aider son fils à s'ouvrir aux autres enfants. Hélas, du temps, elle n'en avait guère, puisqu'elle devait travailler de 7h00 à 16h00 chez Arbox, puis de 17h00 à 22h00 au dépanneur du coin, quand ce n'était pas jusqu'à minuit. Aucune pause pour le souper. Le week-end venu, elle était malheureusement trop fourbue pour régler les problèmes de son fils.

Alors qu'elle révisait un contrat touchant la vente de chaises pour le magasin *IKEA* à Ottawa, le carillon électrique de la porte d'entrée se fit entendre. Sans prendre le temps de déposer son document ou d'y détacher les yeux, Sarah appuya sur un bouton de son téléphone pour déverrouiller la porte. Une fois celle-ci ouverte, elle pria la per-

sonne d'attendre quelques instants.

— Prenez votre temps, Sarah, dit Stella. Je vais attendre.

Dès qu'elle reconnut cette voix raffinée qui lui rappelait celle d'une princesse, Sarah sentit son sang bouillonner sous sa peau. Elle lâcha son document et leva les yeux pour regarder sa visiteuse. Elle était aussi bouche bée que si un fantôme était apparu devant elle. Ce n'était pas l'envie de flanquer cette Stella dehors à grands coups de pied qui lui manquait.

— Toi ! rugit-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Sarah, tu as raison de ne pas être heureuse de me voir, mais...

— Je t'interdis de m'approcher !

La vive réaction de Sarah obligea Stella à effacer son sourire.

— Je suis venue prendre de tes nouvelles, dit-elle. Et aussi, pour venir voir Jérémie. Je vous ai écrit, mais vous n'avez répondu à aucune de mes lettres.

— Je les ai jetées à la poubelle, tes foutues...

Sur ce, le téléphone sonna. Sarah saisit le combiné d'une main et sans chercher à savoir qui l'appelait, elle indiqua qu'elle était occupée. Après avoir raccroché, elle posa sur Stella un regard quelque peu obstrué par des mèches de cheveux châains.

— Notre petite réunion familiale est terminée, maugréa-t-elle. Va-t'en !

— Tu ne veux pas connaître la raison de ma visite ?

— Je ne veux plus rien savoir de toi ! ragea Sarah. Si j'ai quitté Vancouver, c'était pour entreprendre une nouvelle vie avec Jérémie, loin de toi et de ta famille de traîtres ! Maintenant, sors de mon bureau ! Et n'essaie pas de jouer la grande aristocrate pour me charmer... Ça ne marche plus avec moi.

— Bon... je vais donc partir, dit Stella, visiblement déçue. Mais avant de te quitter, je dois te montrer quelque chose.

— Tu as les oreilles remplies de cire ou quoi ? Je t'ai dit de t'en aller !

S'approchant prudemment, Stella déposa le sac de plastique sur le bureau de Sarah, en prenant soin de ne pas déplacer les objets qui s'y trouvaient.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Sarah d'une voix plus calme, pendant qu'elle examinait le contenu du sac.

— Voilà tout ce qui reste de ma statue. Hier soir, un jeune garçon est entré dans ma chambre et me l'a volée. Puis, pour une raison qui

m'échappe, il l'a fracassée sur le bord de la route avec une telle rage, que j'ai cru qu'il était devenu fou.

— Et que veux-tu que je fasse ? Les petits morveux qui cassent des trucs, on en trouve partout, ici. Si tu veux porter plainte, va voir la police !

— Je ne veux pas, car nous aurions toutes les deux trop de peine.

— Que veux-tu dire ?

— Vois-tu, le garçon qui a volé et brisé ma statue... eh bien... je l'ai vu de mes propres yeux. C'était mon neveu.

— Quoi ? s'écria Sarah comme si elle venait de poser la main sur un rond de poêle allumé. Non, c'est impossible... Mon fils n'aurait jamais fait une chose pareille !

— Je comprends ta réaction, mais c'est malheureusement la pure vérité.

— Comment peux-tu être sûr que c'était lui ?

— Même s'il y a six ans que je ne l'ai pas vu, je ne pourrais jamais oublier son visage, car il est le portrait tout craché de son père. Il a toujours les mêmes cheveux que mon frère... Noirs et courts. Aussi, il ne les coupe jamais en arrière, comme quand il était petit. J'ai également reconnu l'adorable petit nez qu'il a hérité de sa mère.

— Donc si je t'ai bien compris, dit Sarah en ignorant le compliment maladroit de son ancienne belle-sœur, mon fils est entré illégalement dans ta chambre et tu n'as rien fait pour l'empêcher de te cambrioler ? Tu es folle ou quoi ?

— Je n'étais pas préparée à une telle visite. Hier soir, quand je me suis installée sur mon balcon pour lire, j'ai cru voir quelque chose remuer dans le champ de maïs. J'ai observé les lieux, mais comme je n'ai vu personne, j'ai cru que c'était mon imagination qui me jouait des tours. Je suis donc rentrée dans ma chambre pour me coucher, mais je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Après une quinzaine de minutes, j'ai entendu la porte s'ouvrir. Ensuite, quelqu'un s'est introduit dans ma chambre. Malgré la noirceur, j'ai pu constater qu'il s'agissait d'un garçon inoffensif. Alors j'ai voulu le laisser s'approcher de mon lit pour ensuite le surprendre. Mais quand j'ai reconnu Jérémie, je ne savais plus quoi faire. Si l'intrus avait été un autre garçon, je l'aurais certainement livré à la police. Mais tu comprends que je n'aurais pu faire une telle chose avec mon propre neveu...

— Ah, Stella... tu ne changeras jamais ! Tu fermes les yeux sur les bêtises des autres, alors que tu te trimbales dans ton *Time Square*

imaginaire avec ton sourire, ta robe et ton chapeau, comme si tu étais la seule personne qu'on devrait regarder. Tu n'as jamais cherché à comprendre les conséquences de ton indifférence et la peine que tu fais à ceux que tu aimes, ou du moins, que tu prétends aimer.

La voix de Sarah s'étouffa tant elle était en colère. Elle se courba presque en deux pour calmer sa toux, non sans recouvrir sa bouche à l'aide de sa main pour faire moins de bruit, histoire de ne pas déranger ses collègues de travail.

—As-tu besoin d'un mouchoir? demanda Stella en cherchant déjà l'article dans son sac à main.

Sarah répondit non d'un geste de la main, puis sortit quelques pilules de son tiroir, qu'elle avala aussi aisément que des bonbons.

—Tu es malade?

—T'inquiète pas pour moi, répondit Sarah avant de ranger le pot de pilules. Je vais bien.

Pieux mensonge, car chaque fois qu'elle posait le regard sur le sac contenant les restes de la statue que son fils avait volée et réduite en bouillie, l'envie de vomir lui prenait.

—Tu m'excuseras, mais je dois reprendre mon travail. Ma pause-dîner commence à onze heures quarante. Il y a un café, tout près d'ici, qui s'appelle *Salvation by coffee*. Pourrais-tu me retrouver là-bas?

—Bien sûr. Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi?

—Non.

La réponse était aussi ferme qu'abrupte. Suffisamment pour que Stella n'ait aucun mal à comprendre que sa belle-sœur n'avait nullement l'intention de la revoir. Aussi craignait-elle que leur discussion s'arrête là.

Le *Salvation by coffee* était un établissement pittoresque qui servait principalement du café, mais aussi des sandwiches et des biscuits, dont les fameux biscuits au chocolat blanc préparés par un cuistot d'origine roumaine. Ayant terminé de travailler un peu plus tard que prévu, Sarah arriva à la terrasse du café à midi quinze. Elle trouva Stella assise à une petite table de bois, où étaient posées deux tasses de café et deux assiettes garnies d'un sandwich au jambon, d'une salade et d'un biscuit au chocolat blanc. En constatant que sa belle-sœur avait payé son dîner, Sarah se sentit humiliée et contrariée. À croire que cette *sainte bourgeoise* cherchait à utiliser sa fortune pour lui faire la

charité. Mais plutôt que de lui adresser des reproches, elle s'assit à la table, prit une petite gorgée de café en ignorant le sandwich et laissa le chaud liquide lui apporter le réconfort tant souhaité. Se sentant moins stressée, elle entama la discussion.

— Pourquoi es-tu venue me voir ? s'enquit-elle.

Stella mourait d'envie de boire une bonne gorgée de café avant de répondre, mais s'abstint de ce plaisir en devinant l'inconfort de Sarah. Visiblement, cette dernière lui en voulait encore de l'avoir jadis abandonnée à son triste sort.

— Je suis venue t'annoncer que je vais bientôt faire un long voyage, répondit-elle.

— Où ?

— Oh... ici et là... Une firme de mode londonienne vient de me confier un poste d'agente de ventes sur la scène internationale. Je vais devoir quitter Vancouver pour vivre au Royaume-Uni...

— Mais attends... interrompit Sarah. Tu ne travailles plus pour l'entreprise de ton père ?

— Non, répondit Stella. Depuis que j'ai refusé de devenir la nouvelle PDG d'*Andersen Lumber Industrie*, je travaille dans le domaine de la vente. Je m'excuse de ne pas te l'avoir dit avant, mais je n'ai jamais voulu diriger une entreprise. Si j'ai déjà donné l'impression du contraire, c'était uniquement pour ne pas décevoir mon père, qui souhaitait faire de moi son héritière.

— Naturellement, puisqu'il ne peut plus compter sur Peter, rétorqua Sarah avant d'entamer son sandwich. Donc, plutôt que d'être la grande patronne de l'entreprise de papa, te voilà vendeuse de pacotilles... comme un vulgaire colporteur. Et maintenant, tu t'exiles à Londres pour faire la belle vie avec ceux de ton espèce. Bien que tu faisais déjà la belle vie... Mais j'imagine que pour les gens comme toi, Londres est plus *classy* que Vancouver. Et Martin ? Penses-tu qu'il va aimer Londres ?

— Martin et moi nous ne sommes plus ensemble, signifia Stella. Nous sommes séparés depuis trois ans.

— Et voici la seconde *newsflash* que la *classy* Stella Andersen vient m'annoncer ! ironisa Sarah. Et ce cher beau-papa, comment a-t-il pris ta décision ?

— Pas très bien, soupira Stella. Ni Martin, d'ailleurs. Tu as bien reçu la lettre dans laquelle je t'ai annoncé qu'il était mort ?

— Je l’ai lue brièvement, oui, quand j’ai vu qu’elle concernait mon ex-beau-père, répondit Sarah en taisant le fait qu’il s’agissait de la seule et unique lettre qu’elle avait lue parmi toutes celles que sa belle-sœur lui avait envoyées. Tu m’excuseras si je n’ai pas assisté aux funérailles de ce vieux bâtard... disons que je n’avais pas les moyens de me déplacer.

— Sarah, dit Stella qui trouvait que sa belle-sœur parlait trop fort et de façon plutôt blessante à l’égard de son père, pourrions-nous discuter plus calmement ?

— Plus calmement ? s’écria Sarah en tapant à deux mains sur la table. Oh ! Désolée... Est-ce que mon langage dérange la *majestueuse* Stella Andersen ? Préférerais-tu que je te parle plus gentiment ? Comment te parler calmement après tout ce que tu m’as fait subir ?

— Si tu fais allusion à l’accident, je t’assure que je regrette encore mon comportement. Je n’ai pas voulu que la soirée se termine ainsi.

— C’est exactement ce que tu m’as dit avant mon départ pour l’Ontario. Mais quand on jette une allumette sur un tapis et qu’on attend que la maison soit entièrement brûlée avant de présenter ses excuses aux propriétaires, sans même avoir appelé les pompiers ou tenter d’éteindre l’incendie, ce n’est plus la peine de passer aux aveux ! Est-ce que tu saisis ce que j’essaie de t’expliquer ? C’est de ta faute si j’ai perdu mon mari ! C’est toi qui as insisté pour que mon fils et lui assistent à la cérémonie de ta succession. Il a fallu que vous teniez votre petite fête un jour de semaine, pendant que je travaillais. Pourquoi ne pas avoir attendu au week-end, hein ? Si j’avais été présente, j’aurais pu prévoir le désastre qui a suivi et ma vie n’aurait pas aussi mal tourné. Mais non ! Il a fallu que vous fassiez cette satanée fête et que vous laissiez mon alcoolique de mari commettre des bêtises pendant que vous bavardiez avec les foutus monsieur et madame *Wall Street* de Vancouver !

— Sarah, ce n’est pas...

— Vous avez laissé mon mari boire à sa guise alors que vous saviez qu’il avait un problème d’alcool ! hurla presque Sarah. Et ensuite, vous l’avez laissé partir en voiture avec mon fils, sans penser une seule seconde qu’il pourrait avoir un accident.

— J’ai essayé de l’empêcher, mais...

— Ne me raconte pas de sornettes ! cria Sarah. Penses-tu réellement que je vais croire que tu t’es souciée de ton frère, cette nuit-là ?

Non ! Tu l'as laissé s'installer derrière le volant et tu as continué de fêter alors qu'il conduisait en état d'ébriété avec mon fils à bord ! Et boom ! Il est entré en collision avec une autre voiture. Non seulement il a tué le couple qui occupait l'autre voiture, mais il est mort sur le coup. Et devine quoi ? Il n'avait même pas attaché sa ceinture, le crétin ! Pas étonnant qu'il soit passé à travers le pare-brise ! Mon fils, lui, a été plus chanceux. Il s'en est tiré avec des fractures au cou et au bras droit. Tout de même, il a dû passer trois mois à l'hôpital ! Les premières semaines ont été un véritable enfer pour moi... Les médecins ignoraient si le pauvre allait s'en sortir. Ils ont dû lui faire subir deux opérations, dont une au cou, pour le sauver. Physiquement, du moins.

— Sarah...

— Mais tout ça n'a été que la cerise du gâteau empoisonné qui allait m'être servi par la suite. Parce que mon mari a conduit en état d'ébriété et qu'il n'était plus là pour plaider sa cause, c'est moi qui ai dû le défendre devant le juge et c'est moi qui ai dû assumer la responsabilité financière pour tout le mal qu'il a fait. J'ai perdu et j'ai dû assumer tous les frais. J'ai tout payé... l'avocat, les compensations financières pour les familles des victimes... tout ! J'ai dû emprunter une somme colossale pour payer ces frais. Depuis, je croule sous les dettes !

— Je suis désolée. Si j'avais su que tu vivais encore dans la détresse, je t'aurais fait parvenir de l'argent.

— Oh... c'est maintenant que ton cœur d'or se réveille et que tu te soucies de mes problèmes ? Tu n'avais pas la même attitude quand je suis allée voir ton père à son bureau pour réclamer son aide. Tu étais là, toi aussi. Sans doute pour te familiariser avec ton nouveau royaume ! Tu te souviens de ce que ton père m'a dit ce jour-là ?

— Il n'y a pas une journée qui passe sans que ces paroles refassent surface dans ma mémoire.

— *Tu aurais dû être là pour surveiller ton mari*, reprit Sarah en s'efforçant d'imiter la voix de son ex-beau-père. Il m'a balancé ça comme si j'étais responsable de l'accident. Et quand je lui ai expliqué que j'ai dû travailler cette nuit-là, il m'a répondu : *en tant qu'épouse, tu n'avais pas à travailler. Ton devoir était d'appuyer ta famille. J'allais procurer un travail à ton mari, le soir où la fête a eu lieu. Si tu avais été là, il n'aurait jamais commis l'idiotie de prendre le volant en état d'ébriété*. Salaud de misogyne ! Pensait-il réellement que Peter était en mesure de subvenir aux besoins de sa famille dans l'état où il

était? Il avait déjà perdu trois emplois... Il fallait bien que quelqu'un travaille si on voulait manger et avoir un toit sur nos têtes. Mais en raison de ma soi-disant *négligence*, ton père ne m'a pas donné l'ombre d'un dollar. Résultat : j'ai perdu notre maison à Vancouver et pour parvenir à rembourser mes dettes, j'ai dû accepter de revenir à Oakville, où ma sœur était parvenue à me décrocher un emploi chez Arbox. À lui seul, ce travail me rapportait plus que tous les petits boulots que je faisais sur la côte ouest. Quant au déménagement, il n'a pas été bon marché non plus. J'ai encore dû emprunter de l'argent pour acheter une nouvelle maison, parce qu'à l'époque, il n'y avait aucun appartement disponible. Résultat : j'ai dû prendre un second boulot pour payer ces nouvelles dettes, en plus de celles qui accusaient du retard.

Alors que Sarah jetait sur Stella tout le blâme de son misérable passé, un serveur ayant entendu ses pleurs sortit sur la terrasse pour voir ce qui se passait. Stella l'assura que tout allait bien, ce qui suffit à convaincre l'homme de retourner à l'intérieur du café. À bout de nerfs, Sarah termina son café. Si cette dernière gorgée parvint à réduire son anxiété, la haine envers son ex-belle-sœur, elle, était tout aussi présente.

— Je suis désolée de ne pas avoir été là pour toi, s'excusa Stella en essayant d'imaginer le cauchemar vécu par Sarah. Malgré que vous soyez de ma famille, Jérémie et toi, je n'ai su vous aider ni même vous défendre contre mon père. Je craignais trop de m'opposer à lui. Je reconnais aujourd'hui que ma négligence a gâché votre vie. Pire, elle vous a ruinés parce qu'elle a entraîné la mort de Peter et ça, c'est impardonnable. Écoute... pour me racheter, je suis prête à vous aider... là, tout de suite. Dis-moi ce qu'il vous faut, et je vous l'offre. Que dirais-tu si je remboursais ce qu'il reste de ta dette?

— Il est trop tard pour ça, dit Sarah en reniflant. J'ai déjà payé une bonne partie. Au mois d'août, tout sera remboursé.

— D'accord, dit Stella. Est-ce qu'il y a autre chose que je pourrais faire, en ce cas?

— Tu pourrais disparaître.

Quand Stella entendit ces mots, elle recula un peu sa chaise et entreprit de partir, sans prendre le temps de dire au revoir ou d'afficher sa peine. Elle tourna les talons lorsqu'elle entendit Sarah la prier de se rasseoir.

— Pardon, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu sais... ces derniers mois ont été très pénibles pour moi. Le travail, les dettes, Jéré-

mie... Et puis, voilà que tu débarques à l'improviste et que toutes les difficultés que j'ai vécues à cause de ta famille refont surface. Mais néanmoins, je...

La gorge nouée, Sarah s'arrêta. Elle aurait bien pris une nouvelle gorgée de café, mais en prenant sa tasse, elle fit vite de constater que celle-ci était vite.

— Tu en veux encore ? offrit Stella en lui présentant sa tasse.

— Non, ça va, répondit Sarah à contrecœur. Ce que je voulais te dire, c'est que... je suis quand même contente de te voir. Tu m'as manquée ces derniers temps et... j'accepte tes excuses.

En entendant ces mots, Stella se sentit nettement soulagée, même si elle se doutait bien que Sarah lui en voulait encore. C'est pourquoi elle préféra rester sur ses gardes.

— Donc, enchaîna Sarah, tu vas vivre à Londres ?

— Oui.

— Quand comptes-tu partir ?

— D'ici quelques mois, tout au plus. J'ai encore quelques engagements à remplir à Vancouver avant de boucler mes valises. C'est d'ailleurs pour cette raison que je suis venue te voir. Lorsque je serai là-bas, il me faudra constamment voyager. Il se pourrait même que je doive m'installer temporairement dans d'autres pays pour assister des entrepreneurs locaux. Ces voyages pourraient s'étirer jusqu'à un an, selon le mandat qui me sera confié. Je ne risque donc de ne pas revenir au Canada avant longtemps. En fait, je ne sais même pas si je reviendrai un jour.

Dès qu'elle eut terminé sa phrase, le cœur de Stella se serra. Elle était la seule à savoir que la seule destination qui l'attendait était celle d'où personne ne revient.

— Je vois, répliqua Sarah en la regardant dans ses yeux. Mais pourquoi désires-tu partir ?

— Oh... pour... pour des raisons personnelles.

— Très bien, fit Sarah sans chercher à en savoir plus.

Stella émit un petit soupir qu'elle seule put entendre avant que l'autre reprenne en disant :

— Bon, écoute-moi bien...

Stella quitta ses sombres pensées pour ouvrir toutes grandes les oreilles.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as raconté au sujet de Jérémie. Et bien franchement, je ne sais plus quoi faire. Depuis l'ac-

cident, il n'est plus le même garçon souriant et joyeux qu'il était à Vancouver. Il parle peu, sauf quand il a faim ou qu'il me raconte ce qu'il a fait durant la journée. Et encore là, j'ai l'impression qu'il se force, comme si le fait de parler était aussi pénible que de faire ses devoirs. Aussi, il ne sourit presque jamais ; même les dessins animés ne le font plus rire. Et récemment, il... je ne sais pas... il a ce regard qui me donne la chair de poule. Quand je sens qu'il ne va pas bien, j'ai du mal à cerner ses émotions parce qu'il me sert toujours le même regard robotique. Il a cette horrible expression dans les yeux qui me pousse à croire qu'il s'apprête à commettre un acte dangereux. Tous les jours, je tremble à cette idée. Et voilà que j'apprends qu'il s'est infiltré dans ta chambre pour réaliser un vol. Je sais qu'il souffre beaucoup depuis la mort de son père, mais il refuse d'en discuter, que ce soit avec moi ou la psychologue de son école. Il se referme sur lui-même et se coupe progressivement du monde. Tout ça c'est la faute de Peter, mais un peu de la mienne, également... c'est que je ne suis pas toujours là pour l'aider et l'appuyer. Mais même quand je suis à ses côtés, il refuse de s'ouvrir. Si je n'étais forcée de travailler le soir, je serais plus présente dans sa vie, mais... il est aussi fermé qu'une forteresse. Pire encore, il passe tout son temps avec ce garnement de James, faute d'avoir d'autres amis. Je ne l'aurais jamais cru capable de cambrioler une personne. Je crains réellement qu'il tourne mal. J'ai peur... j'ai peur qu'il devienne comme son père.

—Vraiment ?

—Tu as grandi avec Peter, non ? Tu n'as jamais remarqué à quel point il était vulnérable ?

—Bien sûr, mais... je ne pense pas qu'on puisse faire une comparaison entre lui et Jérémie. Peter avait des problèmes qui étaient d'une... toute autre nature.

—Peu importe si leurs problèmes sont les mêmes ou pas, la souffrance demeure la souffrance. Comme son père, Jérémie souffre et refuse l'aide des autres. Et s'il persiste dans cette voie, il connaîtra le même sort que son père.

—Je te comprends parfaitement, mais s'il refuse qu'on l'aide, il n'y a rien que nous puissions faire pour lui.

—Je refuse d'accepter ça ! lança Sarah en serrant les poings. Je ferai tout pour mettre fin à ses problèmes. Malheureusement, je ne peux pas le faire toute seule...

—Que veux-tu dire ?

—J’ai trouvé un psychologue qui pourrait aider Jérémie. Il est spécialisé en traumatisme chez les jeunes et n’est pas trop cher. J’ai pu lui parler au téléphone et il m’a dit qu’il compte emménager à Oakville dans un mois. Je serai en vacances durant cette période et donc, je pourrai assister aux séances et développer de meilleurs outils pour aider mon fils. Mais depuis que tu m’as raconté sa dernière bêtise, je doute qu’il puisse attendre jusque-là. J’ai peur qu’il finisse par céder à la colère et qu’il commette l’irréparable. Si une telle chose devait se produire, il risque de franchir le seuil de non-retour et de se retrouver...

— En prison ?

— Oui, répondit Sarah avec la larme à l’œil. Si je veux sauver Jérémie, je dois l’éloigner de James. Et plus important encore, il doit être constamment surveillé. Jusqu’à l’arrivée du psychologue, je dois m’assurer qu’il ne fasse plus de bêtises. Malheureusement, ma sœur, qui vit à Toronto, ne peut pas le garder, car elle est en vacances. Je ne peux pas non plus compter sur mes parents. Ma mère souffre d’arthrite et mon père n’a pas l’énergie pour s’occuper à la fois d’elle et de Jérémie.

Devinant là où son ex-belle-sœur souhaitait en venir, Stella se raidit.

— Stella, est-ce que tu pourrais garder Jérémie jusqu’à l’arrivée du psychologue ?

La première réaction de Stella fut de tourner son visage vers la droite, comme pour éviter de montrer son désaccord. Non seulement cette demande la rendait inconfortable, mais elle l’effrayait. C’était tout de même une grande responsabilité. Elle qui n’avait jamais eu d’enfant, comment saurait-elle s’occuper d’un garçon aux prises avec des problèmes d’ordre émotionnel ? Autant demander à un plombier de réparer une boîte électrique ou demander à un vétérinaire d’opérer un être humain. Non... ce plan était tout sauf une bonne idée.

— Sarah... finit-elle par répondre en remuant légèrement les lèvres, je... je suis flattée de ta confiance, mais... je ne sais pas si je dois accepter. J’ai beaucoup trop à faire... D’abord, il y a mon nouvel emploi, ensuite, je dois fermer mes dossiers en cours, planifier mon déménagement...

— Mais tu ne pourrais le retarder, ton déménagement... rien qu’un tout petit peu !

— ...

—Je sais que je t'en demande beaucoup, mais je suis à court d'options. Et Jérémie n'a plus beaucoup de temps. S'il lui reste une chance de s'en sortir, c'est en allant à Vancouver avec toi. S'il peut être éloigné de James et rester avec une personne qui peut avoir une influence positive sur lui, je crois fermement qu'il pourra être sauvé.

—Et qu'est-ce qui te fait croire que j'aurais une bonne influence sur lui ? Je n'ai pourtant pas été une belle-sœur idéale...

—Je le sais bien, rétorqua Sarah. Mais malgré ton indifférence, je sais que tu as un bon cœur. Peter ne m'a pas toujours parlé de son enfance avec le sourire aux lèvres, mais il y a une chose qu'il m'a racontée et c'est ceci : les seules fois où il s'est senti heureux, c'était quand il était avec toi. Tu as toujours été là pour lui. Tu l'as aidé dans ses études et tu t'amusais avec lui quand il était seul. Quand il pleurait, tu le réconfortais. Quand il se mettait en colère, tu arrivais à le calmer, même si tu risquais de te faire mal. Tu l'as encouragé à s'ouvrir aux autres et à se faire de nouveaux amis. Sans toi, il n'aurait jamais eu le courage de m'aborder et de me demander en mariage. Tu l'aimais autant que je l'aimais, peut-être même plus.

—Je l'ai peut-être aidé et aimé, mais malgré tout, je n'ai pas su l'empêcher de sombrer dans l'alcoolisme.

—Il était l'unique responsable de son vice, répliqua Sarah. C'était un adulte et il savait parfaitement ce qu'il faisait. Et il s'en fichait complètement. Jérémie n'en est pas encore rendu là, mais il n'est pas loin le jour où il va ruiner sa vie avant même qu'elle ait commencé. Écoute, je ne m'attends pas à ce que tu joues la nounou avec lui... Tout ce que je te demande, c'est de le garder avec toi quelque temps. Interagis avec lui. Parle-lui. Fais-lui visiter la côte... N'importe quoi qui le tiendra à l'écart de ses vilaines habitudes.

—J'avoue que rien ne me ferait plus plaisir que de passer du temps avec mon neveu, dit Stella en baissant ses paupières, mais comme je l'ai déjà dit, j'en ai déjà trop sur les bras.

—Y aurait-il quelqu'un d'autre à Vancouver... un ami ou un voisin... qui pourrait...

—Je n'ai aucun ami qui accepterait de garder mon neveu, interrompit Stella en anticipant la requête de Sarah.

—Très bien, soupira cette dernière, qui peinait à cacher son désespoir. Je n'insiste plus.

Sarah avala une grande bouchée de son sandwich. Le jambon était un peu froid et le pain avait perdu de sa fraîcheur en raison de

l'air chaud, mais elle ne pouvait s'empêcher de manger. Pendant ce temps, Stella la regardait sans mot dire, consciente qu'elle lui en voulait un peu. Elle réfléchit brièvement, se disant que le fait d'emmener Jérémie risquait de contrecarrer ses plans. S'il devait découvrir ses véritables intentions... à quel horrible spectacle aurait-il droit ! Mais en même temps, elle ne pouvait nier son désir de passer du temps avec lui. Lorsqu'il résidait à Vancouver, elle ne le voyait que dans les réunions familiales, trop absorbée qu'elle était par son travail.

— Très bien, se ravisa-t-elle, je vais l'emmener avec moi.

En entendant cela, Sarah, qui avait presque terminé son sandwich, était aussi abasourdie que si elle s'était trouvée en présence de Jésus.

— Merci, dit-elle en prenant la main de son ex-belle-sœur dans la sienne. Tu ne peux pas savoir comment tu me rends heureuse !

— Je n'en doute pas, sourit timidement Stella en ramenant sa main sur ses genoux. Par contre, Jérémie devra m'accompagner dans tous mes déplacements.

— Tu veux dire qu'il devra prendre place à bord de ta voiture ? interrogea Sarah dont le visage devint livide.

— Oui. C'est un problème ?

— Pour Jérémie, c'en sera un, car il a peur des voitures. Il n'est jamais monté dans une voiture depuis que nous avons quitté Vancouver. J'ai tenté plusieurs fois de lui faire vaincre cette phobie, mais ça n'a servi à rien. La simple vue d'une voiture lui fait peur ! Les médecins affirment que cette peur résulte de l'accident. Mais ne t'inquiète pas, je crois que je sais comment remédier à la situation.

— D'accord, dit Stella en cachant merveilleusement bien sa surprise. Euh... puisque je vais devoir le surveiller durant mes heures de travail, serait-il possible qu'il m'assiste dans mes tâches ?

— Tu voudrais qu'il travaille pour toi ? s'étonna Sarah.

— Je n'ai pas dit qu'il travaillerait pour moi, j'ai dit qu'il m'assisterait dans mes tâches, précisa Stella. Ne t'inquiète pas... je ne lui demanderai rien de compliqué. Je veux simplement qu'il exécute des tâches simples, comme classer des documents ou faire des recherches.

— Évidemment, rétorqua Sarah, bien qu'un peu embêtée. Je ne voudrais pas que Jérémie croie qu'il fera un voyage d'agrément. Même s'il est malheureux, il ne faut pas perdre de vue qu'il a commis un vol. Et pour ça, il doit être puni.

—Pas trop puni, quand même, intervint Stella. Après tout, la statue n'était qu'une vulgaire œuvre d'art qui ne m'a coûté qu'une bouchée de pain.

—Cela n'excuse rien, indiqua Sarah à la manière d'un professeur stricte. Finalement, je trouve que c'est une très bonne idée de l'obliger à travailler, même si je suis d'avis que tu devrais aussi t'amuser un peu avec lui. Après tout, c'est l'été, et Vancouver est l'endroit idéal pour passer des vacances.

—Du moins... quand il ne pleut pas, ricana Stella.

Pour la première fois depuis de longues années, Sarah se sentait de bonne humeur. Du coup, elle se remémora les beaux moments qu'elle avait passés avec son ex-belle-sœur le jour où elle avait épousé Peter. C'est Stella qui avait fait les photos de groupe. Malheureusement, elle avait oublié de mettre la pellicule dans l'appareil, ce qui l'avait obligée à tout recommencer. Les invités furent un peu irrités, mais firent vite de retrouver leur bonne humeur grâce à une blague de Peter au sujet de l'étourderie de sa sœur. Les gens, incluant Stella, avaient tellement ri... Sarah pouvait encore les entendre.

—Je dois retourner au travail, annonça-t-elle en se levant de sa chaise. Oh... il y a autre chose que je voudrais te dire.

—Quoi donc ?

—Merci encore pour ton aide. Et merci d'être venue. Sache que je t'en dois une.

—Allons donc ! lança Stella avec un faux sourire, sachant que Sarah n'aurait jamais l'occasion de lui rendre la pareille. Nous sommes de la même famille. C'est notre devoir de nous entraider.

## Chapitre 4

L'examen de mathématique fut des plus pénibles pour Jérémie, puisqu'il n'avait pas pris le temps de bien étudier les tables de multiplication et de division. Le plus difficile fut de résoudre le calcul afférent à la mesure du sinus des angles perpendiculaires, avant de le multiplier par la table de quatre. Jérémie n'était certainement pas un as des mathématiques, mais il admettait qu'il aurait dû mieux se préparer à l'examen. Il est vrai, aussi, qu'il manquait de motivation et surtout, de temps, en raison de ses *sorties* avec James. Bref, il avait échoué à son examen. Le pauvre se voyait déjà assis dans une classe vide en train de faire des travaux de rattrapage scolaire, pendant qu'à l'extérieur, les autres enfants s'amuseraient sous un soleil ardent.

Il n'avait pas vu James dans la classe, ce qui le laissait croire qu'il allait sûrement le croiser sur le *Officer's passage* lorsqu'il retournerait à la maison. Il savait que son ami lui en voulait d'avoir suivi cette femme au grand chapeau noir. Peut-être même qu'il s'était mis en tête qu'il l'avait dénoncé à la police et qu'il entendait lui infliger une nouvelle correction, ou pire, briser leur amitié une bonne fois pour toutes. Au fond, il avait mérité ce caillou que James lui avait lancé, puisqu'il l'avait abandonné.

L'examen terminé, il alla vider son casier avant de demander à d'autres élèves s'ils voulaient bien l'accompagner jusqu'à chez lui, sans leur avouer, bien sûr, que cette requête avait pour but de le protéger de James. Malheureusement, tous refusèrent. Soit parce qu'ils ne le connaissaient pas, soit parce qu'ils n'habitaient pas dans son quartier, soit parce qu'il était l'ami de James et qu'à ce titre, on le soupçonnait de préparer un sale coup.

Il dut donc marcher seul jusqu'à chez lui, avec la peur de tomber dans une embuscade. Fort heureusement, il n'habitait pas trop loin. Quinze à vingt minutes de marche seulement. De plus, la journée était si belle que les résidents d'Oakville avaient abandonné leurs voitures pour envahir les parcs et les jardins. Cela faisait qu'il y avait moins de voitures dans les rues, et donc, moins de bruits de toutes sortes. Cette tranquillité permit au garçon de presque oublier James.

Sa demeure se situait sur l'avenue Holyrood, à proximité du cimetière de St-Jude. Il s'agissait d'une simple maison en plâtre blanc,

datant des années soixante. Comparée aux habitations plus modernes qui l'entouraient, elle était très modeste. Malgré tout, elle était en parfait état, mis à part les fougères qui poussaient devant ses façades et qui laissaient des taches vertes sur le plâtre.

Dès qu'il entra, Jérémie, comme tous les soirs, se prépara un sandwich au beurre d'arachide et à la confiture aux bleuets. Comme sa mère travaillait jour et soir, c'est lui qui devait préparer ses repas. À l'occasion, quand l'épicerie venait d'être faite, il lui arrivait de réchauffer un plat composé de viande, mais la plupart du temps, comme il ne connaissait rien en cuisine, il devait se contenter d'un sandwich et d'un jus de pomme qu'il absorbait en solitaire dans la salle à manger.

Après ce maigre repas, il s'enfermait dans sa chambre. Même quand il n'y avait personne, il fermait toujours la porte et les rideaux, avant de s'évader dans son petit monde intérieur. Ce soir-là, étendu confortablement sur son lit, il sortit du tiroir de sa table de chevet une petite photo prise durant la précieuse époque de son enfance. On y voyait son père qui assit à la table à manger, le tenait sur ses genoux. Jérémie était alors âgé de trois ans. Il était heureux et respirait la joie de vivre. Même si cette gaieté l'avait quitté, il souriait chaque fois qu'il regardait ce souvenir de famille. C'était pour lui une source de réconfort suite aux nombreux cauchemars qui meublaient ses nuits. Souvent, effectivement, il rêvait qu'il était sans cesse poursuivi par des voitures monstrueuses, toutes dotées d'une bouche de métal grande ouverte et de phares en forme d'yeux globuleux.

Son père lui manquait terriblement. Il ne se souvenait que trop bien de la nuit du fatal accident. Si lui avait survécu, le petit garçon joyeux qu'il était jadis, celui qui adorait sauter sur les genoux de son papa... celui-là, n'avait pas survécu. À présent, il n'était plus qu'une carcasse vivante qui pleurait un passé brisé.

Après s'être lamenté sur la photo qui lui rappelait son enfance perdue, le garçon sortit de son sac un jeu portatif, histoire de s'amuser pour passer le temps. C'était là son hobby favori. Un hobby qui lui faisait certes oublier son triste passé, mais qui en même temps, l'éloignait de sa réalité. Pour lui, le monde n'était pas un feu d'artifice, mais une hécatombe. Un lieu où on devait souffrir. Vrai que la vie peut parfois se montrer cruelle, mais ce qu'il ignorait, c'est qu'elle peut aussi susciter des passions... et c'est ce qu'il allait bientôt découvrir.

Sarah rentra à la maison vers 22h45, ce qui ne fut pas sans surprendre Jérémie, qui avait l'habitude de la voir revenir aux environs de minuit. Normalement, il aurait dû être déjà couché, à cette heure-là, mais il était si absorbé par son jeu, qu'il n'avait pas vu le temps passer. Aussi, sursauta-t-il quand sa mère entra en trombe dans sa chambre, sans même avoir frappé.

Et elle semblait furieuse. Le regard qu'elle posa sur lui était tel, qu'il ne put faire autrement que de deviner qu'elle savait ce qu'il avait fait avec James la nuit d'avant. Il était pétrifié, mais n'osa pas se gratter le bras, persuadé que sa mère lui bondirait dessus au moindre geste.

Avant de s'adresser à lui, Sarah ouvrit les rideaux pour contempler les étoiles. Puis, elle posa les yeux sur lui, alors qu'il était toujours couché, son jeu vidéo à la main. Bien que l'envie de balancer ce fichu jeu par la fenêtre lui effleurât l'esprit, elle se retint. En lieu et place, elle croisa les bras et attendit de voir ce qu'il lui raconterait. Allait-il lui avouer sa faute ou se contenter de lui demander si elle allait bien ? En tout cas, il lui serait difficile de plaider l'innocence, puisque sans s'en rendre compte, il s'était gratté le bras.

— C'est James qui m'a forcé d'y aller ! se défendit-il pendant que son cœur battait la chamade. Je te jure, je ne voulais pas le faire !

— Est-ce qu'il t'a également forcé à briser la statue que tu as volée ?

Cette réplique fit perdre son souffle à Jérémie. Il apparaissait maintenant évident que sa mère savait tout et que les ennuis étaient proches.

— Qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille ?

— Je... je ne sais pas. C'était l'idée de James. Il pensait qu'on...

— Et si James avait eu l'idée d'aller dévaliser une banque, est-ce que tu l'aurais suivi ?

Cette fois, Jérémie s'abstint de répondre. Ses lèvres demeuraient figées alors que son front était couvert de sueur.

— Est-ce que tu réalises ce que tu as fait ? Tu as enfreint la loi ! Tu pourrais te retrouver en centre jeunesse !

— Je sais, maman, mais je n'ai pas été pris par la police. Personne ne sait que je l'ai fait.

— Moi, je sais ! rugit Sarah. Et tu ne sais pas à quel point je suis furieuse contre toi !

Jamais Jérémie n'avait vu sa mère aussi enragée. Prenant conscience qu'elle céda le pas à la colère, cette dernière prit le temps

de se calmer avant de poursuivre la conversation. Malgré tout, les éclairs qui persistaient à éclairer ses yeux verts trahissaient ses états d'âme. Jérémie n'avait nul besoin d'ouvrir la lumière pour parvenir à les voir. Le regard de sa mère était si éclatant, si effrayant, qu'il n'osa pas bouger le moindre muscle.

— Cette fois, tu es allé beaucoup trop loin, reprit-elle. J'en ai plus qu'assez de tes bêtises et je vais y mettre un terme une fois pour toutes. À partir de maintenant, je t'interdis de revoir James.

— Mais maman, c'est mon seul ami !

— Un ami ? Les amis ne t'obligent pas à commettre des crimes ! Je ne veux plus que tu le voies, Jérémie Andersen, un point c'est tout ! Si jamais j'apprends que tu traînes encore avec ce vaurien, je t'enfermerai dans ta chambre durant tout l'été... sans souper et sans ton fichu jeu. Me suis-je bien fait comprendre ?

Jérémie répondit oui à l'aide d'un signe de tête.

— Tu veux savoir comment j'ai su ? enchaîna Sarah. Eh bien, imagine-toi que la propriétaire de la statue est venue me voir... et nous avons eu une longue conversation à ton sujet. Ensuite, nous avons conclu un marché. Elle ne préviendra pas la police, mais en contrepartie, tu devras rembourser la statue. Et je te préviens, ce sera sans mon aide.

— Mais comment vais-je faire pour la rembourser ? interrogea Jérémie. Je n'ai pas d'argent.

— Je le sais bien, répliqua Sarah en pointant un doigt vers lui. Et c'est pourquoi tu iras travailler pour elle, et ce, jusqu'à ce que tu aies remboursé la totalité de la statue.

— Et je vais travailler où ?

— À Vancouver.

— Quoi ? s'écria Jérémie en échappant son jeu vidéo. Mais tu ne peux pas m'envoyer à Vancouver avec une étrangère !

— Tu es mal placé pour me dire ce que je ne peux pas faire ! rétorqua Sarah en durcissant le regard. Tu resteras à Vancouver pendant un mois, que tu le veuilles ou non. Et tu ne seras pas avec une étrangère, mais avec ta tante.

— Ma... tante ?

— Eh oui ! Elle est venue nous rendre visite. Gentil de sa part, non ? En tout cas, je peux te dire qu'elle a été choquée par ton petit numéro ! Même si tu as été chanceux qu'elle n'a pas appelé la police, je peux te garantir que tu ne t'en tireras pas aussi facilement.

— Et qu'est-ce que je vais faire à Vancouver ?

— Tu le sauras plus tard, répondit Sarah. Demain, nous ferons tes valises. Et n'essaie pas de me faire changer d'avis, ma décision est prise. Tu vas travailler à Vancouver. Et tu as intérêt à ne pas te plaindre. La situation pourrait être bien pire, crois-moi. Ce n'est pas l'envie de te donner la fessée avec le fer à repasser qui me manque ! Alors, éteins ton jeu et va te coucher, car demain matin, nous devons faire les magasins.

Cela dit, elle se dirigea vers la porte, lasse de voir son voleur de fils. Mais au moment de sortir, elle se retourna pour demander :

— En passant, comment s'est déroulé ton examen ?

— Euh... hésita Jérémie, j'ai... j'ai pu le terminer. Je crois bien que je l'ai réussi.

— Tu as intérêt ! C'est déjà trop d'avoir appris que tu as commis un vol... S'il fallait en plus que tu récoltes un F !

Sur ces mots, elle referma la porte, laissant Jérémie dans l'obscurité de sa chambre.

Les trois jours suivants furent aussi stressants pour lui que sa préparation en vue des examens de fin d'année. Avec sa mère, il dut traverser toute la ville en autobus pour faire les boutiques, histoire d'acheter ce dont il avait besoin pour son voyage à Vancouver : brosse à dents, pâte dentifrice, savon, shampoing, quelques guides de Vancouver, un sac à dos, une couverture, un réveille-matin, des vêtements et aussi, un chargeur de piles pour son jeu portatif, même si Sarah espérait qu'il l'utilise le moins possible durant son séjour. Elle régla tous les achats à crédit, sans se préoccuper des dépenses. Une première en six ans !

Bien que Jérémie se montrait coopératif, l'idée de partir à Vancouver le rebutait. Oui, il s'agissait de sa ville natale, mais malgré cela, il ne s'y sentait nullement attaché, pas plus qu'il n'était attiré par ce lieu qui hantait les ténèbres de sa mémoire. Il n'en avait que très peu de souvenirs, mis à part les fêtes d'Halloween où, habillé en Mickey Mouse, il faisait la cueillette de bonbons en compagnie de ses parents. Là-bas, il n'avait ni amis ni famille. Aussi, n'avait-il gardé aucun souvenir de son grand-père paternel, lequel pourrait tout aussi bien n'avoir jamais existé.

Ce qui l'angoissait le plus était le fait de se retrouver loin de sa mère et surtout... de James. Il était persuadé que son absence mettrait un terme définitif à leur amitié.

La veille du départ, Sarah partit à la pharmacie pour acheter des somnifères. C'est ce qu'elle avait trouvé de plus efficace pour endormir Jérémie lors de leurs promenades en voiture. Bien sûr, cela ne l'aidait en rien à chasser sa phobie, mais au moins, il était à l'abri de sa peur.

Dès qu'il vit sa mère partir, Jérémie s'empara du téléphone et appela James. Il dut patienter quelques secondes avant que quelqu'un décroche.

—Allo ?

Après avoir reconnu la voix de James, Jérémie hésita à parler.

—Allo? répéta la voix. Y a-t-il quelqu'un ou est-ce encore un débile qui s'est trompé de numéro ?

—James ? dit finalement Jérémie. C'est moi.

—Jérémie ? Ça fait un bout que tu ne m'as pas appelé. Comment s'est passé ton examen ?

—Mon examen ? Comment as-tu su que j'y suis allé ?

—Où donc serais-tu allé ? lança James sur un ton de reproche. Qu'est-ce qui t'a pris de rester avec cette foutue conne de *Buckingham Palace* ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

—Rien du tout, assura Jérémie. Je voulais juste me promener avec elle.

—*Damn it*, Jérémie ! À quoi as-tu pensé ? Ne me dis pas que tu es en amour avec cette *bitch* !

—Non.

—Je n'aurais jamais pensé que tu pourrais faire une chose aussi stupide. Tu sais quoi ? T'es juste un *Looser*. Va te faire foutre, Jérémie !

Sans rien ajouter, James raccrocha, sans permettre à Jérémie de placer un seul mot de plus. Ce dernier comprit que c'était la fin de leur amitié.

Au lever du soleil, Sarah alla réveiller son fils en le priant de se préparer rapidement, car son avion s'envolait dans moins de quatre heures. De plus, Stella les attendait déjà à l'aéroport. Revêtant un t-shirt et des jeans un peu moulés, Jérémie dut sacrifier sa douche et son petit déjeuner pour être prêt à temps. S'il ne perdit pas de temps avec ses valises, lesquelles étaient déjà prêtes, il en perdit beaucoup pour chausser les nouvelles espadrilles *Nike* que sa mère lui avait achetés expressément pour son séjour à Vancouver. Ces espadrilles ne lui plaisaient guère. Les ficelles étaient trop longues et il avait du

mal à les attacher. De même, il pouvait sentir l'ongle de son orteil se cogner contre la paroi.

Une fois prêt, il aida Sarah à transporter les valises jusqu'à la *Honda Civic* jaune garée dans l'entrée. Voilà longtemps qu'il n'avait pas vu cette dernière. D'habitude, le week-end, sa mère la laissait dans le garage ou encore, dans le stationnement d'Arbox pour ne pas l'effrayer, mais comme ils étaient pressés, en ce jour de grand départ, elle n'avait eu d'autre choix que de faire fi de cette phobie. Bien que Jérémie ne pût s'empêcher de se gratter le bras à la vue du véhicule, il préféra se taire, la colère de sa mère étant plus redoutable qu'une voiture. Avant de monter à bord, Sarah coupa un somnifère en quatre morceaux et lui en tendit un afin qu'il dorme durant le trajet. Jérémie l'avala et attendit l'effet escompté avant de s'installer sur le siège du passager. Il boucla sa ceinture et sombra aussitôt dans le sommeil.

Il ne se réveilla qu'au moment où la voiture se gara dans le stationnement intérieur de l'aéroport *Lester B Pearson*, à Toronto. Sarah eut bien du mal à trouver un espace disponible, mais elle finit par en trouver un au dernier étage, entre un *Dodge* et une voiture rouge de marque étrangère.

L'aéroport était bondé et aussi bruyant que les rues d'Oakville durant les heures de pointe. Les terminaux, les couloirs, les magasins et les salles d'attente étaient saturés de gens qui allaient et venaient dans toutes les directions. Ceux qui se démarquaient de cette foule étaient bien entendu les pilotes d'avion, tous vêtus de leur superbe chemise bleu et de leur casquette noire. Traînant leurs lourds bagages à roulettes derrière eux, certains étaient accompagnés par des hôtesse de l'air qui, avec leurs robes rouges et leurs foulards blancs, donnaient l'impression de parader à la fête nationale.

La présence de nombreux étrangers, dont des personnes d'origine asiatique, n'était pas sans étonner Jérémie, qui prenait conscience que le monde ne se limitait pas à Oakville ou à l'Ontario. Il se mit à observer les garçons de son âge qui s'exprimaient dans des langues qui lui étaient inconnues, non sans se demander si tout comme lui, ils n'avaient pas été emmenés de force à l'aéroport. À voir leurs mines réjouies, il en déduisit que non. Serait-il donc le seul garçon malheureux de tout l'aéroport ?

Lorsque sa mère et lui arrivèrent au terminal AC-12, ils aperçurent Stella Andersen. Toujours aussi chic, celle-ci portait un chapeau *Cartwheel*, ainsi que la même tenue qu'elle portait le jour où elle avait

rencontré Jérémie et Sarah. Ne sachant que dire, le garçon détourna le regard pour exprimer son mécontentement, tandis que sa tante et sa mère étaient visiblement heureuses de se revoir. Si Stella remarqua son attitude bougonne, elle ne s'en formalisa pas.

De son côté, Sarah ne pouvait qu'éprouver une pointe de jalousie à l'égard des vêtements de son ex-belle-sœur. Il y avait si longtemps qu'elle n'en avait pas porté d'aussi beaux, qu'elle n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois. Ce qu'elle donnerait pour pouvoir s'offrir un sac de luxe signé *Chanel*. Elle possédait bien quelques robes de soirée, mais celles-ci n'étaient plus au goût du jour. Elle aurait souhaité que l'habillement de Stella soit un peu plus modeste, histoire de ne pas lui rappeler qu'elle ne pourrait pas s'offrir de vêtements aussi chics avant un bon moment. Mais elle cacha son malaise en affichant un sourire amical.

— Bonjour, l'accueillit Stella en l'embrassant. Vous n'avez pas eu trop de problèmes à vous frayer un chemin ?

— Pas trop, répondit Sarah, si on tient compte que c'est la saison touristique.

— En effet, c'est une véritable fourmilière, ici ! s'exclama Stella en regardant la foule autour d'eux.

Sans répondre, Sarah remit les valises de Jérémie à un commis, qui lui, les installa sur le tapis roulant. En un rien de temps, tout disparut derrière les grands rideaux noirs. Ceci fait, Stella et Jérémie présentèrent leurs billets d'avion ainsi que leurs cartes d'identité. Puis, juste avant qu'ils se dirigent vers leur terminal, Sarah, qui ne pouvait les accompagner jusque-là, demanda à son fils :

— Ça va, Jérémie ?

Mais pourquoi poser cette question alors qu'elle connaissait parfaitement la réponse ? Juste à le regarder, il apparaissait clair que Jérémie ne voulait pas partir. D'ailleurs, ne se grattait-il pas le bras en cachette depuis qu'ils avaient posé le pied dans cet aéroport ?

— Maman, est-ce que je dois vraiment partir avec elle ?

— On en a déjà discuté, répliqua Sarah dont le teint devint plus sombre. Si tu n'avais pas...

Mais elle ne compléta pas sa phrase, refusant de se fâcher contre son fils qu'elle ne reverrait pas avant quelques semaines. Ce ne serait vraiment pas une belle façon de lui dire au revoir.

— Promets-moi que tu seras sage et que tu feras ce que ta tante te dira, dit-elle en se penchant pour lui faire face. Je sais que ça te

semble injuste, mais nous agissons pour ton bien.

— Je suis vraiment désolé de t'avoir fait de la peine, maman.

— Si ce que tu dis est vrai, tu ne feras aucune bêtise durant ton séjour à Vancouver. Tu promets ?

Jérémie répondit par l'affirmative, même s'il savait parfaitement qu'il ne faisait que dire à sa mère ce qu'elle souhaitait entendre.

— Bien ! lança cette dernière en se redressant. Maintenant, je dois m'entretenir seule à seule avec ta tante. Tu peux aller nous attendre au comptoir ?

Obéissant, Jérémie prit son sac à dos et s'exécuta.

— Je suis désolée, dit Sarah à voix basse. Il ne semble pas réaliser qu'on essaie de l'aider.

— Tu n'as pas à t'excuser, répondit Stella. Je te promets de m'occuper de lui comme s'il était mon propre fils.

— Ne va tout de même pas jusqu'à croire qu'il est le tien ! lança Sarah à la blague. Tu sais... ce n'est pas facile, pour moi, de m'en séparer. Mais...

Elle s'étouffa, comme si elle retenait un éternuement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Stella.

— Ce n'est rien. En fait... non. Écoute, je sais que c'est moi qui t'ai demandé d'emmener Jérémie avec toi, et crois-moi, je te serai éternellement reconnaissante pour ton aide. Mais... je dois quand même t'avouer qu'il me faudra du temps pour te pardonner. Je sais, c'est très ingrat de ma part, mais...

— Sarah, répliqua Stella en tentant de lui toucher la main, le fait que tu as pu trouver dans ton cœur la force de me rencontrer et de me confier ton fils est suffisant pour que je puisse voir que tu n'es nullement une personne ingrate. Ce qui s'est passé entre nous est ma faute, et je mérite parfaitement tes reproches. Et même si tu ne devais jamais me pardonner, sache que je t'aimerai toujours comme une sœur. Sache aussi que je ferai tout mon possible pour aider Jérémie.

— C'est très gentil à toi, dit Sarah, qui était si émue qu'elle se demandait si elle ne devait pas tout de suite accorder son pardon. Je dois cependant te prévenir que Jérémie risque de rejeter ton aide. J'ai dû lui dire qu'il allait travailler pour toi pour ne pas qu'il pense qu'il partait en vacances. Et crois-moi, il n'est pas du tout ravi. Il risque fort de te détester, termina-t-elle en jetant un coup d'œil en direction de Jérémie.

—S’il me fait la vie dure, je saurai réagir, la rassura Stella. À son âge, son père savait jouer les durs, lui aussi, et crois-moi, il n’a jamais gagné.

—Oh... parlant de son père, évite de lui en parler.

—Pourquoi donc ?

—Jérémie était très près de lui, mais il n’a connu que ses bons côtés. Il refuse de croire que Peter est responsable de sa propre mort et que c’est son alcoolisme qui a failli le tuer. J’ai essayé plusieurs fois de le raisonner, mais il refuse de m’écouter.

—On ne peut pas lui en vouloir d’aimer Peter. C’était son père, après tout.

—Et moi, je suis sa mère, riposta Sarah. Je ne veux certes pas qu’il oublie les bons moments qu’il a passés avec lui, mais je ne veux pas non plus qu’il s’imagine qu’il était un saint. Il était incapable de conserver un boulot. Il buvait sans cesse et quand il était sobre, il ne s’occupait de Jérémie que quand ça lui plaisait.

—Peter n’a pas toujours été ainsi, confessa Stella. Il fut un temps où il était très appréciable.

—J’aurais aimé connaître ce Peter-là. Mais il est mort, et je n’y peux rien. Ce qui est sûr, c’est que je ne veux pas que Jérémie emprunte la même voie que lui. J’ai tout fait pour qu’il change, mais il refuse de faire face à la réalité.

—Le problème, c’est qu’il n’a pas eu droit à la même enfance que toi.

—Je le sais bien, et c’est pour cette raison que je ne lui en veux pas. Mais il faudra bien qu’il accepte un jour que son père n’était pas l’être parfait qu’il s’imagine.

—Espérons qu’il franchira cette étape durant son séjour à Vancouver.

—Allons donc ! lança Sarah en observant à nouveau Jérémie. Au mieux, ce voyage le tiendra éloigné de James ! Et qui sait... peut-être qu’à son retour, il aura enfin l’idée de se faire de nouveaux amis. Mais ça pourrait prendre encore plusieurs années avant qu’il se remette de son traumatisme... à condition qu’il le veuille !

—Avec un peu d’effort et d’encouragement, j’arriverai à le remettre sur le bon chemin.

—Je le souhaite, en tout cas, soupira Sarah. Mais avant que vous partiez, j’aimerais te remettre quelque chose.

Sur ces mots, Sarah sortit de la poche de sa blouse le contenant de somnifères puis expliqua :

— Tu te souviens que Jérémie a une peur bleue des voitures, non ?

— Oui.

— Donc, si tu dois l’emmener en voiture, assure-toi tout d’abord de lui donner un de ces cachets. Ne t’inquiète pas, le pharmacien m’a certifié que ces somnifères convenaient parfaitement aux enfants, à condition qu’il n’y ait pas d’abus. Oh... et j’ai appelé la compagnie aérienne, hier soir, pour leur dire qu’il s’agissait d’un médicament essentiel pour Jérémie. Il n’y aura donc aucun problème quand vous passerez le poste de contrôle.

— Jérémie a réellement peur à ce point des voitures ? s’enquit Stella.

Avant de répondre, Sarah la fixa droit dans les yeux puis dit :

— Promets-moi que tu lui feras prendre un de ces comprimés chaque fois que ce sera nécessaire.

— Je te le promets, fit Stella en engouffrant le flacon dans son sac à main.

Après quoi, Sarah fit revenir son fils. Dès qu’il fut près d’elle, elle se pencha vers lui pour l’embrasser tendrement sur la joue, comme si c’était la dernière fois qu’elle le voyait.

— Essaie aussi de t’amuser un peu là-bas, d’accord ?

— Oui, maman, répondit le garçon avec un demi-sourire.

— Fais attention à toi, surtout. Et n’oublie pas de m’appeler tous les soirs.

Sarah émit cette dernière requête avec beaucoup de tendresse. Pour la première fois de sa jeune vie, Jérémie pouvait lire de la peine sur le visage de sa mère, ce qui lui fit comprendre que ce voyage ne la réjouissait pas plus que lui. Avant même qu’il n’ait le temps de reculer, elle le serra dans ses bras et lui chuchota *au revoir* à l’oreille. Puis, les larmes aux yeux, elle se releva pour s’adresser à Stella.

— Merci encore pour ton aide.

— C’est un réel plaisir, mentit parfaitement bien Stella, qui aurait de loin préféré vivre en solitaire ses derniers jours sur Terre

Le cœur brisé, Sarah posa un regard larmoyant sur son fils. Elle l’embrassa une dernière fois, puis le laissa s’éloigner avec sa tante. Elle leva la main pour le saluer, geste qu’il lui rendit, puis elle leur tourna le dos avant de se diriger vers la sortie. Jérémie garda les yeux

rivés sur elle, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la foule. Désormais, il n'avait d'autre choix que se tourner vers l'avant et songer à cette odyssee aussi incertaine qu'angoissante qui l'attendait.

— Jérémie ? l'interpella Stella après avoir récupéré les billets d'embarquement. Jérémie ? Tu es dans la lune, ou quoi ?

— Hein ? répondit l'adolescent après avoir quitté sa bulle.

— Pourrais-tu m'attendre ici ? Je dois me rendre aux toilettes.

— D'accord.

— Je ne serais pas longue.

Plutôt que de répondre, Jérémie demeura de glace. Stella entra dans la salle et s'enferma dans une cabine. Elle sortit le flacon de somnifères de son sac, vida tout le contenu dans la cuvette et tira la chasse d'eau.

— Désolée, ma chère Sarah, mais je ne crois pas que ces somnifères soient une solution pour Jérémie.

## Chapitre 5

L'embarquement à bord du Boeing 747 d'Air Canada, un des rares avions de ligne de fabrication américaine utilisés par la compagnie aérienne, se déroulait paisiblement, pendant que sur la piste, les techniciens veillaient à remplir les réservoirs. Outre Jérémie et Stella, l'appareil ne contenait qu'une cinquantaine de passagers. Voyant qu'ils étaient tous adultes et qu'il était le seul enfant du groupe, Jérémie se sentait quelque peu isolé.

Stella et lui entrèrent dans l'avion après avoir traversé le long couloir qui reliait l'aéroport et l'avion. Une hôtesse les accueillit si chaleureusement qu'elle donnait l'impression d'être à l'abri de tout souci. Stella remercia l'hôtesse, tandis que Jérémie, dont la politesse ne faisait pas partie des mœurs, poursuivit son chemin comme si de rien n'était. Une attitude qui n'avait pas échappé à sa tante.

À l'intérieur de l'avion, on pouvait entendre le lourd bourdonnement des moteurs et sentir les murs vibrer. Malgré la petite secousse qu'il sentit sous ses pieds, Jérémie se sentait beaucoup moins nerveux qu'en voiture. Même s'il était conscient qu'un accident d'avion pouvait toujours survenir, il savait aussi que les accidents de voiture étaient beaucoup plus fréquents. Donc, pas de quoi paniquer. En revanche, le fait de devoir rester assis près de sa tante pendant un peu plus de cinq heures lui donnait la nausée.

Les sièges qui leur avaient été assignés se situaient dans la première rangée. Jérémie s'assit, sans prendre le temps de vérifier si le numéro du fauteuil correspondait à celui qui figurait sur son billet. Il posa son sac entre ses jambes et placarda son visage contre la fenêtre de l'avion pour observer le tarmac bondé d'avions. Pour sa part, Stella souleva la porte de l'espace réservé aux bagages à main pour y placer son sac.

— Jérémie, pourrais-tu me remettre ton sac ? demanda-t-elle très poliment.

— Pourquoi donc ? rouspéta Jérémie.

— Parce que c'est le règlement, expliqua-t-elle en tendant une main pour qu'il lui remette son sac. Tout le monde doit déposer leurs sacs dans ces armoires, car autrement, ils risquent de glisser lors du décollage.

— Dans ce cas, je vais le tenir.

— Désolée, mais non. Si tu ne respectes pas les règles, nous pourrions avoir des ennuis.

— Ah oui ? Quel genre d'ennuis ?

— On pourrait croire que tu caches une arme, chuchota Stella pour que nul n'entende. Si tu écoutais les nouvelles, tu saurais qu'il y a eu beaucoup d'attaques armées, ces dernières années, que ce soit pour détourner un avion ou accomplir un attentat terroriste. Si les hôtesse te soupçonnent, elles pourraient appeler la sécurité et tu risquerais d'être arrêté par la police. C'est ce que tu veux ?

— Ce que je veux, c'est rester chez moi.

— Écoute, que tu le veuilles ou non, tu viens à Vancouver avec moi et tu vas me remettre ton sac à dos. Dois-je répéter ?

Jérémie lâcha un long soupir hargneux et s'exécuta. Mais plutôt que de remettre gentiment le sac à sa tante, il se contenta de le balancer sur le siège voisin. Après l'avoir rangé, Stella gagna sa place.

— Ce n'est pas drôle, lança Jérémie.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne suis pas un terroriste.

— Ne parle pas aussi fort !

Stella scruta l'allée pour s'assurer que personne ne les avait entendus. Par chance, ce n'était pas le cas. Il faut dire, aussi, que le vrombissement des moteurs étouffait les conversations.

— Je n'aurais jamais porté une telle accusation contre toi, même pour plaisanter. Tu dois savoir que les compagnies aériennes sont constamment aux aguets et suspectent tous les comportements qui leur semblent étranges.

C'est alors qu'une hôtesse s'empara du micro pour s'adresser aux passagers.

— Mesdames et messieurs, bienvenue sur le vol 777-200ER à destination de Vancouver. L'avion prendra son envol dans une dizaine de minutes. Nous prions tous les passagers de gagner leur siège et de boucler leur ceinture. Nous vous rappelons qu'il est interdit d'utiliser vos appareils électroniques durant le décollage et qu'il est interdit de fumer. Merci de votre coopération.

— Tu as besoin d'aide pour boucler ta ceinture ? demanda Stella après avoir noté que Jérémie n'avait pas encore attaché la sienne.

— Je ne suis pas un enfant, maugréa-t-il.

— Alors, qu'attends-tu ?

Plutôt que de répondre, il attacha sa ceinture. Une dizaine de minutes plus tard, la voix du pilote se fit entendre.

— Mesdames et messieurs, bienvenue à bord. Mon nom est Thomas Hanley et je serai votre pilote durant toute la durée de ce vol. Il est maintenant dix heures quinze. Nous devrions nous poser à Vancouver à quinze heures trente. Je vous suggère de bien profiter du magnifique soleil qui illuminera notre voyage, car le ciel est actuellement nuageux à Vancouver et il pleuvra au moment de notre arrivée. Nous vous remercions d’avoir choisi Air Canada et vous souhaitons un agréable vol.

Ce message terminé, l’homme engagea l’avion sur la piste de décollage. Lorsque celui-ci prit de la vitesse, Jérémie se sentit comme légèrement poussé sur son siège. En regardant par le hublot, il aperçut l’aile de l’avion, qui décolla du sol. À peine quelques secondes plus tard, le garçon put contempler la ville de Toronto du haut des airs, avant de la voir tranquillement s’éloigner. Il ne voyait plus que la tour CN quand une bande de nuages envahit le dessous de l’appareil. Puis, plus rien, hormis le bleu du ciel, le calme de l’atmosphère et quelques nuages ici et là.

— Mesdames et messieurs, dit à nouveau le pilote, nous sommes maintenant à vingt mille mètres du sol. Nous aurons un ciel dégagé et de faibles turbulences au cours de la prochaine heure. Veuillez noter qu’un repas vous sera bientôt servi.

Aussitôt, les hôtesses se mirent à déambuler dans l’allée, en poussant devant elle des chariots remplis de plateaux. L’une d’elles s’arrêta à la hauteur de Stella et Jérémie.

— Bonjour, mon nom est Janice. Vous désirez un plateau ?

— Oui, je suis affamée ! lança Stella en sentant un creux dans son estomac. Et toi, Jérémie, tu as faim ?

Jérémie ignore totalement la question. Il faut dire qu’il était davantage préoccupé par la contemplation du ciel que par les plateaux de nourriture.

— Est-ce que notre jeune passager va bien ? lui demanda l’hôtesse.

Jérémie demeura à nouveau silencieux, comme s’il avait perdu la voix.

— Je suis navrée, répondit Stella, c’est son premier vol et il est un peu nerveux. Pourriez-vous nous accorder un instant ?

— Bien sûr, je repasserais un peu plus tard. Nous avons l'habitude.

Une fois l'hôtesse partie, Stella, qui en avait plus qu'assez du comportement antipathique de son neveu, le saisit par la manche de son t-shirt pour l'obliger à la regarder.

— Jérémie ! dit-elle en haussant la voix. Je ne sais pas ce qui te prend, mais ton comportement est impardonnable.

— De quoi tu parles ? questionna Jérémie d'un air faussement innocent.

— Tu as délibérément ignoré l'hôtesse, alors qu'elle voulait t'offrir un petit déjeuner. Ces gens travaillent dur pour agréementer notre voyage, alors, le mieux que nous puissions faire, c'est d'apprécier leurs efforts. Si tu n'as pas faim, tu n'as qu'à le dire gentiment.

— Je te rappelle que je n'ai pas demandé à être dans cet avion.

— Ce n'est pas une raison pour déverser ton mécontentement sur les autres. Quand elle reviendra, je m'attends à ce que tu lui présentes des excuses.

— Mais je n'ai rien fait de mal, protesta Jérémie. Et je ne dirai rien. Ni à elle ni à toi.

Un peu triste, Stella ne put que reconnaître dans le fils le désagréable comportement du père.

— Très bien, reprit-elle, un peu vexée. Libre à toi si tu veux te comporter en gamin. Mais j'aurais une question à te poser. As-tu apporté quelque chose pour passer le temps durant le vol ?

— J'ai emmené mon *Gameboy*.

— Je suppose que tu as envie d'y jouer, n'est-ce pas ? Je crois deviner qu'il se trouve dans ton sac, car autrement, tu l'aurais déjà entre les mains. Tu sais quoi ? Je ne te permettrai pas d'y jouer tant et aussi longtemps que tu agiras ainsi.

Piégé, Jérémie n'éprouvait que du mépris envers cette fichue tante. Il voulait crier, mais savait que ce serait inutile. Lorsque l'hôtesse revint, elle servit à Stella une tasse de café et un napperon en papier.

— Est-ce que vous désirez manger ? s'enquit-elle, tout sourire.

Sentant le regard de Stella rivé sur lui, Jérémie, conscient qu'il allait devoir endurer six longues heures de vol sans autre passe-temps que de regarder les nuages et se faire sermonner par sa tante, finit par adopter une meilleure attitude.

— Je... je suis désolé pour tout à l'heure, dit-il d'un ton grave. C'est le mal de l'air. Je n'y suis pas habitué.

— Ce n'est rien, l'excusa l'hôtesse en souriant toujours. Beaucoup d'enfants ont peur lors de leur premier vol.

— Hey ! Ce n'est pas mon... lança Jérémie qui s'arrêta dès qu'il vit le regard réprobateur de sa tante. Euh... je veux dire... ça fait un bail que je n'ai pas pris l'avion.

— Ne vous inquiétez pas, vous retrouverez rapidement le plaisir de voler. Si vous avez un problème, n'hésitez pas à appuyer sur le bouton de service. Quelqu'un viendra aussitôt.

— Merci, c'est très gentil.

— De rien, jeune homme. Voudriez-vous quelque chose à manger ?

— Je voudrais un jus d'orange, s'il vous plaît.

L'hôtesse accéda à sa demande, puis reparti avec son chariot.

— Pourrais-je avoir mon jeu ? demanda le garçon en posant son gobelet sur le cabaret prévu à cet effet.

— N'y aurait-il pas quelque chose que tu devrais ajouter à cette demande ? répondit Stella.

— S'il vous plaît, maugréa Jérémie en se retenant pour ne pas lui faire une grimace.

— Tiens, accepta Stella en lui remettant le jeu après l'avoir récupéré dans le sac à dos. Mais tu me déçois. Avoue que c'est uniquement pour avoir ce jeu que tu as cessé de te montrer discourtois.

— Ça veut dire quoi discourtois ?

— Ça signifie : irrespectueux, irrévérencieux, grossier.

— Je ne suis pas grossier ! C'est toi qui n'es pas respectueuse envers moi. Tu m'emmènes chez toi contre mon gré, tu gâches tout mon été et tu oses me demander d'être poli ! Et comme si ça ne suffisait pas, tu me dis que je suis grossier.

— Parce que tu l'es. Depuis que nous sommes assis ici, tu n'as pas cessé de te montrer embêtant.

— Si je suis embêtant, c'est parce que je m'ennuie.

— En ce cas, je te conseille de t'amuser avec ton jeu. Ça te rendra peut-être ta bonne humeur.

— Ce n'est pas à cause du jeu, que je m'ennuie, mais parce que...

— Parce que ?

— Parce que je suis avec toi ! J'aimerais que tu disparaisses !

Cela dit, Jérémie alluma son jeu et commença à y jouer, sans même penser à s'excuser pour sa nouvelle impolitesse. Plutôt que de relancer le débat, Stella se contenta de sortir un roman d'Owen Barfield de son sac et de se mettre à la lecture.

Elle en était à la fin du huitième chapitre quand Jérémie daigna éteindre son jeu et s'intéresser à elle.

— C'était quoi cette blague que tu m'as faite à Oakville ?

— Tiens donc... je ne t'ennuie plus ?

— Quand on s'est croisé sur le *Officer's passage*, tu t'es adressée à moi comme si j'étais un étranger. Pourtant, tu savais que j'étais ton neveu. Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ?

— Parce que je voulais d'abord parler à ta mère. Sache que c'est vraiment un hasard si nos chemins se sont croisés ce jour-là. Et je dois t'avouer que le garçon que j'ai rencontré n'était pas le Jérémie Anderson que j'ai connu à Vancouver. Je ne t'ai pas vu souvent, là-bas, mais je sais quand même que tu as changé, et pas pour le mieux. La personne que tu es devenu ne me plaît pas du tout.

— Qu'est-ce que tu en sais ? rétorqua Jérémie. Ce que je suis devenu ne te regarde pas.

— Je crois au contraire que ça me concerne. Tu es devenu un garçon qui a de mauvaises fréquentations et qui commet des actes aussi stupides qu'illégaux. Tu me fais penser à Pinocchio quand il se rend sur l'île du Plaisir et qui passe à deux doigts d'être transformé en âne.

— Tu veux bien arrêter de dire des conneries !

Et Jérémie ralluma son jeu, pendant que sa tante retourna à sa lecture. Ils ne soufflèrent mot durant une bonne demi-heure. Jérémie avait terminé son jus d'orange, tandis que la tasse de café de Stella était à moitié vide. Cette dernière entamait le onzième chapitre de son livre quand le garçon se mit à éprouver du mal à franchir le prochain niveau de sa partie. Voilà neuf fois qu'il s'y reprenait, mais en vain. Las, il rangea son jeu dans la poche arrière de son jean. N'ayant aucune envie de regarder le ciel à travers le hublot, il se tourna vers sa tante.

— Est-ce que tu m'as vu ? demanda-t-il.

Stella poursuivait sa lecture, feignant de ne pas l'avoir entendu.

— La nuit où j'ai...

La voix de Jérémie était étouffée par la honte. Le vol qu'il avait

commis dans la chambre de sa tante hantait sans cesse ses pensées.

— Oui, je t'ai vu, finit par répondre Stella. Et j'ai eu beaucoup de peine.

— Je me suis excusé pour la statue.

— Là n'est pas la question.

Stella referma son livre, but une gorgée de café, et reprit en expliquant :

— Tu sais, la perte de ma statue ne m'a pas soutiré la moindre larme, même si je suis embêtée par le fait de devoir en trouver une autre. Ce qui m'a chagrinée, c'est de voir mon neveu la briser avec autant de violence. Comment un garçon de douze ans peut-il être aussi agressif ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Qu'est-ce que ça fait, maintenant ? Elle est cassée et je vais travailler pour te la rembourser.

— Ce n'est pas de cela que je te parle, répliqua Stella en se tournant vers l'adolescent. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi tu l'as brisée. C'est ton ami James qui te l'a demandé ?

— James a dit que c'était un objet sans valeur.

— Donc, c'est lui le coupable ? Il t'a ordonné de passer à l'acte et s'est servi de toi comme d'un instrument parce qu'il n'avait pas le courage de le faire lui-même, c'est ça ?

— Je ne suis pas un instrument et James ne m'a pas ordonné de briser la statue. Tu ne devrais pas l'insulter !

Trop embêté pour poursuivre la conversation, Jérémie se croisa les bras et détourna le regard vers le hublot. Or, Stella était loin d'en avoir terminé avec lui.

— Tu devais être très en colère pour l'avoir brisée avec autant d'acharnement. À quoi pensais-tu, au juste ?

— À rien. Je ne pensais à rien.

— J'en doute fort, car vois-tu, le cerveau humain pense constamment. La pensée est la colonne vertébrale de notre existence. Si nous ne pensons plus, c'est que nous n'existons plus. *Je pense, donc je suis*, comme disait si bien le philosophe Descartes. Mais je n'ai nul besoin d'être un philosophe pour savoir que tu refuses de me dire ce qui se passe dans ta tête.

— Ça te plaît, pas vrai ?

— Pardon ?

— De me faire la leçon... avoue que ça te plaît.

— J'essaie simplement de savoir qui tu es. Et le fait de savoir

pourquoi tu t'en es pris à ma statue m'aiderait à mieux te comprendre. Tu veux bien m'aider à y arriver ?

— Pas question !

— Très bien, je vais donc essayer de le deviner par moi-même. Voyons voir... Qu'est-ce qui aurait pu pousser un garçon à casser une statue ? Peut-être qu'après t'être rendu compte qu'elle n'avait aucune valeur, tu as voulu te défouler. Peut-être, aussi, que tu t'ennuyais et que briser des objets constitue pour toi un divertissement.

— Arrête, veux-tu ! se fâcha Jérémie, j'en ai assez de t'entendre.

— Mais je ne peux faire autrement. Lorsqu'on ignore la réponse d'un problème à résoudre, nous n'avons d'autre choix que de supposer encore et encore, jusqu'à ce que nous trouvions cette réponse. Dis-moi, tu vas me donner un coup de main, ou je devrai m'interroger à voix haute durant tout le reste du voyage ?

— J'ai fait ce que James m'a dit de faire, s'exaspéra Jérémie en élevant la voix. J'ai cru qu'il serait content de moi, mais ç'a été tout le contraire. Il m'a poussé dans un champ et m'a laissé là. Voilà pourquoi j'ai cassé la statue !

— Je vois. Tu étais furieux parce qu'il n'a pas reconnu tes... efforts.

— J'aurais dû prendre quelque chose qui avait de la valeur. Là, il aurait été fier de moi.

Stella doutait de la sincérité de son neveu. À son seul timbre de voix, elle pouvait deviner qu'il lui cachait quelque chose.

— C'est ce que tu crois ?

— Parfaitement ! C'est ma faute s'il s'est fâché contre moi.

— Et tu penses vraiment que si tu lui avais rapporté des bijoux ou un portefeuille rempli de billets, il aurait été content de toi ?

— Bien sûr qu'il aurait été content. Après tout, c'est ce qu'il voulait.

— Et je suppose qu'après avoir réussi ce coup, vous auriez cambriolé tous les touristes de la région ? Peut-être même tous les habitants d'Oakville, aussi ! En plus de devenir riches, vous seriez devenus les voleurs les plus célèbres de l'Ontario, voire même du Canada... Du moins, jusqu'à ce que vous vous fassiez prendre.

— Nous n'aurions jamais été arrêtés par la police. James est trop intelligent.

— Tiens, tiens... Dans ce cas, pourquoi t'a-t-il confié le sale boulot plutôt que de le faire lui-même ? S'il était si intelligent, sûrement

qu'il aurait su reconnaître les objets de valeur mieux que toi.

— Tu sais que tu commences vraiment à m'énerver ? Tu devrais te taire.

— Jérémie, pourquoi penses-tu qu'il t'oblige à voler ? À ton âge, tu devrais savoir que c'est mal.

— Il nous fallait d'argent pour améliorer notre vie. Je savais que c'était mal, mais c'était nécessaire.

— Parce qu'être un criminel rend la vie meilleure ? Si c'est l'argent qui t'angoisse, je t'assure que tu n'en manqueras pas si tu études bien et que tu te déniches un bon boulot.

— James dit qu'il n'y a que les idiots qui perdent leur temps à l'école. Si on avait assez d'argent, on pourrait commencer à vivre dès maintenant.

— Donc, selon toi, ceux qui vont à l'école sont des idiots. C'est vraiment ce que tu crois ?

— C'est ce que James a dit, et il a raison.

Stella ne pouvait qu'admirer la loyauté de Jérémie envers son ami James, malgré les âneries que ce dernier lui racontait. Elle songea à abandonner cette conversation qui n'aboutissait à rien, mais décida de poursuivre, ne serait-ce que pour mieux comprendre ce garçon si tourmenté et si mal guidé.

— Et pourquoi crois-tu qu'il a raison ?

— Ma mère est allée à l'école et pourtant, elle est toujours fauchée. Ce n'est pas vrai qu'on devient riche en étudiant et en travaillant. Il y a maintenant six ans qu'elle occupe deux emplois et elle est toujours aussi endettée.

— Et tu crois que sa vie aurait été plus facile si elle était devenue une criminelle ? Non. Crois-moi, les choses auraient été encore plus difficiles pour elle. Elle aurait été emprisonnée et une fois libérée... impossible d'obtenir un emploi. Personne n'engage des ex-prisonniers. Tu vois, Jérémie, le crime n'est qu'une solution temporaire pour régler nos soucis financiers, mais une solution qui finit toujours par engendrer de plus gros problèmes. Et ça, James le sait parfaitement, d'où la raison pour laquelle il t'a confié la tâche d'entrer illégalement dans ma chambre. Si j'avais appelé la police, qui donc aurait été arrêté ? Et tu lui es tellement fidèle qu'il n'avait même pas à craindre que tu le dénonces. Il faisait d'une pierre deux coups et gagnait sur toute la ligne... soit tu te faisais prendre et lui s'en tirait en toute impunité, soit tu réussissais et il partageait le butin avec toi. S'il comptait réellement

le partager...

— Ce n'est pas vrai ! nia Jérémie en serrant les dents. James ne m'aurait jamais abandonné.

— Hum... Ça reste à voir. Dis-moi, est-ce qu'il t'a appelé avant notre départ ? Est-ce qu'il a cherché à savoir si tu allais bien ? S'est-il excusé de t'avoir lancé un caillou ?

— En fait, c'est moi qui l'ai appelé, admit Jérémie après un long silence.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Ça ne te regarde pas.

— Il t'a demandé si le chat était sorti du sac, n'est-ce pas ? Et tu l'as rassuré en lui disant que tu ne l'avais pas dénoncé. Et pour te remercier, il a raccroché sans même te dire au revoir. Je parie que tu n'as même pas eu le temps de lui dire que tu partais à Vancouver. Il y a de fortes chances qu'il t'ait oublié à ton retour, si ce n'est pas déjà le cas.

— Tu vas arrêter, oui ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Je te dérange ?

— Pourquoi tu me fais ça ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu dis des choses qui ne sont pas vraies.

— Au contraire, c'est la stricte vérité. Je suis navrée qu'elle te déplaise, mais il est temps que tu cesses de jouer à l'autruche et que tu regardes le monde tel qu'il est. James n'est pas ton ami. Il ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

— Tu mens ! James est mon ami !

Fou de rage, Jérémie se secoua si fortement sur son siège, qu'il fit basculer son gobelet vide sur le sol. Les poings serrés, il fixait le siège avant avec des yeux enflammés. Ce n'est pas l'envie de le défoncer à grands coups qui lui manquait. Il recula son bras droit et le propulsa de toutes ses forces vers sa cible.

Tout juste avant que son poing frappe le siège, il fut arrêté dans sa course par la main droite de Stella, qui, ayant anticipé le coup, l'avait agrippé juste à temps. Leurs regards se croisèrent.

— Mais lâche-moi ! grommela le garçon en se débattant pour libérer son bras.

— Je ne te lâcherai pas tant que tu ne te calmeras pas.

— Lâche-moi espèce de...

Bien qu'empporté par la colère, Jérémie n'osa pas terminer sa phrase. Que lui arrivait-il donc ? Il maudissait sa tante autant que le

diable et pourtant, il se sentait incapable de lui faire de la peine.

— Qu'allais-tu dire ? interrogea sévèrement Stella.

Plutôt que de répondre, Jérémie s'agita comme un bébé affamé et parvint à libérer sa main de la poigne de Stella. Mais dans son élan, celle-ci alla se frapper de dos contre la fenêtre du hublot. Jérémie prit un moment pour la frotter, histoire de soulager la douleur. Au même moment, un passager qui avait assisté à la scène apparut derrière eux.

— Excusez-moi, dit-il, est-ce que tout va bien, ici ?

— Ce n'est qu'un petit incident sans gravité, le rassura Stella.

Après que l'homme eut regagné son siège, elle approcha sa main de celle de Jérémie pour l'examiner.

— Ne me touche pas ! la prévint le garçon avec des éclairs dans les yeux.

Comprenant qu'il serait inutile de persister à le raisonner, Stella récupéra son livre et reprit sa lecture.

De tout le reste du voyage, plus un mot fut dit, pas un seul regard ne fut échangé.

## Chapitre 6

Vers treize heures, heure de Vancouver, le Boeing 747 amorçait sa descente. À travers les nuages, Jérémie essaya d'apercevoir le sol. Hormis quelques ouvertures qui lui permettaient de discerner des bouts de terre et des collines sans beauté apparente, il ne voyait rien d'excitant. Il n'arrivait toujours pas à croire que cette Stella de malheur l'emmenait ici contre son gré. Et pour y faire quoi? Dieu seul le savait! Il apparaissait évident qu'il ne s'y amuserait pas, sa mère lui ayant bien fait savoir qu'il devrait travailler pour rembourser la statue. Il s'imaginait déjà en version masculine de Cendrillon, en train de laver les carreaux, dépoussiérer le foyer, nettoyer la vaisselle, servir le thé à dix-sept heures, préparer les repas, repasser les vêtements, et quoi encore! Ce serait tout, sauf un voyage d'agrément!

Alors qu'il broyait du noir, l'avion quitta le brouillard de nuages qui obscurcissait le ciel. C'est là qu'il put enfin voir la ville de Vancouver. La première chose qui le frappa fut les nombreux gratte-ciels qui trônaient fièrement dans le centre-ville. On aurait dit une réplique miniature de New York, ville que Jérémie avait pu voir sur des photos. Les bâtiments n'étaient peut-être pas aussi grands que le *World Trade Center* ou l'*Empire State Building*, mais leur hauteur et leur stature procuraient à l'endroit des airs de métropole. « Comment ai-je pu oublier tous ces gratte-ciels? » s'interrogea l'adolescent.

Ce qu'il avait sous les yeux était le quartier financier de Vancouver, siège de nombreuses entreprises locales et d'ailleurs. Au-delà de la ville se trouvaient des montagnes qui dominaient le paysage et qui donnaient l'impression que la cité avait été établie dans une vallée. Il s'agissait des montagnes de l'archipel des Cascades, lesquelles recouvraient tous les territoires situés au nord de la ville et qui s'étendaient jusqu'aux banquises glaciales de l'Alaska.

La beauté de la ville, bien qu'assombrie par les nuages, reposait sur son harmonie avec la nature. Ses quartiers partageaient l'espace avec les arbres, comme si mère Nature les avait intégrés en même temps que les sapins et les chênes. Parmi les nombreux lieux à contempler depuis le ciel, il y avait les parcs, qui étaient absolument fabuleux. Le plus impressionnant était le parc *Pacific Spirit* (esprit du Pacifique), situé sur la pointe Grise. Même si, traversé par des routes,

il avait su conserver ses hectares de forêt, contrairement à la côte de Vancouver, qui elle, ne ressemblait plus qu'à un centre urbain.

À l'ouest de la ville, Jérémie aperçut un océan bleu, lequel donnait au décor un aspect balnéaire. L'adolescent était persuadé qu'il s'agissait de l'océan Pacifique. En réalité, c'était la mer de Salish, celle-là même qui sépare la côte occidentale de l'Amérique du Nord et l'île de Vancouver.

Malgré la beauté des lieux, Jérémie n'éprouvait aucune joie. Pour lui, cette ville n'était rien d'autre qu'une cage dorée. Cette sombre pensée, jumelée au lourd ciel gris, n'avait rien pour lui remonter le moral.

Une fois descendus de l'avion, Stella et lui récupérèrent leurs bagages, puis se rendirent dans un restaurant situé à proximité d'un aquarium rempli de poissons exotiques qui nageaient sous les regards admiratifs des petits enfants. Comme il y avait plus au moins d'achalandage, ce jour-là, à l'aéroport, le restaurant était plutôt tranquille, ce qui permit à Stella et Jérémie de passer leur commande sans devoir attendre en ligne. La jeune femme commanda un sandwich au poulet, ainsi qu'une salade de chou et une soupe aux légumes, tandis que le garçon refusa de manger, malgré l'insistance de sa tante. Aussi, durant tout le repas, il regarda les poissons pour mieux oublier son estomac qui criait famine. Mal à l'aise de manger seule, Stella cessa d'insister pour qu'il prenne au moins un bout de son sandwich, non sans se promettre qu'il n'aurait pas sans cesse le dessus sur elle.

— Libre à toi si tu veux te priver de nourriture, lui dit-elle en savourant sa soupe, mais je te préviens que ton estomac t'en fera payer le prix tout à l'heure. Si cela n'est pas déjà le cas...

Muet, Jérémie demeura de marbre. Sauf que sa tante avait raison. Son estomac commençait réellement à faire des siennes. Même qu'à un certain moment, il émit un gargouillement suffisamment fort pour que Stella l'entende. Subtilement, cette dernière poussa vers lui l'assiette contenant la dernière portion de son sandwich. Il y jeta un regard dédaigneux et malgré son mal, persista à poursuivre sa grève de la faim.

— Préférerais-tu autre chose? proposa Stella. Si tu veux, on peut aller ailleurs. Au terminal B, il y a justement un restaurant coréen qui vient d'ouvrir. On y fait de très délicieux *bibimbaps*. Il s'agit d'un plat composé de bœuf, de riz, de légumes sautés et de piment. Et si tu le désires, on peut même y ajouter un œuf cuit au plat. Je te garantis

que tu vas aimer.

Jérémie finit par prendre le sandwich, qu'il dévora en une seule bouchée. En voyant des morceaux de poulet et des taches de moutarde tout autour de sa bouche, Stella ne put réprimer un haut-le-cœur. Elle prit un mouchoir dans son sac à main et le lui tendit en le priant de se nettoyer. Ceci fait, plutôt que de jeter le mouchoir dans la poubelle qui se trouvait juste à côté de lui, il le transforma en boule et le déposa sur la table. Après quoi, il lança un regard de défi à sa tante, avant de se remettre à bouder.

— Tu sais, Jérémie, dit Stella, ici, à Vancouver, les gens disent merci lorsqu'on leur offre quelque chose. C'est une question de politesse.

Malheureusement, cette remarque ne fit qu'accroître l'agressivité du garçon. Stella pouvait même l'entendre inspirer et expirer fortement par les narines. Décidément, il lui en voulait. Elle devait absolument trouver les mots pour l'amener à de meilleures intentions à son égard. Mais ceci, sans lui donner l'impression qu'il pourrait ensuite tout faire à sa guise.

— Jérémie...

À nouveau, l'adolescent ne lui répondit pas.

— Jérémie, répéta-t-elle, si j'ai dit quelque chose qui t'as blessé, pourrais-tu me le dire afin que je ne puisse m'excuser ?

Malheureusement, elle eut droit au même silence.

— Jérémie, insista-t-elle, tu veux bien me dire ce qui se passe dans ta tête ?

Devant le silence persistant de son neveu. Stella ne pouvait croire qu'il pouvait être aussi froid. Même Peter, au même âge que lui, ne l'était pas autant. En revanche, cette attitude n'était pas sans lui rappeler celle de ce dernier une fois rendu à l'âge adulte. Sauf que dans son cas, il finissait toujours par s'ouvrir.

— Et si nous allions quelque part avant de rentrer chez moi ? suggéra-t-elle. Nous pourrions aller au cinéma, qu'en dis-tu ? Je connais un endroit où on peut encore voir le dernier *Star Wars*. Vous, les garçons, vous adorez ce genre de films, non ?

Mais cette proposition n'eut pas plus de succès.

— D'accord. Aimerais-tu aller voir ton père ?

Stella n'était pas très enchantée par cette idée, d'où la raison pour laquelle elle ne l'avait pas proposée plus tôt. Non seulement le columbarium où reposaient les cendres de son frère n'était pas à

proximité, mais le vol depuis Toronto, tout autant que l'insolence de son neveu, l'avait épuisée. Malgré tout, elle était prête à faire le trajet si cela pouvait aider Jérémie à quitter sa coquille.

Or, sa proposition n'eut pas l'effet escompté. Plutôt que de sauter sur l'occasion, Jérémie lui lança un regard haineux qui la terrifia presque.

— Je ne veux pas être ici.

La réponse était très ferme et ne laissait aucune place à la discussion. Comment ce garçon pouvait-il être aussi hostile à l'idée d'aller voir son père ? C'est la question que se posait Stella. Elle décida de poursuivre le plus diplomatiquement possible.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que je n'aime pas être ici.

— Pourquoi ? Nous sommes pourtant dans ta ville natale. J'aurais pensé qu'après toutes ces années, tu serais heureux de revoir Vancouver.

— Eh bien, je ne le suis pas ! Je déteste cette ville et je te déteste toi !

Et le garçon retourna bouder. Ce n'est pas l'envie de balancer l'assiette au sol qui lui manquait, mais ce faisant, il risquait de s'attirer les foudres de sa tante. Elle avait beau n'être qu'une femme, reste que s'ils en venaient à une nouvelle confrontation physique, il n'avait aucune chance de l'emporter. De son côté, plutôt que de riposter, Stella décida qu'il était temps de partir. Sa soupe n'était pas terminée, mais elle n'avait plus faim. Ce qu'elle donnerait pour renvoyer ce gosse à Toronto !

— Très bien ! lança-t-elle. Je ne vais pas te réprimander pour ta dernière remarque, mais sache que c'est la dernière fois que je te laisse me parler sur ce ton. La prochaine fois, je ne serai pas aussi magnanime. Tu as le droit de me détester, mais je te conseille de demeurer poli. Je te rappelle que tu es ici par ta propre faute. Donc, tant que tu seras sous mon toit, tu obéiras à mes règles. C'est maintenant le temps de rentrer. Alors, prends tes affaires et suis-moi.

Aussitôt, ils quittèrent les lieux sans même se regarder et se dirigèrent vers un ascenseur. Pendant qu'ils attendaient que la porte s'ouvre, Jérémie remarqua, sur le mur, un panneau de métal bleu indiquant ce qu'on pouvait trouver sur les différents étages. En le lisant, il vit que la gare d'autobus occupait le premier étage et que le *Rapid transit*, un train rapide effectuant tout le trajet entre l'aéroport et le

centre-ville de Vancouver, se situait au rez-de-chaussée.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, un homme leur céda la place, tandis qu'ils transportaient leurs bagages à l'intérieur de la cabine. Dès que l'homme fut sorti et que la porte se referma, Stella appuya sur un bouton. Jérémie ne vit pas le numéro de l'étage qu'elle avait choisi, mais constata qu'ils montaient plutôt que de descendre.

— Eh ! dit-il sans se soucier de son langage. Où allons-nous ?

Cette fois, ce fut au tour de Stella d'observer le silence. Tandis qu'elle gardait les yeux rivés sur la porte, Jérémie ne put rien faire d'autre que d'attendre. Ils montèrent jusqu'au dernier étage, puis, après avoir traversé un couloir, Stella ouvrit une porte débouchant sur l'extérieur. Quand Jérémie sortit, il étouffa un cri lorsqu'il découvrit qu'ils se trouvaient sur le toit du garage de l'aéroport. Une véritable foire d'automobiles s'offrait à sa vue !

Restant figé sur le seuil de la porte, ses mains se mirent à trembler et l'envie de se gratter le reprit. Pendant ce temps, Stella était déjà rendue à sa BMW noire, garée juste en face de l'entrée. Elle ouvrit le coffre de la voiture pour y déposer ses valises, puis tendit la main pour prendre celles de Jérémie, avant de se rendre compte que celui-ci n'avait pas suivi. En l'apercevant près de la porte, elle se souvint de sa phobie.

— Allons, Jérémie... Il ne faut pas s'attarder, dit-elle, en faisant fi de ses craintes. Regarde le ciel... il y aura bientôt une grosse averse.

Elle disait vrai. Le ciel était complètement obscurci par de gros nuages noirs qui n'annonçaient rien de moins qu'un orage violent. Ce n'était que le début de l'après-midi et pourtant, on se serait cru le soir tellement le temps était sombre. Mais Jérémie se foutait bien de l'orage. Pour sa part, il était hors de question de monter dans cette voiture.

— Ma mère ne t'a pas dit que j'avais peur des voitures ?

— Oui, elle me l'a dit. Monte, veux-tu ?

— Pas question ! hurla le garçon.

— Jérémie, ce n'est pas le moment de faire l'enfant. Je te signale que pendant ton séjour, nous aurons à nous déplacer très souvent en voiture.

— Quoi ?

— Mais cesse de faire cette tête-là ! répliqua sévèrement Stella. Ta mère ne t'a donc pas dit que je travaille dans le domaine de la vente et que je dois souvent me déplacer ?

— Euh... bégaya Jérémie en fouillant dans ses souvenirs. Elle a dit que tu vendais des trucs.

— Exactement. Et tu sais ce que je dois faire pour réussir à maximiser mes ventes? Je dois rencontrer personnellement mes clients pour leur présenter les produits ou les services que je souhaite leur offrir. Je travaille donc sur rendez-vous et le meilleur moyen d'assurer mes déplacements... je te laisse deviner: ç'a quatre roues, un volant, des sièges, un moteur, un tableau de bord et un tas de gadgets pour assurer son fonctionnement. Autre indice: il faut de l'essence pour le faire fonctionner. Tu as une idée de ce que ça peut être?

Devant le sarcasme de sa tante, Jérémie choisit de demeurer muet.

— Une *voiture*! reprit Stella. Eh oui! Et comme j'ai plusieurs rendez-vous prévus à l'agenda et que je n'aurai pas le temps de te garder à la maison ou de trouver une gardienne, tu devras m'accompagner dans tous mes déplacements. Tu auras également du travail à faire. Maintenant, monte... le temps se rafraîchit.

— J'ai dit: pas question.

— Cesse de faire l'enfant et monte!

— Tu sais que t'es chiante!

Cette fois, Jérémie était allé trop loin. Piquée au vif, Stella afficha un visage aussi rouge qu'une cerise. Les poings fermés, elle marcha vers lui en martelant l'asphalte avec ses talons. Jérémie avait l'impression qu'un train se dirigeait vers lui. Il tenta de s'enfuir, mais sa tante, plus rapide que lui, claqua la porte d'un coup sec.

— Ne me dis plus jamais cela! rugit-elle en posant sur lui le même regard furieux qu'elle avait posé sur James le jour de leur rencontre. Si je t'y reprends encore, je t'enfermerai dans le coffre de la voiture jusqu'à ce que tu repartes. Jamais on ne m'a insultée de la sorte. Même ton père savait se montrer plus respectueux. J'exige des excuses sur-le-champ!

— D'accord, je... je m'excuse, bafouilla Jérémie, craignant d'être frappé. Mais... je ne monterai pas dans la voiture. J'ai trop peur. Même avec dix somnifères, je ne monterai pas.

— Je ne comptais pas t'en donner de toute façon, car vois-tu, je les ai jetés.

— Tu as fait quoi? s'exclama Jérémie en retrouvant son air de mépris. Tu n'avais pas le droit de faire ça!

—Peut-être bien, répliqua Stella en adoucissant le ton de sa voix. Il est vrai que j'ai promis à ta mère de te faire avaler un de ces somnifères chaque fois que tu devais monter en voiture, mais j'ai brisé cette promesse, car je ne crois pas que ces cachets soient la solution pour vaincre ta peur. Ta mère m'en voudra peut-être, mais pour l'instant, il n'y a plus de somnifères et je n'ai pas l'intention d'en acheter. Maintenant, monte dans la voiture, s'il te plaît.

—Non!

—Très bien, soupira Stella, visiblement exaspérée. Tu ne me laisses donc pas le choix.

Alors que l'orage menaçait d'éclater d'une minute à l'autre et qu'un vent plutôt glacial commençait à souffler, Stella tourna le dos à son neveu et se précipita vers la BMW. Persuadé qu'elle s'apprêtait à l'abandonner, Jérémie, même s'il ne demandait pas mieux qu'être débarrassé d'elle, se demandait comment il allait bien pouvoir s'y prendre pour retourner chez lui et surtout, expliquer à sa mère pourquoi il était rentré si vite.

Il se sentit à la fois rassuré et confus lorsqu'il vit sa tante s'appuyer contre la voiture plutôt que de s'y engouffrer. Les bras croisés contre la poitrine, elle regardait vers le ciel, l'air d'attendre l'arrivée de la pluie.

—Qu'est-ce que tu fais ? l'interrogea-t-il.

—Puisque tu refuses de monter dans la voiture, je n'y monterai pas non plus. Je vais rester ici jusqu'à ce que tu changes d'idée.

—Tu peux rester là autant que tu veux, je n'entrerai jamais dans ce truc, s'entêta Jérémie, avant de sentir une goutte de pluie tomber sur sa nuque.

Il leva le menton et se rendit compte qu'un véritable déluge était sur le point de s'abattre sur eux. Du coup, il saisit ses valises et s'empressa de rentrer à l'intérieur de l'aéroport. Il venait juste de refermer la porte quand la pluie se mit à déferler. En moins d'une seconde, la fenêtre de la porte fut bombardée par une nuée de gouttes d'eau, tandis qu'à l'extérieur, c'était le torrent. Le garçon attendit quelques secondes, persuadé que sa tante le rejoindrait. Or, elle ne vint pas. Il regarda à nouveau par la fenêtre martelée par la pluie et fut stupéfait de voir que Stella n'avait pas bougé. Elle restait là, le dos appuyé contre la voiture, les cheveux en bataille et complètement détrempés. Elle tenait son chapeau d'une main pour éviter que le vent l'emporte, tandis que de l'autre, elle protégeait ses yeux contre la pluie. Il appa-

raissait évident qu'elle n'entendait pas se réfugier à l'intérieur. Jérémie dut se frotter les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Eh non... Sa chère tante bravait bel et bien la tempête. Honteux, il sortit dehors pour tenter de la persuader de venir se mettre à l'abri, mais elle refusa.

— Mais pourquoi ? insista le garçon, qui se faisait tremper à son tour.

— Tu sais très bien pourquoi. Je reste ici jusqu'à ce que tu montes dans la voiture.

— Non ! J'ai trop peur !

— Alors, retourne à l'intérieur et continue d'avoir peur. Moi, je reste ici.

— Mais il pleut des cordes !

— Ce n'est pas inhabituel, ici.

— Tu pourrais attraper un rhume ! Ou pire, une pneumonie.

— Jérémie, si tu te fais réellement du souci pour moi, monte dans la voiture.

— Non !

— Dans ce cas, je reste ici et tant pis si je tombe malade.

Jérémie réfléchit un instant, puis finit par dire :

— Bon d'accord ! Je vais monter dans cette voiture, mais juste pour cette fois.

— Que non ! rectifia Stella. Tu vas me promettre que tu monteras dans la voiture chaque fois que je l'exigerai. Aujourd'hui, demain et durant tout ton séjour. Tu vas aussi me promettre de ne plus te plaindre.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... répliqua Stella qui dut hausser le ton en raison du vent qui sifflait dans le stationnement. Tu promets, oui ou non ?

— ...

— Eh bien ? Je n'entrerai dans la voiture que lorsque tu m'auras répondu.

— Oui. Je veux dire... je promets de monter dans la voiture chaque fois que tu me le demanderas et je promets de ne plus me plaindre. Tu veux bien te mettre à l'abri, maintenant ?

— Toi d'abord, dit Stella, peu incommodée par la pluie

Malgré sa promesse, Jérémie était aussi figé qu'un glaçon. L'intérieur du véhicule, bien que plus moderne et mieux entretenu, lui rappelait celui de son père. Du coup, il se revit à l'âge de six ans, au

moment de la tragédie. Assis près de son père, il ignorait encore qu'il allait bientôt assister aux derniers moments de son existence. Il se souvenait de tout : son paternel qui essayait de garder le contrôle du volant, le bruit du klaxon, les phares de l'auto qui allait bientôt entrer en collision avec la leur, le choc brutal qui s'ensuivit, le bruit causé par le pare-brise éclaté, le déchirement du capot, la vue du corps inanimé de son père au milieu des débris et la douleur ressentie en raison de ses propres blessures.

C'est alors qu'il sentit la main délicate de Stella sur son épaule. Revenant au moment présent, il regarda sa tante qui d'un geste de la main, l'invita à entrer dans la voiture.

— Tu peux le faire, l'encouragea-t-elle avec un sourire bienveillant.

Jérémie se demandait comment cette femme pouvait être aussi calme alors qu'un orage éclatait au-dessus de leurs têtes. La gorge serrée, la chevelure complètement aplatie et dégoulinante de pluie, il s'exécuta timidement. Il prit le temps de s'asseoir confortablement sur le siège en cuir brun, pendant que Stella refermait la portière derrière lui. Ceci fait, elle courut de l'autre côté et gagna rapidement le siège du conducteur. Elle retira son chapeau détrempé et le posa sur la banquette arrière, puis fit de même avec son sac à main. À la vue du volant, du tableau de bord et de la pluie qui s'abattait sur le pare-brise, Jérémie frémissait. Cet habitacle était pour lui aussi terrifiant qu'une crypte. Il était à ce point apeuré, qu'il était incapable de se gratter le bras.

— Est-ce que cette voiture est solide ? s'enquit-il nerveusement. Si jamais nous avons un accident, est-ce que nous serons bien protégés ?

— Il ne va rien se passer, le rassura Stella. Tant que je serais derrière le volant, tu n'as rien à craindre.

— Mon père me disait ça, lui aussi. La nuit de l'accident, quand j'ai remarqué qu'il n'était pas dans son état normal, je lui ai demandé s'il était en mesure de conduire, et il m'a dit de ne pas m'en faire, que nous allions rentrer à la maison sans encombre. Je l'ai cru, tu comprends... Je l'ai vraiment cru. Et après... après...

— Jérémie... Il y a six ans de cela, tenta Stella pour le mettre en confiance. Aujourd'hui, tu es avec moi, dans une autre voiture. Et crois-moi, je suis une excellente conductrice.

— Mon père aussi était un excellent conducteur.

C'était faux, bien sûr. Stella se souvenait parfaitement de cette fois où Peter était entré dans une borne-fontaine avec la voiture de leur père, alors qu'il buvait de la bière en conduisant. Déjà à l'adolescence, Peter avait développé cette dangereuse manie de conduire en état d'ébriété.

— Je vais démarrer le moteur, Jérémie. Je te promets de conduire lentement. Tu es prêt ?

Devant le désarroi du garçon, Stella se demandait si elle avait bien fait de poser cette question. Elle hésita brièvement, puis se dit qu'elle ne pouvait pas abandonner. Ce gamin devait vaincre sa peur.

Elle inséra les clés dans le contact et démarra le moteur, qui se mit à rugir comme un lion affamé. Du point de vue de Jérémie, du moins. Stella relâcha le frein et la voiture se mit à avancer. Craignant un accident, Jérémie se recroquevilla sur lui-même. Une fois sortie du stationnement, la BMW gagna en vitesse et s'engagea sur *Grant McCopnachie Way*, l'autoroute reliant *Sea Island* et Vancouver. Bien qu'elle roulât à 60km/h, soit la vitesse minimale permise sur cette artère, Jérémie n'était pas plus calme pour autant.

C'est donc dans cette atmosphère tendue que le pauvre dut endurer la promenade. Stella faisait de son mieux pour le rassurer, mais il était trop terrorisé pour entendre ce qu'elle disait. Dans ces conditions, que faire sinon espérer qu'il tienne le coup jusqu'à l'arrivée.

Après avoir quitté l'autoroute, la BMW traversa de nombreux quartiers. L'orage qui grondait toujours dans le ciel n'aidait en rien le garçon. Heureusement, ce n'était pas encore l'heure de pointe, ce qui aurait pu contribuer à accentuer sa peur. Dès qu'ils eurent quitté la 41<sup>e</sup> avenue, située dans le *East side*, Stella emprunta la rue Granville, où le trafic était un peu plus dense. Elle dut donc augmenter sa vitesse de croisière à 70km/h, non sans prévenir Jérémie. Après une dizaine de minutes, elle tourna sur une rue plus calme et moins achalandée, ce qui lui permit d'abaisser sa vitesse à 50km/h. C'est à ce moment que Jérémie trouva le courage de relever la tête pour observer les arbres et les fougères qui, pour une raison qu'il ignorait, parvinrent à le calmer. Or, lorsqu'ils arrivèrent sur la 33<sup>e</sup> avenue, Stella dut à nouveau augmenter la vitesse, ce qui poussa Jérémie à remettre sa tête derrière ses bras.

— Nous sommes presque arrivés, lui signifia sa tante en regardant dans son rétroviseur.

— Où allons-nous, exactement ?

— Tu verras bien.

Au bout d'un moment, elle se gara dans un immense stationnement où plus d'une centaine de voitures étaient regroupées. Rien pour rassurer son neveu. En jetant un œil sur le panneau d'entrée de l'immeuble qui se dressait devant eux, ce dernier put lire : *Victor Odlum Children's hospital* (hôpital pour enfants Victor Odlum). Avant même que sa tante n'éteigne le moteur, il se dépêcha de détacher sa ceinture et d'ouvrir la portière pour quitter la voiture le plus rapidement possible. Au-dehors, il ne pleuvait plus, même si le ciel se faisait toujours menaçant.

— Que faisons-nous ici ? questionna-t-il.

— Nous allons rencontrer quelqu'un, lui répondit Stella en refermant sa portière.

Après avoir annoncé leur arrivée au réceptionniste de l'hôpital, Stella et Jérémie empruntèrent l'ascenseur pour se rendre au troisième étage. Après quoi, ils traversèrent un couloir rempli de chambres. En passant devant un salon, Jérémie vit des enfants qui visionnaient un film de Disney. L'un d'eux avait la tête couverte de bandages.

Ils entrèrent dans la chambre juste à côté de cette pièce. Ils y trouvèrent quatre lits, dont un seul était occupé. La patiente était une petite fille blonde. Couchée sous les couvertures, elle lisait une bande dessinée de *Sesame Street*. Elle ne détourna même pas la tête pour regarder ses visiteurs, tant elle était persuadée qu'il s'agissait d'un infirmier. Jérémie en vint à se demander si elle n'était pas sourde. Stella lui prouva le contraire.

— Alors, comment va la plus belle petite fille de Vancouver ?

La voix était suffisamment forte pour sortir la fillette de sa lecture quasi léthargique. Lorsqu'elle reconnut sa visiteuse, elle afficha sa joie et laissa tomber sa bande dessinée sur les couvertures.

— Stella ! s'écria-t-elle. Bonsoir !

— Bonsoir, Audrey. Nous sommes venus te rendre une petite visite. Écoute, j'aimerais te présenter mon neveu, Jérémie Andersen. Jérémie, voici la ravissante Audrey Bennington.

Jérémie, qui n'était pas entièrement remis de ses émotions, s'approcha lentement du lit pour serrer la main d'Audrey. Celle-ci l'attrapa si vivement, qu'il ne put être qu'impressionné par sa force. Elle était pourtant toute frêle et ne devait pas avoir plus de huit ans.

— Ta tante est très gentille, avec moi, dit-elle avec un sourire qui

permit à Jérémie de constater qu'il lui manquait une dent. Elle m'aide à faire mes devoirs et à écrire des poèmes.

Puis elle se tourna vers Stella pour lui demander :

— Est-ce que tu vas venir me voir avant de partir pour le Royaume-Uni ?

— Bien sûr que nous reviendrons te voir, promet Stella en s'approchant du lit. Mais pas avant un certain temps, car Jérémie et moi devons travailler, cet été.

— Travailler ? s'étonna Audrey en haussant les sourcils. Vous n'irez pas à la plage ? Il fait si beau à la plage.

— Si le temps nous le permet, nous irons. Comment va ta jambe ?

— J'ai encore un peu mal au genou, mais le docteur me fait des injections pour me soulager. Oh, Stella ! J'ai écrit un poème sur mon plâtre. Est-ce que tu veux le lire ?

— Volontiers, ma petite Edna Alford !

Stella et Jérémie contournèrent le lit pour lire le poème écrit sur le plâtre d'Audrey avec un feutre violet. Quelques gouttes d'eau s'échappaient encore de leurs vêtements et de leurs cheveux, mais ils pouvaient profiter de la chaleur d'une plinthe électrique pour se réchauffer. Audrey retira la couverture pour permettre à ses deux lecteurs de lire les quatre petites rimes qu'elle avait tracées sur sa jambe, qui hélas, n'avait plus de pied. Jérémie resta bouche bée.

— Oh, mon Dieu ! Audrey, qu'est...

— Ton poème parle de quoi, Audrey ? s'empressa d'intervenir Stella pour éviter un malentendu.

— Il parle des raisins. Je l'ai écrit moi-même, répondit fièrement la fillette.

— Ah, c'est très beau, la félicita Stella en lisant rapidement le poème. Le début me donne déjà envie de manger de bons raisins rouges. Mais je crois que tu as fait une faute d'orthographe sur le mot *délicieux*. Il faut mettre un *i* après le *c*.

— Ah, flûte ! Je n'arrive jamais à bien l'épeler.

— Ce n'est qu'une petite faute, sans plus. Tu peux encore la corriger. Et pour ce qui est de la dernière ligne, je ne suis pas certaine que *violet* rime avec *pépin*.

— Je n'ai pas voulu qu'il y ait de rime à cette place, car je voulais que la fin soit drôle.

— En effet, ce que tu as écrit est drôle. *Baignez-vous dans la saveur du violet, mais attention aux récifs de pépins*. Que penses-tu de

son poème, Jérémie ?

— C'est que... balbutia le garçon qui n'en avait que pour l'amputation d'Audrey, je ne lis pas beaucoup de poèmes, moi.

— Tu peux au moins faire un petit commentaire. Les artistes ne vivent que pour ça.

— Ben, c'est très beau. Tu sais écrire des poèmes mieux que moi, en tout cas.

— Merci. Tu es très gentil, Jérémie.

— Je regrette, Audrey, mais nous allons devoir te quitter, annonça Stella en recouvrant le plâtre à l'aide de la couverture après avoir jeté un œil à sa montre. Jérémie et moi aurons beaucoup de pain sur la planche demain et nous devons nous reposer. Nous avons fait un long voyage.

— C'est dommage, dit Audrey. Quand reviendras-tu me voir ?

— Dès que nous aurons un peu de temps libre... Je te le promets. Une dernière chose... est-ce que tu as réussi ta dictée ?

— Tu vas être fière de moi. J'ai eu un B+ !

— Merveilleux ! s'exclama Stella, tout sourire. Tu as donc placé les accents aux bons endroits ?

— La plupart du temps, oui, pouffa Audrey, mais quelquefois, j'ai oublié de mettre des majuscules.

— Ah, les majuscules ! C'est plutôt embêtant, mais il faut savoir quand il en faut ! Pourrais-tu saluer ta mère pour moi, s'il te plaît ?

— Je n'y manquerai pas. Au revoir et merci à vous deux d'être venus.

— Comme je te l'ai dit, nous reviendrons dès que notre horaire nous le permettra.

— Qu'est-ce qui est arrivé à son pied ? chercha à savoir Jérémie après que Stella et lui eurent atteint le rez-de-chaussée de l'hôpital.

— Si tu lui avais posé respectueusement la question, tu le saurais, répondit Stella sur un petit ton de reproche. Elle a beaucoup de mal à accepter la perte de son pied. Mais qui le pourrait ? Il y a quelques mois, alors qu'elle jouait au ballon avec ses amies, Audrey a été victime d'un accident de voiture. Celui qui l'a frappée a fui les lieux avant l'arrivée de la police. Ce jour-là, je travaillais en tant que bénévole à l'hôpital. Dès que j'ai vu l'état de cette pauvre petite, j'ai été choquée. Son pied, qui s'était retrouvé sous la roue de la voiture, était dans un sale état. Elle souffrait tellement, qu'on a dû lui administrer de la morphine.

— Est-ce qu'elle va s'en remettre? s'enquit Jérémie, visiblement sous le choc.

— Avec des béquilles, elle pourra se déplacer. Elle ne risque pas de courir le marathon, mais c'est mieux que de rester immobile. D'ailleurs, elle a fait beaucoup de progrès, dernièrement. Je crois qu'elle obtiendra son congé d'ici la fin du mois. En fait, je m'inquiète davantage des problèmes qu'elle éprouve en grammaire que pour sa santé. Mais elle n'est qu'en deuxième année... Il faut lui laisser le temps d'apprendre.

Une fois dans le stationnement, alors qu'ils marchaient vers la voiture, Jérémie s'arrêta pour jeter un œil sur l'hôpital. Assez étrangement, il ressentit une impression de déjà-vu. La même, en fait, qu'il avait ressentie lors de sa première rencontre avec Stella.

— Il est temps de partir, le prévint cette dernière en ouvrant la portière du passager.

À contrecœur, il retourna dans la BMW qui se dirigea aussitôt vers la 33<sup>e</sup> avenue, pour ensuite rouler vers l'est. Bien qu'aussi craintif qu'auparavant, Jérémie ne pût s'empêcher de fixer l'hôpital à travers le rétroviseur. La nostalgie le gagna lorsque d'autres souvenirs douloureux refirent surface. Ayant remarqué son intérêt pour le centre hospitalier, Stella devina ce qui le hantait.

— La mémoire te revient, Jérémie?

— Quoi? articula l'adolescent d'une voix presque imperceptible.

— Je veux dire... quand tu te trouvais à l'intérieur de l'hôpital, n'as-tu pas eu l'impression d'y être déjà venu?

— En fait, c'est quand j'ai vu l'enseigne de la porte que j'ai... attends... comment sais-tu ce que je ressens?

— Je le sais, car il s'agit de l'hôpital où tu as été soigné après l'accident, confessa tristement Stella. Pendant trois jours, on a dû t'opérer à diverses reprises pour remettre tes os en place. Le médecin était persuadé que tu serais condamné à vivre dans un fauteuil roulant. Par miracle, ce n'est pas ce qui est arrivé. C'est malheureux qu'Audrey n'ait pas eu la même chance que toi. Au moins, elle a conservé son sourire et son amour pour la poésie. C'est ce qui lui permettra de traverser cette dure épreuve. En passant, la prochaine fois que nous la visiterons, il faudrait que tu fixes un peu moins sa jambe...

— Je sais... C'est juste que ça m'a un peu traumatisé. Elle est

vachement amochée.

—Le corps d’Audrey a peut-être été abîmé, mais son âme, elle, est restée belle. Je le vois à travers ses poèmes. Mais en ce qui te concerne, je dirais que c’est plutôt l’inverse...

—Que veux-tu dire ? Mon corps à moi n’est pas abîmé...

—Est-ce que tu m’écoutes, dis-moi ? J’ai dit que dans ton cas, c’était plutôt l’inverse... Oui, tes blessures extérieures ont guéri, mais ton âme, elle, est restée meurtrie. Le fait que j’ai accepté de t’emmener n’a rien à voir avec la statue ou James. Si tu es ici, c’est pour soigner tes blessures psychologiques et je me suis promis de tout faire pour que tu y arrives.

Jérémie ne saisissait pas un traitre mot de ce que lui racontait sa tante. Comment osait-elle ainsi s’immiscer dans sa vie ? Comment accepter son aide alors qu’il n’éprouvait que du mépris envers elle ? Lui qui n’avait pas encore digéré ce voyage forcé et le fait de devoir monter dans cette fichue voiture, voilà qu’elle en remettait en l’emmenant dans cet hôpital qui n’avait fait rien d’autre que de le replonger dans son passé cauchemardesque.

Il n’entendait certainement pas se laisser faire.



## Chapitre 7

La maison de Stella se situait dans le quartier Port Moody, l'un des endroits les plus huppés de Vancouver. Toute la crème de la ville s'y trouvait. Certaines maisons et villas étaient si luxueuses, qu'elles auraient pu rivaliser sans mal avec les plus beaux manoirs de la Nouvelle-Angleterre. Bordant une rivière qui s'étendait jusqu'à Rocky point, Port Moody était un lieu tranquille où il n'était pas rare de voir des maisons de plus de trois étages. Si plusieurs d'entre elles étaient aussi âgées que la ville, d'autres présentaient un style ultra moderne. Tous les genres se côtoyaient, sans que nul ne s'en offusque et sans que nul n'ait à envier qui que ce soit.

Ce quartier n'était pas le plus luxueux de la ville, mais il possédait une richesse rare, soit celle de marier la ville et la nature, laquelle était omniprésente dans le paysage de Vancouver. Aussi, les résidents avaient-ils facilement accès aux forêts, aux parcs et aux sentiers de randonnée. Le plus grand espace vert qu'on pouvait visiter était le parc naturel de Burnaby, qui entourait l'Université de Simon Fraser. Bref, Port Moody était un quartier à la fois riche et paisible, où il faisait bon vivre. C'est du moins ce qu'avait cru Stella le jour où elle y avait emménagé.

Sa maison se trouvait sur la rue St-George, à proximité d'une immense forêt publique. En pierre blanche, elle n'était pas sans rappeler le style italien, même si les volets et la cheminée lui donnaient une petite touche victorienne. Elle avait deux étages, un sous-sol et un grand garage donnant sur une ruelle pavée de dalles blanches. La cour avant comportait un immense jardin rempli de fleurs, de bosquets et de quelques arbres fruitiers, et enfin, il y avait des rosiers rouges et jaunes qui longeaient le chemin de dalles grises menant à la porte d'entrée.

En entrant dans la maison, Jérémie fut impressionné de constater que l'intérieur était tout aussi renversant que l'extérieur. Avec les cadres, la peinture, le mobilier et tout, le décor dernier cri devait valoir une véritable fortune. Les lieux étaient si propres, qu'on avait l'impression qu'ils étaient entretenus par une armée de domestiques.

— Je te prierais de retirer tes chaussures, dit Stella en remarquant que le garçon portait toujours ses souliers de sport. Nous ne sommes pas dans un gymnase, ici.

Une fois les chaussures bien rangées dans la garde-robe, elle lui souhaita la bienvenue et l'invita à monter l'escalier menant à l'étage principal. Sur un mur, Jérémie remarqua une petite tablette taillée dans du marbre, sur laquelle trônait une photo de sa tante en compagnie d'un homme légèrement plus petit qu'elle. Il se dit qu'il s'agissait sans doute de son oncle Martin. Ou plutôt, de son ex-oncle, puisque sa mère lui avait précisé que sa tante était divorcée. Ils traversèrent ensuite un couloir au bout duquel se trouvait une porte débouchant au sous-sol, puis descendirent un escalier plus petit et plus modeste que celui de l'entrée principale.

Le sous-sol, plutôt grand, servait de deuxième salon. Le mobilier se résumait à trois fauteuils, dont un avec un coussin vert, et une télévision installée sur un meuble en bois. Un aspirateur était appuyé contre un des coins du mur, tandis qu'une petite bibliothèque contenant quelques livres et un jeu d'échecs complétait le tout. À l'autre bout se trouvait une chambre dotée d'un lit qui semblait très confortable. Jérémie devina tout de suite que cette pièce lui était destinée. Voilà donc ce qui lui servirait de prison durant un mois ! Sa tante avait beau se montrer accueillante, il ne pouvait réfréner son sentiment de répulsion.

—Voici ta chambre, lui indiqua Stella. Ce n'est pas très grand, mais c'est la seule chambre d'amis que j'ai. Tu veux un coup de main avec tes valises ?

—Ça va, je peux me débrouiller seul.

—Comme tu veux. Je vais à la cuisine pour préparer le souper. Tu dois mourir de faim. Est-ce que tu aimes le rôti de porc ? Je vais te mijoter un plat exquis dont tu te régaleras.

—Fais ce que tu veux, répliqua Jérémie en jetant brutalement son sac au sol.

—Bon... d'accord, dit lentement, Stella, visiblement contrariée. Le... le souper sera prêt dans une heure. Si tu as besoin de quelque chose, tu sais où me trouver...

—Ça ne risque pas d'arriver.

À cette réplique, Stella se sentit peinée. Elle qui avait constaté une nette progression dans le comportement de son neveu depuis leur passage à l'hôpital, voilà qu'il se renfrognait de nouveau. Elle aurait bien voulu le remettre à sa place, mais cela n'aurait fait qu'aggraver la situation. Vrai qu'elle y avait été un peu fort pour l'obliger à monter dans sa voiture. Pour cette seule raison, elle décida de faire preuve de

souplesse et de lui donner le temps de s'ajuster à sa nouvelle réalité. « Juste un peu », se promit-elle.

Stella cuisinait très rarement. Quand elle était mariée avec Martin Ridgewell, ils avaient recours aux services d'une spécialiste de la cuisine anglaise dénommée Ursula Langsbury pour veiller à cette tâche. Quand elle en avait le temps, il arrivait bien que Stella profitât des conseils culinaires d'Ursula, mais sans pousser plus loin sa curiosité. Comme elle avait regretté de ne pas en avoir appris davantage le jour où Martin était parti de la maison en emportant la cuisinière avec lui ! Depuis, elle s'était efforcée d'apprendre, faisant même de l'art culinaire un de ses passe-temps, mais un passe-temps qu'elle peinait à maîtriser. Mais tout de même, après quelques mois, elle était parvenue à devenir une bonne cuisinière. Et ce soir-là, elle entendait bien le prouver, non sans espérer que Jérémie saurait apprécier.

Vers 18h00, elle déposa les plats sur la table. De la salle à manger, elle pouvait contempler la mer qui étincelait sous les rayons d'un soleil rouge, qui, après avoir remplacé les gros nuages gris, s'appêtait à se coucher derrière les montagnes des Cascades. La nuit promettait un ciel étoilé et une magnifique pleine lune.

Jérémie venait tout juste de ranger ses affaires dans les tiroirs de la bibliothèque lorsque sa tante lui signifia que le repas était prêt. Dès qu'il gagna la salle à manger, la vue des assiettes lui mit l'eau à la bouche. L'odeur de la viande et des carottes au beurre était enivrante. Malgré tout, il conserva son regard sombre et continua d'ignorer son hôtesse. Pas question de trahir le moindre signe d'appréciation.

Stella le laissa absorber quelques bouchées du rôti un peu trop cuit. Heureusement, cela ne semblait guère le déranger. Il était si affamé, qu'il dévorait littéralement tout le contenu de son assiette. Quand sa tante lui demanda si le repas lui plaisait, il lui répondit par l'affirmative à l'aide d'un faible hochement de la tête, sans toutefois la regarder. Même si cette réponse semblait peu convaincante, Stella crut à tort qu'il avait mis sa hargne de côté. Aussi, dès qu'elle eut avalé sa dernière bouchée, elle entreprit de lui expliquer en quoi consisterait le travail qu'ils auraient à accomplir le lendemain.

— Nous devons nous lever vers sept heures, car nous devons nous rendre chez Vernon Barren, dit-elle en sirotant un verre de vin. Monsieur Barren est un collègue avec qui je travaille dans le domaine des véhicules de construction.

— Tu travailles dans la construction ? s'étonna Jérémie.

— En fait, je suis davantage dans le secteur de la mode, mais il m'arrive d'accepter quelques contrats pour augmenter mes revenus. Donc demain, nous irons visiter une usine de tracteurs à Abbosfold. Monsieur Barren en est le directeur. Une compagnie m'a engagée pour faire l'achat d'un nouveau modèle de tracteur, mais d'abord, ils veulent connaître les performances du véhicule. Malheureusement, je n'ai pas toutes les connaissances requises pour évaluer un tracteur et c'est pourquoi j'ai besoin de ton aide. En matinée, nous consulterons les notes que j'ai ramassées sur le sujet, puis nous irons dîner au centre-ville. Ensuite, nous partirons pour Abbosfold.

— Et où se trouve Abbosfold ?

— C'est tout près de la frontière américaine. Si tu veux, après notre visite, nous pourrions aller faire un petit tour aux États-Unis. Que dirais-tu d'aller voir le lac Bellingham ? C'est un endroit magnifique.

— Et comment allons-nous nous rendre à Abbosfold ? s'enquit Jérémie en dévisageant sa tante d'un air incrédule.

— Eh bien, en voiture, évidemment.

— Je refuse.

— Nous n'allons pas remettre ça ! Il n'y a aucun avion qui se rend à Abbosfold et l'horaire des bus ne convient pas au nôtre. Et même si c'était le cas, il serait hors de question que nous prenions l'autobus simplement parce que tu as peur des voitures.

— Tu te fous de moi !

— Ce n'est pas vrai, nia Stella en s'efforçant de rester calme. Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que tu ne penses qu'à toi !

— Tu as tort de dire ça. Je veux t'aider comme j'ai aidé ton père.

— Ah oui ? Ce n'est pas ce que mon père racontait sur toi. Il disait que tu ne pensais qu'à ton travail, tes vêtements et tes sourires à la con ! Il disait aussi que tu ne te souciais de personne et que tu faisais les beaux yeux à mon grand-père pour obtenir la présidence de sa compagnie. Tu n'as jamais aidé personne. Tu ne t'es jamais souciée de moi et de mon père.

— Jérémie, c'est très blessant ce que tu dis, rétorqua Stella qui avait du mal à croire ce qu'elle entendait.

— Et tu n'as rien fait non plus pour aider ma mère, ajouta agressivement le garçon en fronçant les sourcils. Après l'accident de mon père, elle a dû tout payer elle-même. Elle t'a détestée, pour ça. C'est

pour cette raison que nous avons déménagé à Oakville. Ma mère voulait s'éloigner de toi. Puis, il a fallu que tu reviennes et que tu m'emmènes ici pour faire de moi ton esclave.

— Je te rappelle que tu es l'unique responsable de la situation, dit Stella, les joues en feu. Et je te préviens... tant que tu vivras sous mon toit, tu te conformeras à mes règles. Nous irons où je veux et... en voiture !

— Si mon père était encore là, il n'aurait jamais permis que tu m'emmènes à Vancouver !

— Et que crois-tu qu'il aurait fait suite à ton comportement ?

— Il m'aurait laissé tranquille, lança Jérémie.

— Ça, j'en doute fort.

— Qu'est-ce que tu en sais, hein ? Tu ne sais rien de lui !

— Là, tu as tort. Tu sembles oublier que je suis sa sœur et que j'ai grandi avec lui.

— Tu ne sais rien sur lui ! s'entêta Jérémie.

— Tiens donc ! se moqua méchamment Stella. Peut-être as-tu raison et que je ne le connais pas du tout. Pas assez pour savoir qu'il était irresponsable, alcoolique, paresseux et immature. Peut-être que je ne le connaissais pas assez pour savoir qu'il adorait fréquenter les bars avec ses copains... Enfin, si on peut appeler ça des copains. Et peut-être que je ne le connaissais pas assez pour savoir qu'il adorait se livrer à des courses de voitures dans les rues avec une bouteille de bière à la main. Qu'une certaine nuit, après avoir consommé deux bouteilles de champagne et cinq verres de vin rouge, il a conduit sa voiture à 160 km/h avec son fils à bord. Et peut-être, enfin, que je ne le connaissais pas assez pour savoir que sa négligence a eu des conséquences dévastatrices sur son petit Jérémie, qui aujourd'hui, se met à trembler dès qu'il voit une automobile...

— ASSEZ !!!

N'en pouvant plus, Jérémie se releva violemment de son siège, qui se renversa sur le plancher de bois. Puis il frappa brutalement sur la table, faisant trembler les ustensiles et les assiettes. Terrifiée, Stella demeura stoïque devant le regard rempli de rage qui était rivé sur elle.

— C'EST TA FAUTE ! hurla le garçon. SI TU N'AVAIS PAS INSISTÉ POUR QUE NOUS VENIONS À TA STUPIDE FÊTE, MON PÈRE SERAIT ENCORE EN VIE ! C'EST TA FAUTE ! C'EST TA FAUTE ! C'EST TA FAUTE !

Toujours sous le regard figé de sa tante, il projeta son assiette au sol, qui se fracassa en mille morceaux. Après quoi, il sortit en trombe de la salle à manger et retourna à sa chambre.

Gagnée par la peur, Stella demeura assise quelques minutes. Des larmes coulaient sur ses joues, tandis qu'elle tentait de respirer normalement. Elle ne pouvait croire ce qui venait de se passer. Il n'y avait pas dix minutes, tout semblait pourtant aller pour le mieux. Elle avait vraiment cru que Jérémie était disposé à faire en sorte que leur relation s'améliore et que de ce fait, il lui serait possible de lui venir en aide... Sa dernière bonne action avant de passer à l'acte final. Or, elle venait de tout gâcher. Comme elle regrettait, à présent, de s'être emportée et d'avoir dit toutes ces choses. Puisqu'il lui était hélas impossible d'effacer ces mots, il ne lui restait plus qu'à nettoyer le plancher. Mais que représentaient quelques morceaux de verre brisé à côté de ce qu'elle devrait faire pour réparer le mal qu'elle venait de causer.

Elle attendit une heure avant de se rendre au sous-sol pour voir comment allait Jérémie. Celui-ci était couché sur son lit avec ses vêtements sur le dos et son jeu portable dans les mains. Il ne s'arrêta pas de jouer, malgré la présence de sa tante. Celle-ci s'appuya contre le mur sans oser s'approcher, de peur de provoquer une nouvelle crise de rage. Puis, timidement, elle dit d'une voix empreinte de remords :

— Si tu ne veux pas venir avec moi demain, je ne t'y obligerai pas.

Surpris, Jérémie abandonna son jeu et posa sur Stella un regard à la fois furieux et interrogateur.

— Si cela est ton souhait, reprit cette dernière, j'appellerai l'agence de voyages dès demain pour devancer ton retour chez toi.

Alors qu'elle prononçait ces mots, sa peine se devinait à même son visage, tout comme sa crainte devant la réponse qui lui serait servie. Elle ne s'attendait certes pas à des excuses, mais au moins, à un petit mot de reconnaissance. Un simple *merci*. Mais en lieu et place, Jérémie reprit son jeu sans rien dire.

— Je suis désolée, reprit Stella, sur le bord des larmes. Je n'aurais pas dû dire toutes ces vilaines choses au sujet de ton père. Je... je serai dans le salon si tu as besoin de quelque chose.

Tout ce que Jérémie désirait se résumait à être seul et que cette sorcière le laisse tranquille jusqu'à ce qu'il retourne à Oakville. À son plus grand plaisir, cette dernière faveur lui fut accordée. Même que sa tante ne redescendit pas pour lui souhaiter bonne nuit.

Il était six heures du matin et le soleil commençait déjà à se lever à l'horizon lorsque Stella fut tirée de son sommeil par le réveille-matin. Elle pouvait voir de beaux rayons jaunes passer à travers les rideaux, signe que Vancouver connaîtrait une belle journée ensoleillée. Sauf qu'elle n'était pas d'humeur à contempler le soleil. Après s'être douchée et vêtue, elle descendit à la cuisine pour prendre un petit déjeuner rapide, puis prépara une tartine à la confiture et des céréales qu'elle laissa sur la table pour son neveu. L'agence de voyages n'étant pas encore ouverte, elle se dit qu'elle l'appellerait à son retour.

Son repas terminé, elle descendit au sous-sol. Jérémie était encore assoupi sous les couvertures. N'osant pas le réveiller, elle remonta au rez-de-chaussée, nota un petit mot sur un morceau de papier qu'elle glissa sous le seuil de la porte menant au sous-sol et partit.

Une heure plus tard, Jérémie se réveilla à son tour. Il resta néanmoins dans son lit, préférant faire la grasse matinée plutôt qu'affronter sa tante. Il demeura à l'affût du moindre bruit, prêt à feindre le sommeil si jamais son hôtesse devait s'amener pour lui dire bonjour.

Après une demi-heure de silence, il conclut qu'elle devait être partie. Il monta à la cuisine. En ouvrant la porte, il trouva le message que Stella lui avait laissé. Outre les instructions concernant le fonctionnement du micro-ondes et de la douche, elle avait écrit qu'encre encore une fois, elle était désolée de ses propos de la veille. Enfin, elle lui souhaitait une bonne journée. Jérémie se contenta de déchirer la feuille, furieux que sa tante le croie trop stupide pour savoir comment se servir d'un four micro-ondes. De toute façon, il n'avait pas envie de manger, encore moins de se doucher.

C'est ainsi qu'il passa la journée à regarder la télévision. Le téléphone dut bien sonner une dizaine de fois sans qu'il daigne sortir du sous-sol pour aller répondre. En fait, il ne montait au rez-de-chaussée que pour aller à la salle de bain.

Aux environs de 17h00, le téléphone sonna à nouveau, mais comme toujours, il l'ignora. Il ne lui vint même pas à l'idée qu'il pourrait s'agir de sa tante qui souhaitait lui faire savoir qu'elle devrait s'absenter pour la soirée ou encore, qu'elle serait retardée en raison du trafic.

Ce n'est qu'en début de soirée qu'il réalisa qu'il n'avait pas encore appelé sa mère pour lui dire que le voyage s'était bien déroulé. Il était à peu près sûr que Stella l'avait fait, mais quand même, il avait promis d'appeler sa mère au moins une fois par jour. Il monta donc

à l'étage, repéra le téléphone dans le salon et composa le numéro de son domicile. Puisqu'il n'obtint aucune réponse, il laissa donc un court message dans la boîte vocale pour dire qu'il était bien arrivé et que tout se déroulait parfaitement. Il avait certes menti sur ce dernier point, mais il n'en avait que faire.

Après avoir raccroché, il se mit à errer dans le salon en se demandant ce qu'il pourrait y bien faire pour passer le temps. Il n'y avait pas de téléviseur, pas de jeux électroniques, pas même un ordinateur. Rien d'intéressant qui pourrait le distraire jusqu'au retour de sa tante, hormis la bibliothèque en chêne blanc qui se trouvait à côté d'un fauteuil inclinable. Intrigué, même s'il n'était pas friand de lecture, il examina chacun des livres. Non qu'il entendrait les lire, mais bien parce qu'il était curieux de découvrir ce que lisait sa tante. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'œuvres romantiques écrites dans la langue de Shakespeare. Or, parmi les titres, il en trouva un qui était intitulé : *The strange case of Dr. Jeckyll and Mr. Hyde*, de Robert Louis Stevenson, avec un signet glissé entre les pages. Ainsi donc, sa tante aimait les histoires d'horreur. Étrange. Connaissant cette histoire qu'on avait transposée en bande dessinée, il prit le roman et feuilleta les pages. Plein de mots, mais aucune image. « Comment peut-on lire un livre qui n'a pas d'images ? » se demanda-t-il. Il remarqua que les pages étaient usées et un peu chiffonnées, ce qui indiquait que Stella l'avait probablement lu plus d'une fois. Il lut le premier paragraphe, mais comme les mots lui semblaient incompréhensibles, il se laissa et remit le bouquin à sa place. En examinant l'étagère du bas, il trouva quelques romans récents, comme *Midnight's children* de Salman Rushdie et *The heart of the matter* de Graham Greene. Curieusement, il trouva également la version anglaise du roman *Les misérables* de Victor Hugo. De même, placé à l'écart des autres, il vit un *Sherlock Holmes*. L'ouvrage était recouvert d'une pellicule plastique, comme si Stella l'avait reçu en cadeau, mais qu'elle ne l'avait jamais ouvert.

Ayant fait le tour de la bibliothèque, Jérémie se tourna vers la cheminée aménagée dans un coin de la pièce. Dans l'âtre, il pouvait voir un bout de bûche enfoui dans de la cendre grise. Sur la tablette de la cheminée se trouvaient deux urnes déposées côte à côte sur une plaque de marbre argentée. Jérémie s'approcha un peu plus pour lire les noms qui y étaient gravés : *Thomas Andersen* et *Lucie Andersen*. Or donc, il s'agissait des cendres de ses grands-parents paternels. Mais pourquoi sa tante les conservait-elle chez elle ? Il suffirait d'un

simple accident pour que ces urnes se fracassent sur le plancher. Cette pensée ne fut pas sans donner une idée au garçon. Et s'il les balançait toutes deux par-dessus le balcon? Quelle belle vengeance ce serait! Cette Stella ne mériterait pas mieux. Voilà qui lui apprendrait à salir la mémoire de son père.

Alors qu'il envisageait la possibilité de passer à l'action, quelqu'un sonna à la porte. Persuadé qu'il s'agissait d'un colporteur, il hésita à répondre, mais comme le visiteur se faisait insistant, il abandonna les urnes et alla répondre. En ouvrant, il aperçut un homme plutôt âgé et un peu ventru. Ses cheveux gris soigneusement peignés laissaient croire qu'il sortait tout juste de chez le coiffeur. Son visage carré et bien rasé, jumelé à son habit *Harry Rosen*, lui donnait des airs d'homme d'affaires. Un peu bêtement et avec un fort accent irlandais, il se présenta comme étant Sean McCaughey, Jérémie le trouvait si peu sympathique, qu'il ne prit même pas la peine de le saluer quand il entra dans la maison. Sans même prendre le temps de retirer ses chaussures, l'homme se dirigea vers la cuisine et déposa un sac d'épicerie sur la table.

— Tu n'aimes pas les céréales, *eh Boyo* ?

— Quoi ?

— Je parle de ça, indiqua l'homme en pointant le bol de céréales non entamé.

— Oh ça... dit Jérémie. Je n'avais pas faim.

— Et maintenant, tu as faim ?

— Oui.

— Tant mieux, grommela Sean. Sinon, j'aurais acheté tout ça pour rien. J'imagine que tu es assez grand pour savoir comment fonctionne un four micro-ondes.

— Oui.

— Heureusement, car je t'ai acheté un plat congelé.

— Merci, mais, où est Stella ?

— Quoi ? s'étonna Sean. Elle ne t'a pas appelé ? Pourtant, elle m'a dit qu'elle le ferait. Hum... j'imagine que tu n'as pas été foutu de répondre !

Jérémie n'osa répondre, sentant que son interlocuteur semblait lui en vouloir.

— Ainsi, c'est donc toi, Jérémie ? poursuivit le visiteur en revenant dans le couloir. Laisse-moi te dire, mon gars, que tu n'es pas du tout le garçon que j'espérais.

— Et vous espériez quoi ?

— Ne me parle pas sur ce ton, *little git*, répliqua sévèrement Sean. Pour ton information, je suis le voisin de Stella. Tu sais, chaque fois que ma femme et moi l'invitons à la maison, elle ne nous parle que de toi et de son boulot. Si tu savais comment elle regrette de n'avoir pu te connaître davantage. Mais après ce qu'elle vient de me raconter, je me demande bien pourquoi ! Selon ce que j'ai appris, tu n'aimes pas les statues, à ce qu'on dirait !

Le visage de Jérémie blêmit.

— Tu sais de quoi je parle, hein ? Ta tante m'a raconté ce que tu as fait à Oakville. Selon ce que j'en sais, tu t'en es sorti à bon compte. Pour ma part, je n'aurais pas hésité à te balancer aux flics. Encore une fois, Stella s'est montrée trop gentille. Elle te donne la chance de réparer ta bêtise et toi, tu fais quoi ? Plutôt que de la remercier, tu lui lances des insultes. Laisse-moi te dire, *Boyo*, que tu ne manques pas de culot !

Sean fit une pause, le temps de boire un peu d'eau, puis reprit en disant :

— Laisse-moi aussi te dire que tu n'as pas choisi le bon moment pour lui gâcher la vie. Professionnellement parlant, cette année a été l'une des plus difficiles pour elle. Elle ne compte plus les contrats qu'elle a dû honorer et les déplacements qu'elle a dû faire. Il faut vraiment qu'elle aime son travail pour s'y consacrer à ce point. À l'arrivée de l'été, je ne l'ai jamais vue aussi heureuse. Elle pouvait enfin réaliser son rêve et préparer sa nouvelle vie en Angleterre. Et c'est là qu'elle a eu la mauvaise idée d'aller visiter sa belle-sœur et son neveu en Ontario. Tu as eu une bien drôle de façon de lui souhaiter la bienvenue ! Malgré tout, parce qu'elle est persuadée que tu as un bon cœur, elle a accepté de te recevoir ici pour te venir en aide. Belle réussite, hein ? Quand elle m'a appelé, ce matin, même si elle essayait de le cacher, je savais bien que tu t'étais montré méchant avec elle. Je ne sais pas ce que tu lui as dit, mais tu lui as brisé le cœur !

Peu fier de lui, Jérémie ne savait que dire.

— Stella a des rendez-vous imprévus, ce soir, ce qui fait qu'elle ne pourra être là. Fais-lui donc une faveur. Quand elle reviendra, essaie de la convaincre de te retourner en Ontario dès demain matin. Je serais même prêt à payer ton billet si tu me promettais de ne plus jamais revenir ici. Je ne sais pas à quoi elle a pensé, mais tu ne mérites pas qu'elle t'aide.

Cela dit, Sean partit en trombe vers la sortie, obligeant Jérémie à lui céder le passage pour ne pas être heurté. Après quoi, il ouvrit la porte et la referma avec une telle brutalité, que les murs vibrèrent.

Furieux, Jérémie sentait son cœur battre à tout rompre. Comment cet homme avait-il pu oser s'en prendre ainsi à lui ? Sûrement une idée de Stella, dans le but de le narguer et de l'humilier un peu plus. Cette femme était assurément une vieille sorcière. Mais cette fois, c'en était trop.

D'un pas décidé, il alla à la cuisine et jeta le contenu du sac d'épicerie sur le plancher. Dans une rage folle, il écrasa de ses pieds le repas congelé que Sean lui avait acheté. Malheureusement, ce ne fut pas suffisant pour calmer sa colère. Il lui fallait détruire quelque chose d'autre. Quelque chose qui ferait souffrir Stella. Il chercha, puis trouva. Pourquoi ne pas découper en lambeaux tous ses vêtements haut de gamme qui lui plaisaient tant ? Cette sale vipère ne s'en remettrait pas de sitôt ! Et ensuite, pourquoi ne pas balancer tous ses beaux livres dans le foyer et d'y foutre le feu ? Quel beau feu de joie ce serait !

Prêt à passer à l'action, il se rua vers un tiroir, s'empara d'une paire de ciseaux et grimpa l'escalier menant à la chambre de Stella qu'il repéra aisément grâce à son style Louis XVI. Fonçant vers la garde-robe, il ne fit pas attention où il posa les pieds et trébucha sur un objet. Par chance, les ciseaux s'échappèrent de sa main juste avant qu'il ne s'affale face première contre le tapis. Fort heureusement, son nez, qui avait encaissé le coup, ne fut pas suffisamment meurtri pour se mettre à saigner. Le choc de sa chute fut toutefois assez brutal pour faire trembler une armoire. Du coup, des cadres tombèrent sur le sol tout autour de lui, dont un qui heurta son crâne.

Il leva ensuite les ciseaux au-dessus de sa tête pour détruire la photo, quand il reconnut ceux qui s'y trouvaient. Aussitôt, sa colère s'estompa.

Après avoir garé sa voiture, Stella entra dans la maison et distingua une forte odeur en provenance de la cuisine.

— Jérémie ? Tu es dans la cuisine ?

Aucune réponse. Elle enleva ses chaussures, puis alla dans la cuisine où elle découvrit sur le sol tout le contenu d'un repas congelé complètement écrasé. On aurait dit que quelqu'un l'avait piétiné. Non sans se questionner, elle descendit au sous-sol, mais là encore, aucune trace de Jérémie. Paniquant à l'idée qu'il s'était peut-être enfui, elle

remonta au rez-de-chaussée en criant son nom. Pas plus de réponse. Elle se rendit ensuite sur le balcon, mais en vain.

Angoissée, elle se précipita au deuxième étage et vit de la lumière dans sa chambre. En poussant légèrement la porte, elle trouva enfin Jérémie. Agenouillé au pied du lit, il avait les yeux rivés sur un cadre qu'il tenait à deux mains.

— Jérémie, est-ce que tout...

Stella s'interrompit dès qu'elle aperçut une paire de ciseaux abandonnée sur la moquette. Sans trop comprendre, elle alla les ramasser pendant que Jérémie continuait de fixer le cadre. Il était comme hypnotisé. Inquiète, elle prit son courage à deux mains et s'approcha de lui pour voir ce qui le plongeait dans un tel état.

La photo qui captivait autant l'attention du garçon en était une montrant les membres de sa famille. Chacun était tout sourire. À en juger par le décor environnant, ils semblaient se trouver dans une fête foraine. Jérémie pouvait facilement identifier les cinq personnes qui figuraient sur la photo. Tout au bout, il y avait son père, Peter Andersen, à côté duquel se tenait sa mère. Il y avait également Stella et celui qui devait sûrement être Martin, puisqu'il l'entourait par les épaules. Enfin, tout au centre, il y avait un petit garçon aux cheveux noirs qui se tenait fièrement à côté d'un gros Pluto en peluche. Même si Jérémie n'arrivait pas à se reconnaître, il savait que le bambin ne pouvait être nul autre que lui. En fait, c'était le Jérémie Andersen d'autrefois.

— Jérémie, qu'est-ce qui t'arrive? l'interrogea gentiment sa tante.

— Je me souviens de cette journée-là, confessa l'adolescent, les larmes aux yeux. C'était quelques mois avant l'accident. Nous étions à la foire de *Salt Spring Island*. Nous sommes montés dans la grande roue et nous nous sommes amusés avec les autos tamponneuses. J'étais avec papa et je crois qu'on a frappé au moins deux fois la voiture que toi et maman partagez. On s'était bien marré.

Ce disant, il afficha un petit regard moqueur. Les lèvres tremblantes, il fit une pause et ajouta :

— Et puis, nous sommes allés dans un stand de jeu où il fallait faire tomber trois cannettes placées en pyramide à l'aide d'une balle de baseball. Si on y arrivait, on gagnait une peluche. Papa a essayé deux fois, mais sans succès. Pour ma part, j'ai réussi dès le premier coup et j'ai choisi le gros Pluto. C'était le plus beau jour de ma vie, précisa-t-il en versant une larme. Je l'aimais beaucoup, mon Pluto.

J'aimais jouer avec lui quand je me prenais pour Mickey Mouse. Je pense que ce chien était le meilleur ami de Mickey, car il était toujours là pour l'aider. Un vrai ami. Quel dommage qu'il n'ait pas pu être là pour moi quand j'ai eu besoin de lui.

— Pourquoi n'a-t-il pu être là ? demanda Stella.

Tout en retenant ses larmes, Jérémie baissa sa tête et répondit en gémissant :

— À cause de mon père. Un soir, il est rentré après avoir passé une soirée au bar. Il avait trop bu. Il est entré dans ma chambre pendant que je dormais. J'imagine qu'il cherchait la sienne et qu'il s'est trompé de porte. Et puis... il a eu un haut-le-cœur et a vomi sur Pluto.

Cela dit, il enfouit sa tête entre ses mains et laissa tomber le cadre. Bien qu'il s'efforçât de cacher ses larmes, Stella pouvait l'entendre renifler.

— Il a ruiné mon Pluto ! Il s'est excusé et a promis d'en acheter un autre, mais il ne l'a jamais fait.

Cette fois, il versa un torrent de larmes. Après avoir déposé les ciseaux sur la commode, Stella alla s'asseoir à ses côtés. Elle attendit un moment, puis se risqua à lui caresser le dos.

— C'est l'un des rares moments où je l'ai haï ! cria le garçon.

— Ça va, calme-toi.

— Je ne voulais pas le haïr, mais... il avait ruiné mon Pluto ! Pourquoi m'avait-il fait ça ? Pourquoi est-ce qu'il fallait toujours qu'il boive ?

— Ton père avait des problèmes, expliqua Stella après une profonde inspiration. Et il croyait les régler en buvant. Mais ne va pas croire qu'il voulait gâcher ta vie. Il t'aimait beaucoup. En fait, je crois que tu étais le seul être qu'il aimait d'un amour sincère.

— Alors, pourquoi est-ce qu'il a failli me tuer ? Pourquoi est-ce qu'il buvait ? Pourquoi est-ce qu'il était comme ça ?

Stella hésitait à répondre, car ce faisant, elle risquait de replonger dans un lourd passé et elle n'en avait pas le courage. Honteuse, elle baissa la tête et répliqua :

— Ton père n'a pas voulu te tuer. C'est son irresponsabilité qui a provoqué l'accident. Mais il n'était pas le seul à commettre des bêtises dans la famille. Cela m'arrive à moi aussi. Encore hier soir, j'ai déblatéré contre lui devant toi alors que je n'aurais jamais dû.

— Est-ce que tu le détestais ?

—J'ai toujours aimé mon frère, pour le meilleur et pour le pire. Ce sont plutôt ses choix et ses mauvaises habitudes que je détestais.

Stella marqua une pause, puis reprit d'une voix grave et triste :

—Il fut un temps où nous étions très proches. Mais quand il s'est mis à boire dès l'âge de quinze ans, il est devenu insupportable. Je me suis donc éloignée de lui. Néanmoins, je me suis toujours fait du souci pour lui, particulièrement après son mariage, car je savais très bien qu'il ne faisait rien pour traiter son alcoolisme. Ta mère et moi avons bien essayé de l'aider, mais il n'a jamais fait d'efforts pour cesser de boire.

—Pourquoi mon père buvait-il ? redemanda Jérémie.

—Pour diverses raisons. L'ennui, la dépression, le manque d'estime de soi... Même si je n'avais pas toujours le temps, en raison de mes études, et, plus tard, de mon travail, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider. Parfois, je lui dénichais un emploi, mais il n'arrivait jamais à le conserver plus d'un mois. Finalement, ta mère en a eu assez. Elle comptait le quitter à la fin de ta première année d'école, mais j'ai pu la convaincre de retarder son projet jusqu'à ce que je trouve une solution pour remettre ton père sur le droit chemin. Un jour, j'ai contacté un directeur d'entreprise qui souhaitait embaucher un secrétaire. Comme il a accepté de rencontrer ton père, je me suis rendue chez vous pour l'en informer, et j'ai vu quelque chose d'horrible.

—Quoi donc ?

—Tu ne te souviens vraiment pas de ce jour où je me suis présentée chez toi ?

—Non, répondit Jérémie. Je me souvenais à peine de toi avant que tu viennes à Oakville. C'est seulement en voyant cette photo que je me suis rappelé cette journée à la foire

—Il est vrai que nous n'avons pas eu la chance de nous voir souvent lorsque tu vivais ici. Donc, quand je suis entré dans la maison, j'ai trouvé Peter complètement avachi dans son fauteuil. Il dormait comme un loir et tout autour de lui, il y avait une montagne de bouteilles de bière étalées sur le plancher. C'était un véritable capharnaüm. Tu étais dans la même pièce que lui et tu ramassais les bouteilles, même celles qui étaient cassées. Comme j'ai eu peur que tu te blesses, je t'ai emmené dans une autre pièce et suis retournée au salon pour tout ramasser.

—Pourquoi est-ce que je ramassais les bouteilles de mon père ?

—Parce que tu ne voulais pas que ta mère les trouve et qu'elle

se dispute avec lui. Tu n'avais que six ans, mais tu étais un garçon remarquablement bon. Enfin bref, quand ton père s'est réveillé... ou plutôt, quand *je* l'ai réveillé, je l'ai invité à la fête qu'on donnait en mon honneur pour souligner ma promotion au sein de la compagnie familiale afin qu'il puisse rencontrer son éventuel employeur. Bien sûr, il a accepté et comme il semblait remis de sa beuverie, j'ai réellement cru que tout se passerait bien. Mais j'ai eu tort. Il est venu à la soirée avec toi et je suis retournée à mes invités après lui avoir dit que l'homme qui souhaitait l'engager viendrait le trouver dès qu'il le pourrait. On me l'a raconté plus tard, mais dès que je suis parti, il s'est mis à boire sans retenue. Quand le directeur a voulu s'adresser à lui, il l'a trouvé si ivre qu'il n'a même pas pris le temps de le saluer. Ton père avait encore perdu sa chance. Quand on m'a prévenue qu'il buvait plus qu'il ne le devait, j'étais furieuse. Je me suis précipitée vers le bar, car je m'inquiétais pour toi, mais vous étiez déjà partis. Je m'en suis tellement voulu par la suite. J'aurais dû rester près de lui et le surveiller pour m'assurer qu'il ne boive pas. Si je l'avais fait, peut-être que l'accident qui a suivi aurait pu être évité.

Après avoir entendu cette histoire, Jérémie commença à éprouver de la compassion pour sa tante.

— C'est lui qui avait décidé de boire. Ce n'était pas ta faute.

— Je le sais, mais quand même, j'aurais dû être plus prévoyante. Si j'étais restée près de lui, jamais je ne l'aurais laissé conduire sa voiture en sachant qu'il avait bu. J'étais tellement en colère, que je n'ai pas songé une seule minute qu'il pouvait être parti avec toi au volant de sa voiture au lieu d'avoir appelé un taxi. Autrement, j'aurais contacté la police. Je suis donc retournée à la fête et vers vingt-deux heures, la police m'a téléphoné pour m'annoncer que Peter avait eu un grave accident. Tu n'as pas idée de ce que j'ai ressenti. J'aurais vraiment dû le surveiller, ce soir-là, ou du moins, demander à quelqu'un de le faire. Résultat : il est mort et toi, tu as été gravement blessé. Ciel ! Si tu savais comme je m'en veux ! Je suis... désolée !

Jérémie était tout blême. Voilà que maintenant, ce n'était plus de la colère qu'il ressentait, mais de la pitié. La pauvre Stella lui semblait soudainement si frêle et si triste. C'est à ce moment, qu'il comprit qu'elle avait souffert tout autant que lui et que si elle l'avait pris sous son aile, c'était dans le seul et unique but de l'aider. Ainsi donc, même si elle ne le connaissait que très peu, elle l'aimait. Et non seulement elle l'aimait, mais elle se sentait responsable de son malheur.

— Non, c'est moi qui suis désolé, dit-il en affichant un air honteux.

S'attendant à tout sauf à de telles excuses, Stella arqua les sourcils pour signifier son étonnement.

— Depuis mon arrivée ici, je n'ai fait que mal me comporter avec toi. Je te trouvais injuste envers moi et je voulais te le faire savoir en étant méchant avec toi. Je pensais que tu te fichais de moi, alors qu'au fond, tu m'as toujours aimé. Tu ne voulais que m'aider, et en retour, je t'ai détestée. Je t'ai fait de la peine, pas vrai ? Je sais parfaitement que c'est ma faute si je suis ici, mais j'étais trop stupide pour me l'avouer. Je suis comme mon père... un vaurien et un perdant !

Et Jérémie replongea la tête entre ses mains pour sangloter à nouveau. Ce faisant, il répétait constamment qu'il était désolé et qu'il ne valait rien. Stella passa un bras autour de ses épaules et tourna délicatement son visage vers le sien pour le regarder droit dans les yeux.

— Un garçon avec un cœur aussi grand que le tien est tout sauf un vaurien, murmura-t-elle.

Elle le prit dans ses bras et l'étreignit chaleureusement. Il n'en fallait guère plus pour consoler Jérémie, qui ne cessait de répéter qu'il était désolé.

— Stella, dit-il après que cette dernière l'eût assuré qu'il était pardonné.

— Oui ?

— J'ai changé d'avis, poursuivit-il en s'essuyant les yeux. Je veux rester avec toi.

— Vraiment ?

— Je veux me racheter pour ce que je t'ai fait. Je veux travailler avec toi. Est-ce que je peux ?

Stella était plus qu'enchantée, croyant qu'elle était enfin parvenue à faire progresser son neveu. Certes, il y avait encore beaucoup à faire pour le libérer de son lourd passé, mais elle avait bon espoir d'y parvenir. En revanche, son pardon avait un prix.

— Si tu veux rester ici, tu dois me promettre que tu seras sage, que tu seras poli avec moi et que tu ne me crieras plus à la tête ?

— Je te le promets, dit Jérémie. Et je te promets aussi de ne plus faire d'histoire quand tu me demanderas de monter dans la voiture.

— C'est bon, alors, tu peux rester. De mon côté, je m'engage à ne plus jamais te parler comme je l'ai fait hier soir. Mais attention : si tu brises ta promesse, ne serait-ce qu'une seule fois, je te renverrai

chez toi et plus jamais tu ne me reverras... Est-ce bien clair?

En guise de réponse, Jérémie fit oui de la tête.

Se rappelant qu'il y avait un dégât à ramasser dans la cuisine, Stella mit fin à la discussion, non sans prévenir Jérémie qu'il devrait participer à l'opération nettoyage.

## Chapitre 8

Lorsque Jérémie s'éveilla, le lendemain, il ne pouvait qu'être de bonne humeur en se rappelant la magnifique soirée qu'il avait passée avec Stella. En fait, il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il s'était réveillé aussi heureux. Non seulement il n'éprouvait plus aucune haine envers sa tante, mais il était excité à l'idée passer la journée avec elle.

Après s'être douché, il alla la retrouver à la cuisine. Pendant le petit déjeuner, il s'enquit de la nature du travail qu'ils auraient à réaliser. Plutôt que de lui répondre, Stella lui conseilla de profiter de la tranquillité du matin, qu'il leur restait encore une bonne heure avant leur premier rendez-vous. La conversation dévia donc vers d'autres sujets. Si Jérémie était fasciné de découvrir qui était sa tante, celle-ci, visiblement, adorait discuter avec lui.

Elle s'intéressait beaucoup, entre autres, à ses derniers résultats scolaires. Jérémie lui expliqua qu'il était parvenu à obtenir des notes acceptables, sans toutefois lui avouer qu'il lui était arrivé de sécher des cours pour faire les quatre cents coups avec James. Parlant de ce dernier, il n'y pensait même plus. Maintenant qu'il savait qui il était vraiment, il n'entendait plus le revoir, décision qui ne manqua pas de réjouir Stella.

Le repas terminé, celle-ci monta au second étage pour se doucher et se préparer. Pendant ce temps, Jérémie s'occupait en jouant avec son jeu électronique dans le salon. Ce faisant, il admirait le paysage qui s'offrait à lui à travers la fenêtre du balcon. Ce qu'il voyait était si beau et si gai qu'il lui arrivait souvent de mettre son jeu en mode *pause* pour contempler la ville. Vers onze heures, chaussures aux pieds, il attendait patiemment sa tante dans le vestibule. Suivant les conseils de cette dernière, il avait revêtu des vêtements légers, car on prévoyait une température de vingt-cinq degrés Celsius et un fort taux d'humidité.

Vêtue comme une reine, comme à son habitude, Stella le rejoignit enfin. Elle portait une veste rouge à manches courtes, ainsi qu'une jupe noire qui lui allait jusqu'aux genoux, une rosette noire épinglée à sa veste et un chapeau style *Cartwheel*.

— Tu crois que je suis présentable ? demanda-t-elle.

Jérémie n'entendit pas la question tant il était obnubilé par son charme et sa beauté. Il se demandait bien pourquoi il n'avait pas remarqué cette élégance avant.

—Hein? Oh... pardon... J'étais dans la lune. C'était quoi la question?

—Laisse tomber. Ton regard a répondu pour toi.

Elle eut un petit ricanement et chaussa des talons noirs.

—Oh... ta mère a téléphoné hier soir. Elle a bien reçu ton message.

—Désolé, répliqua Jérémie après une brève hésitation, j'ai oublié de te dire que je lui ai menti. Je lui ai dit que tout allait bien.

—Mais c'est maintenant le cas, non? Je sais que ce n'est pas bien de mentir, mais je te pardonne pour cette fois... Mais seulement pour cette fois. D'ailleurs, elle ne saura rien au sujet de notre dispute.

—T'inquiète pas, ça n'arrivera plus. Est-ce que ma mère a dit quelque chose?

—Elle a dit que tu lui manquais terriblement et qu'elle a hâte de te revoir. Nous devrions l'appeler, ce soir, qu'en dis-tu?

—On ne pourrait pas utiliser ton cellulaire et l'appeler plus tôt?

—Non, car le signal de mon cellulaire ne me permet pas d'appeler en Ontario. Je ne l'utilise que pour mon travail. Ce qui me rappelle d'ailleurs que j'ai quelque chose à te remettre.

Aussitôt, Stella lui tendit une pile de documents. Comme il y en avait une bonne trentaine, Jérémie s'étonna de ne pas les avoir vus sous le bras de sa tante au moment où elle descendait l'escalier. Qui sait? Peut-être que son veston comportait une poche secrète. Il feuilleta les documents pour y trouver diverses écritures et des carreaux renfermant des chiffres de différentes couleurs. On aurait dit des factures émises par le ministère du Revenu.

—Qu'est-ce que c'est?

—Ton travail de ce matin, répondit Stella en sortant les clés de sa voiture. J'ai ici tout le résumé de mes commentaires relativement aux tracteurs que j'ai analysés à l'usine que j'ai visitée hier. Il y a cinq modèles en tout. Tu devras assembler les documents en cinq piles, du plus performant au moins performant. Pour t'y retrouver, il suffira de te fier aux chiffres que j'ai encerclés dans les cases que tu vois ici. Les chiffres en rouge représentent la vitesse et le poids des véhicules, tandis que les chiffres écrits en vert représentent leur prix. Normalement, je les aurais inclus dans le calcul, mais mon client ne se soucie pas du

prix. Ce qu'il veut, c'est la qualité.

— Ça semble compliqué, dit Jérémie en regardant les nombreux paragraphes et chiffres qui recouvraient les feuilles. Je ne sais pas si je pourrai y arriver.

— Ce qui est sûr, c'est que tu ne le sauras pas avant d'avoir essayé. Ne t'en fais pas, j'ai souligné les éléments essentiels à retenir. Tu n'as pas à te soucier des autres détails. Je te demande simplement de mettre de l'ordre dans mes documents afin que je puisse les poster à mon client. De toute façon, je serais là s'il te faut de l'aide.

Dès qu'ils furent prêts, ils quittèrent la maison. À l'extérieur, un léger vent rafraîchit quelque peu leurs visages, alors qu'il régnait une chaleur presque suffocante. En arrivant dans l'entrée du garage où était garée la voiture, Jérémie s'arrêta aussitôt de marcher.

— Est-ce que tout va bien ? s'inquiéta Stella.

— Euh... bégaya le garçon en grattant inconsciemment son bras droit.

— Allons... si tu es déjà monté dans ma voiture, tu peux le refaire.

— Comment vais-je pouvoir travailler si j'ai peur ?

— Concentre-toi sur ta tâche plutôt que sur ta phobie. Tu verras... c'est une recette miracle !

— Si tu le dis.

Sans plus de contestation, Jérémie s'installa sur le siège du passager. Pour se calmer, il prit une grande inspiration en se persuadant qu'il pourrait y arriver. Lorsque Stella mit le moteur en marche, il s'empessa de se mettre au travail pour chasser le bruit.

Durant le trajet, Stella lui expliqua qu'ils devaient se rendre chez sa collègue Christina Joyce, une spécialiste de la mode, pour lui emprunter quelques catalogues. Ce faisant, elle s'efforçait de rouler à la vitesse minimale permise, afin de ne pas stresser davantage son passager. Peine perdue, car visiblement, ce dernier était terrifié. Néanmoins, il s'efforça de rester concentré sur son travail. Pas évident comme tâche ! Il avait du mal à différencier les diverses colonnes de chiffres, de même que la signification des couleurs de chacune. Fort heureusement, Stella était là pour tout lui expliquer. Au bout d'une demi-heure, le garçon avait suffisamment compris pour parvenir à identifier les deux modèles les moins performants. Il plaça donc leurs dossiers à la fin de la pile avant de se pencher sur les trois autres. Il ne s'arrêta que lorsque la voiture se gara devant l'immeuble où résidait

Christina Joyce. Assez étrangement, il n'avait pas vu le temps passer.

La collègue de sa tante habitait un appartement un peu trop féminin à son goût. Trop de fleurs aux fenêtres et trop de photos de chats sur les murs. À croire que Christina Joyce raffolait de la race féline, car elle possédait un chaton tout blanc nommé Snowy. Plus petite que Stella, la femme avait un teint de pêche et des cheveux blonds noués par un chouchou rose. Elle portait des boucles d'oreilles en forme de papillon, lesquelles convenaient parfaitement bien au *look* de jeune fille qu'elle souhaitait se donner, même si elle n'avait que quelques années de moins que Stella.

— Stella ! Ça fait trop longtemps ! s'exclama-t-elle gaiement en ouvrant la porte.

— Ça ne fait qu'une semaine, Christina ! souligna Stella en la serrant dans ses bras. Mais j'avoue que tu m'as aussi manqué.

— Tu me manqueras encore plus quand tu seras en Angleterre, indiqua Christina avant de se tourner vers Jérémie. Et qui est ce gentleman qui t'accompagne ?

— Il s'agit de mon neveu Jérémie Anderson. Il vit à Oakville. Jérémie, voici mon amie, Christina Joyce.

— Je suis ravie de te rencontrer, dit Christina en serrant la main du garçon. Comment vas-tu ? Est-ce que tu aimes Vancouver ?

— C'est plutôt grand, répondit Jérémie. En tout cas, il y a plus de gratte-ciels ici que chez moi.

— Fais-moi confiance, il y a des endroits, ici, qui sont absolument merveilleux à voir. J'aurais bien aimé te faire visiter, mais je dois malheureusement partir ce soir pour Seattle.

— Dommage que nous avons si peu de temps libre, fit Stella.

— Que veux-tu ! La vie est une salope, n'est-ce pas ? rigola Christina. J'ai préparé les catalogues que tu m'as demandés. Tu voulais celui de *Sears*, édition 1981, si je me souviens bien...

— Exact. Tu as aussi les derniers exemplaires de *Covington* ? Il me les faut pour mon client.

— Bien sûr que je les ai, s'offusqua presque l'autre. Tu crois vraiment que j'aurais oublié ? Voici tout ce qu'il te faut... *Sears*, *Calvin Kline*, *Eaton*, *Chico*, *Turbo* et tout le bazar. J'ai cru bon d'ajouter quelques catalogues de Simmons.

— C'est excellent ! lança Stella en s'emparant des catalogues. Christina, je te serai éternellement reconnaissante pour ton aide.

— Hi ! Hi ! Stella, je jure que quand je t'entends parler, j'ai l'im-

pression de m'adresser à une aristocrate. Je me croirais en présence du docteur Watson.

—Christina, combien de fois t'ai-je dit de ne pas me comparer à un des personnages d'Arthur Conan Doyle? Tu sais très bien que je les déteste.

—Et tu sais bien que j'adore te taquiner!

Les plaisanteries terminées, Stella offrit à son amie de la conduire à son lieu de travail. Christina était conceptrice de robes pour le compte de *Golden Gate Garment Factory*, situé à l'est du quartier de Strathcona. Après l'avoir déposée à l'intersection des rues Pandora et Victoria, Stella reprit sa route, pendant que Jérémie continuait son travail. À force de persévérance, il parvint à les trier convenablement. Une fois au centre-ville, Stella gara la voiture en bordure d'un coin de rue pour vérifier les documents. Heureuse de voir que tout était en ordre, elle félicita son neveu et lui serra la main. Elle sortit ensuite une enveloppe brune de la boîte à gants, l'adressa, y déposa tous les documents et alla poster le tout.

—Tu as faim? Le questionna-t-elle après être revenue dans la voiture

—Oui, j'ai une faim de loup. Mais qu'allons-nous faire de tout ça? chercha à savoir Jérémie en désignant d'un doigt les catalogues qui reposaient sur la banquette arrière.

—Nous nous en occuperons plus tard. Pour l'instant, puisque tu as fait de l'excellent travail, je t'invite à manger dans le restaurant de ton choix.

—Vraiment? N'importe lequel?

—N'importe lequel!

—Eh bien... hésita le garçon, j'aimerais aller... chez McDonald's... non, oublie ça!

—Mais pourquoi pas? Il m'est déjà arrivé d'aller chez McDonald's, tu sais. Si c'est le cholestérol qui t'inquiète, je peux te suggérer un endroit plus santé.

—C'est pas ça. C'est juste que... tu ne portes pas un habillement... euh... disons... approprié pour ce genre de restaurant.

—Vraiment? Et quel genre de tenue devrais-je porter pour manger un hamburger dans un casse-croûte populaire?

—Non, on peut aller ailleurs, répliqua Jérémie sans trop savoir si sa tante plaisantait ou non.

—Trop tard, tu as fait ton choix. Va pour McDonald's.

Jérémie n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que Stella démarra le moteur. Du coup, il se terra dans le mutisme.

Le repas terminé, ils se rendirent à leur prochaine destination : la bibliothèque municipale de Vancouver, l'un des plus grands immeubles de la ville. Construite sur une immense terrasse, la bibliothèque comptait neuf étages, alors que sa façade circulaire faisait penser à un vieux Colisée romain. Après avoir franchi l'entrée, Jérémie aperçut des murs remplis d'étagères. L'endroit devait contenir plus d'un million de livres. Au rez-de-chaussée se trouvaient quelques cafés et des salles d'exposition.

Le duo monta au second étage et s'installa sur l'un des fauteuils rouges destinés aux usagers. Puis, Stella ouvrit les catalogues de Christina pour examiner les différents modèles de manteaux offerts par Sears et Addington. Elle expliqua à Jérémie qu'elle devait vérifier les vêtements indiqués par son employeur, lequel recherchait des idées pour un manteau de fourrure pour la nouvelle série qu'il comptait sortir l'hiver suivant. Stella précisa qu'elle avait repéré une boutique à Vancouver West qui proposait des manteaux susceptibles d'intéresser son client, mais qu'il lui fallait d'abord trouver dans les catalogues le style recherché par celui-ci, afin de s'assurer que ceux de la boutique lui conviendraient. Dès qu'elle voyait un modèle intéressant, elle transmettait l'information à Jérémie pour qu'il la note : le type de manteau, le nom du couturier, l'entreprise qui le fabriquait, le coût, l'année de création et le tissu utilisé. Au bout de trois heures, après avoir épluché dix-neuf catalogues, seulement cinq modèles répondaient aux exigences. Après avoir tout noté, Jérémie s'offrit une pause pour masser son dos endolori, lui qui n'avait pas bougé depuis tout ce temps.

— Je crois que nous pouvons arrêter pour aujourd'hui, signifia Stella après avoir déposé le vingt-cinquième catalogue.

— Il en reste encore beaucoup à consulter, répliqua le garçon.

— Ça peut attendre, dit sa tante en se frottant les yeux avec son pouce et son index. Si je continue de regarder ces catalogues, je vais devenir aveugle. Nous terminerons demain matin, et après, nous irons à la boutique de madame Wu dont je t'ai parlé tout à l'heure.

— Stella, il y a une chose que je ne saisis pas.

— Quoi donc ?

— Pourquoi ton client ne nous a-t-il pas fourni les images des modèles qu'il recherche plutôt que de nous faire chercher ? Je veux

dire... s'il l'avait fait, nous aurions pu nous rendre tout de suite à la boutique.

— En fait, mon client recherche un modèle qui correspond à sa collection actuelle. Il veut innover, mais pas de façon radicale.

— Je comprends. Mais ne pourrait-il pas faire toutes ces recherches lui-même? questionna Jérémie qui craignait d'avoir fait tout ce travail inutilement.

— Certainement pas! s'exclama Stella. Les entrepreneurs de la mode sont toujours à la recherche d'idées pour constamment offrir de la nouveauté à leur clientèle, à la condition, toutefois, que leur style soit respecté. Mais ils sont trop occupés pour effectuer eux-mêmes les recherches. C'est pourquoi ils font appel à des gens comme moi. Je m'occupe également de présenter leurs produits à des acheteurs potentiels.

— Je vois. Désolé, mais c'est un travail difficile.

— Oh, mais tu n'as encore rien vu, mon cher Jérémie! Si tu savais tout ce que mon travail exige! Il faut être dynamique, motivé, organisé, et surtout, avoir une connaissance approfondie du produit que nous offrons. Aujourd'hui, nous n'avons mis que quelques heures pour effectuer nos recherches, mais très souvent, il me faut près d'une semaine pour apprendre à bien connaître les produits que je souhaite vendre ou acheter.

— C'est pour cette raison que tu m'as fait prendre autant de notes?

— Tout ça n'est rien comparativement aux fichiers de références que j'ai l'habitude de remplir.

— Vraiment pas facile, ton boulot...

— Comme n'importe quel autre métier, il a ses bons côtés et ses mauvais côtés. Je gagne très bien ma vie, je travaille selon mon propre horaire et je peux visiter des endroits que je n'ai jamais vus auparavant. En revanche, je dois faire preuve d'un professionnalisme sans faille et être disponible en tout temps. Et surtout, je dois bien connaître mes produits et concevoir une stratégie de vente efficace pour chacun d'eux, ce qui est loin d'être facile.

— Ah bon... Et qui est le client pour qui on bosse?

— Un homme avec qui je n'ai pas travaillé depuis longtemps. Il m'a appelée deux jours avant mon départ pour l'Ontario.

Cela dit, Stella rassembla les catalogues et les rangea dans un sac qu'elle prit dans sa bourse.

— Que dirais-tu d'une petite excursion, Jérémie ? proposa-t-elle.

— Mais la journée n'est pas encore terminée. Je pensais que je devais travailler en tout temps.

— Je n'ai jamais dit *en tout temps*.

Pour le récompenser de son bon travail, Stella emmena son neveu à l'île de Stanley Park, située à l'extérieur de la ville. Dès qu'ils y furent, elle gara sa voiture dans le stationnement du *Prospect Point Lookout*, un centre d'observation devant permettre aux visiteurs d'admirer la chaîne des Cascades. Ils escaladèrent l'escalier menant au poste d'observation, puis, une fois sur la plateforme de bois, Stella invita Jérémie à admirer le paysage. C'est ainsi qu'il put voir le *Lion's Gate Bridge*, avec les deux lions qui en gardent l'entrée.

— Depuis le Prospect Point, expliqua Stella avec une voix à demi-étouffée par le vent, on peut voir tout le bassin de la Baie des Anglais, ainsi que le mont Seymour. C'est la montagne grise, là-bas, précisa-t-elle en pointant l'endroit du doigt. Qu'en penses-tu ?

— C'est vraiment beau !

Jérémie ne pouvait pas le renier. C'était vraiment l'endroit le plus beau et le plus majestueux qu'il lui avait été permis de voir jusque-là. À plus de cinquante kilomètres à la ronde, il pouvait également contempler la vallée et des villages, de même que des voiliers qui voguaient dans le détroit de Géorgie. De là où il était, on aurait dit des bateaux en plastique flottant dans une baignoire.

— Est-ce que tu es déjà venue ici avant ?

— J'y viens au moins quatre fois par mois, répondit Stella en retenant son chapeau pour l'empêcher de partir au vent. La première fois que je suis venue, j'étais une petite fille. Avec le temps, c'est devenu mon petit coin personnel, sauf qu'il me faut le partager avec les touristes. Et crois-moi, il en vient beaucoup durant l'été.

Jérémie regarda les montagnes dont la forme faisait penser à des crayons pointus. Tout en admirant les sommets recouverts de neige, il remarqua, à l'horizon, deux petits pics montagneux qu'il peinait à bien distinguer.

— Quelles sont ces deux montagnes, là-bas ? Elles se ressemblent beaucoup.

— Ces deux-là ? demanda Stella après avoir repéré les montagnes en question. Ce sont les *Lions* de Vancouver.

— Des lions ? Mais elles ne ressemblent pas à des lions.

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent, Jéré-

mie. Les *Lions* de Vancouver font partie de nos plus célèbres attractions. Il est heureux que nous puissions bien les voir, aujourd’hui, car il arrive parfois que la fumée des feux de forêt les cache.

— Il y a beaucoup de feux de forêt ?

— Normalement, non. Et rassure-toi, ils ne sont jamais assez gros pour atteindre la ville. Le seul inconvénient, c’est la fumée qui nous gêne la vue.

Tandis qu’elle observait les deux montagnes, un vieux souvenir refit surface dans la mémoire de Stella, qui se sentait soudainement mélancolique. Elle hésita à partager ce souvenir avec Jérémie, puis se lança.

— Tu sais que ces montagnes sont sacrées ? dit-elle plutôt.

— Sacrées ? répéta Jérémie, incertain de la signification de ce mot. Ah, je comprends... C’est comme une église.

— Pas exactement ; mais autrefois, elles étaient vénérées par les Squamish.

— Qui sont les Squamish ?

— Les Squamish formaient une tribu autochtone qui habitait ces terres. Ils pratiquaient leurs rituels dans la montagne et se racontaient des histoires au sujet de leurs ancêtres. Il y a une légende à propos des *Lions* de Vancouver. Tu voudrais l’entendre ?

— Oui.

— La légende concerne deux sœurs qui ont été récompensées pour leur cœur pur. Il y a très longtemps, les Squamish étaient en guerre contre une autre tribu, les Haïdas. Il y a eu de nombreuses batailles et plusieurs braves guerriers ont été tués sur les montagnes et dans la vallée. Un jour, les deux filles du chef des Squamish ont réussi à convaincre leur père d’inviter leurs ennemis à une fête pour qu’ils puissent faire la paix. Les Haïdas sont venus avec leurs familles, puis les deux tribus ont célébré ensemble autour d’un grand feu de camp, depuis le coucher du soleil jusqu’au matin. Émus par la gentillesse des sœurs, les Frères du ciel ont sculpté ces deux pics pour commémorer la paix entre les deux peuples et honorer la bonne action des deux sœurs. Depuis, ces deux montagnes constituent des espaces sacrés, autant pour les Squamish que pour les Haïdas.

— Wow ! lança Jérémie, visiblement ému. C’est vraiment une belle histoire. Où l’as-tu apprise ?

Question que Stella fit mine de ne pas avoir entendue. Alors qu’elle contemplait les deux montagnes, elle semblait ailleurs.

—Stella?

—Hum?

—Je t'ai demandé où tu avais entendu cette histoire?

—Oh, pardonne-moi, dit Stella en masquant sa tristesse du moment. Eh bien, c'est une vieille histoire amérindienne qu'ici, tout le monde connaît.

—Ah bon. En tout cas, tu l'as bien racontée. J'avais l'impression d'écouter un conte de fées.

—Oui, d'une certaine façon, c'en est un, convint Stella en lâchant un soupir à peine audible. Bon, il commence à se faire tard. Que dirais-tu si je nous préparais du saumon pour le souper?

—Du saumon? Je crois que je n'en ai jamais mangé. Mais dis-moi, qui sont les Frères du ciel?

—Je ne m'en souviens plus. Donc ce soir, je te promets un somptueux saumon au beurre fondu! lança Stella tout excitée.

Alors qu'ils redescendaient l'escalier, Jérémie tourna la tête pour contempler les rayons du soleil qui s'éteignaient sur la baie des Anglais. Un spectacle magnifique qu'il n'oublierait pas de sitôt.

Le lendemain matin, après avoir terminé de parcourir les derniers catalogues, Stella et lui se mirent en route pour visiter la boutique de madame Wu. En raison de l'extrême chaleur, Stella avait revêtu une simple robe d'été jaune-canari ornée de dentelle blanche, jumelée à quelques bracelets et bien sûr, à son éternel chapeau *Cartwheel*. Pour sa part, Jérémie n'avait rien changé à son style vestimentaire: t-shirt rouge, bermudas froissés et souliers de sport. Stella lui avait proposé de lui acheter de nouveaux vêtements, mais l'envie de faire la tournée de tous les *Kmart* du quartier n'était pas au rendez-vous. Contrairement à sa tante, la mode et les magasins de vêtements, très peu pour lui. Ce jour-là, toutefois, il était bien déterminé à cacher son ennui lorsqu'ils seraient à la boutique de madame Wu. Même s'il avait refusé son offre, Stella s'était permis, en cours de route, de lui acheter une casquette verte arborant le logo des *Canucks de Vancouver* pour le protéger du soleil. Il n'aimait pas vraiment les casquettes, mais sa tante avait insisté pour qu'il la porte, l'assurant que ça lui donnait un air charmant.

Après avoir traversé le pont *Lion's Gate*, ils empruntèrent la route 99 pour gagner le nord. Assez étonnamment, le garçon n'avait éprouvé aucune crainte, ce matin-là, avant de monter dans la voiture.

Même qu'il commençait à prendre plaisir à la chose. Ne redoutant plus le bruit du moteur, il ne ressentait plus l'envie de se gratter le bras ou de se laisser choir sur son siège quand Stella roulait à 80km/h. Même s'il était ravi de maîtriser enfin sa peur, celle de se retrouver au cœur d'un autre accident le hantait toujours. À ce moment précis, il était sûr d'une chose : jamais il ne pourrait lui-même conduire ce genre d'engins, qu'il cataloguait encore de machines à tuer.

Lorsque Stella s'engagea sur le *Trans-Canada Highway*, elle abaissa sa fenêtre pour rafraîchir l'habitacle, ayant toujours préféré cela à l'air conditionné, qu'elle trouvait trop froid.

— Jérémie, tu pourrais ouvrir ta fenêtre, s'il te plaît ?

Alors qu'il allait s'exécuter, Jérémie entendit klaxonner la voiture qui roulait tout juste à côté d'eux. Affolé, il se propulsa sur son siège et figea. Son geste était si brusque, qu'il fit sursauter Stella. La pauvre passa à deux doigts de perdre le contrôle de la voiture. Heureusement, elle se reprit juste à temps pour éviter le pire.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Désolé, j'ai... j'ai paniqué.

— Bon Dieu ! Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, balbutia Jérémie. J'ai... j'ai entendu la voiture klaxonner, j'ai eu peur et je me suis cramponné sur mon siège. Je m'excuse, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Tu as toujours aussi peur des voitures, à ce que je vois... dit calmement Stella.

— Eh bien... hésita Jérémie, un peu gêné. Oui, je dois l'admettre. J'essaie de combattre ma peur, mais c'est difficile. Je suis moins effrayé quand je suis avec toi, mais quand j'ai entendu la voiture klaxonner... je ne sais pas, j'étais sûr que nous allions avoir un accident. Je sais que j'ai été stupide, mais c'était plus fort que moi. Je m'excuse... termina-t-il en baissant honteusement la tête.

— Mais voyons... tu n'as pas à avoir honte parce que tu as eu peur. C'est humain d'avoir peur.

— Oui, sauf que dans mon cas, j'ai *toujours* peur des voitures. Les autres, eux, n'ont peur de rien...

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Je ne sais pas, bredouilla Jérémie. Mais je regarde les gens autour de nous, et personne ne semble avoir peur.

— Parce que contrairement à toi, ils ne craignent pas les voitures. Autrement, ils ne rouleraient certainement pas sur cette autoroute.

Mais ils ont peut-être peur d'autre chose. Tu vois, Jérémie, nous avons tous peur de quelque chose. Certains ont peur de la mort, d'autres ont peur d'entrer dans des manèges de foire, certains craignent les animaux ou encore, les orages. J'ai même connu une femme qui a développé une peur bleue des bateaux après avoir vu le film *Titanic*. À l'époque, elle était toute jeune, mais depuis, elle n'a jamais pu trouver le courage de monter à bord d'un bateau.

— Ça devait être embarrassant pour elle, dit Jérémie en essayant d'imaginer la réaction de la femme lorsqu'elle apercevait un bateau. Pour ma part, j'aurais honte d'avoir peur des bateaux, comme j'ai honte d'avoir peur des voitures.

— Il n'y a pas de honte à avoir peur, reprit Stella en effectuant un virage sur la droite pour réduire sa vitesse. Ce qui est anormal, par contre, c'est de laisser cette peur nous dominer. De nous empêcher de faire ce qu'on voudrait en la nourrissant.

— Comme cette fois, à l'aéroport, où je refusais de monter dans ta voiture et que tu m'as...

— N'aie pas peur de le dire, Jérémie. Je sais que je t'ai forcé à monter dans la voiture, mais je n'avais aucune autre solution. Tu étais dominé par la peur et je devais agir immédiatement.

— Dans ce cas, je devrais te remercier.

— Et moi, je te remercie de ne pas m'avoir laissée sous la pluie, répliqua Stella en souriant.

— Mais si je suis parvenu à monter dans la voiture, est-ce que ça signifie que je suis guéri de ma peur ?

— Pas encore. Même que tu as encore un bout de chemin à faire. Malheureusement, les phobies ne disparaissent pas en un clin d'œil. Il te faudra du temps et des efforts pour te remettre entièrement de ton traumatisme. D'ailleurs, j'ai remarqué que tu as tendance à rester figé sur ton siège et que ta main retient ta ceinture... Comme maintenant.

Jérémie fut surpris de remarquer qu'effectivement, sa main était agrippée à sa ceinture de sécurité. Il se dépêcha de la relâcher, non sans se sentir un peu stupide.

— Comment fait-on pour lutter contre la peur ?

— En luttant... tout simplement, répondit Stella en contournant une remorqueuse. Et ce ne sera pas une lutte facile. Je crains que ta phobie te hante toute la vie, sauf si tu refuses de céder à ta peur. Peut-être qu'il te restera quelques parcelles de peur, mais rien pour te gâcher la vie. Je t'assure que tu peux y arriver. Tu y arrives déjà

admirablement bien. Plus tu te promèneras en voiture, plus tu t'y habitueras.

Cela dit, elle gara sa voiture sur l'avenue Ottawa, dans le quartier *West* Vancouver. La rue était bondée de gens qui, après avoir rangé leur panier de pique-niques et leur parasol dans leur voiture, se préparaient à passer une belle journée à la plage. Aussitôt descendus de la BMW, Stella et Jérémie marchèrent sur un trottoir probablement brûlant, étant donné que les enfants remettaient leurs sandales dès qu'ils y marchaient pieds nus. Ils passèrent devant une crèmerie qui, grâce à la chaleur, semblait faire des affaires d'or puis, tout juste à côté, ils aperçurent un bâtiment sur l'enseigne duquel on pouvait lire des inscriptions chinoises, coréennes et anglaises. C'était la boutique qu'ils cherchaient.

Celle-ci regorgeait de vêtements d'été en tous genres. De la musique chinoise agrémentait l'atmosphère, tandis qu'une forte odeur de Jasmin embaumait l'air. À la caisse, il y avait une banderole rouge ornée d'un dragon doré et de quelques mots écrits en chinois. Sur les murs, enfin, se trouvaient des tableaux représentant différents paysages de la Chine.

Ayant entendu la clochette tinter lors de l'ouverture de la porte, madame Wu sortit de l'arrière-boutique pour les accueillir. Dans ses quarantaines, elle avait ses cheveux noirs noués à l'arrière à l'aide d'une ficelle. Malgré son sourire fort accueillant, Jérémie s'abstint de rire lorsqu'il remarqua qu'elle avait des joues aussi rouges que joufflues, un peu comme une poupée russe.

Après les politesses d'usage, la dame conduisit Stella vers un portemanteau où était suspendu un magnifique manteau rouge orné de manchettes en fourrure. Il s'agissait d'une pièce originale qu'elle avait elle-même conçue. Invitée à l'essayer, Stella s'exécuta avant de se placer devant un miroir pour contempler le résultat.

— Est-il suffisamment chaud pour l'hiver ? s'enquit-elle.

— Croyez-moi, il résiste très bien au froid, l'assura Madame Wu. Les manches sont si chaudes que le port de gants est inutile. Il suffit de placer les manches l'une contre l'autre et vous n'aurez plus froid aux mains.

— Il semble très chaud, en effet. Ne reste qu'à savoir s'il conviendra à mon client.

— Croyez-vous qu'il aimera ? s'inquiéta la vendeuse.

— Il est évident qu'il s'agit d'un modèle exclusif, mais à mon

avis, la texture du tissu rappelle trop le style de Felicia Bertucillio, avec qui mon client a déjà traité dans le passé. Est-ce que vous avez travaillé pour Roma Pellicia ?

—Non, mais je leur ai vendu trois manteaux l'année dernière. J'ai encore les factures et les commentaires de la direction, si vous désirez les voir.

—Ce ne sera pas nécessaire. À première vue, je dirais qu'il s'agit d'un très beau manteau qui devrait satisfaire les exigences de mon client. Il est assez confortable et il ne semble pas difficile à reproduire. Finalement, hormis le tissu, rien ne se rapproche de Bertucillio. Qu'en penses-tu, Jérémie ?

Jérémie se remémora les différents modèles qu'ils avaient vus dans les catalogues ainsi que les caractéristiques des cinq manteaux qu'ils avaient retenus, puis répondit :

—Eh bien... je trouve que les poches ressemblent beaucoup à celles des manteaux qu'on trouve chez Sears... comment s'appelle leur conceptrice, déjà ? Marine... Lamour ?

—Elle se nomme Martine Lamour. C'est donc ce que tu crois ?

—Je n'en suis pas sûr, mais de mémoire, c'est le même style de poche. En tout cas, elles se ressemblent.

—Très bonne observation, lança Stella. Moi aussi, j'ai pensé à Martine Lamour.

—Impressionnant, mon garçon ! s'étonna madame Wu. Est-ce que tu comptes te lancer dans la mode quand tu seras plus vieux ?

—Non... enfin, je sais pas. Là, je fais juste aider ma tante.

—Dommage. Je suis persuadée que tu t'y ferais une belle place.

Cela dit, madame Wu se tourna vers Stella, pendant que celle-ci se regardait à nouveau dans le miroir.

—Alors, madame Andersen, qu'en pensez-vous ? Pour ce qui est des poches, je vous assure que je n'ai nullement tenté d'imiter le style de Lamour. Quoi qu'il en soit, même si on modifie ce petit détail, cela n'altérera en rien la beauté du manteau.

—Mon client n'achète pas chez Lamour, mais ne désapprouve pas son style. Pour ma part, je trouve que vous avez très bien su marier les styles, et ce, tout en respectant le vôtre. Ça donne au vêtement un aspect original qui correspond à la mode actuelle. Aussi, la couleur s'harmonise bien avec les manchettes. Et puisque mon assistant est d'accord, je l'achète, ainsi que tous les autres modèles. Je suis convaincue que mon client vous proposera une entente.

—Très bien ! fit la couturière en serrant les deux mains ensemble.

Fière de cette nouvelle, elle disparut dans l'arrière-boutique pour se saisir des autres manteaux. Les deux clients les rangèrent dans la voiture et ensuite, Stella régla la note qui dépassait quelque peu le budget établi.

—Ce fut un plaisir de traiter avec vous, madame Wu. J'espère que nous aurons la chance de nous revoir très bientôt.

—Je l'espère également, répliqua madame Wu, visiblement heureuse. Je vous remercie sincèrement.

—Je n'ai fait que reconnaître votre talent.

—Écoutez... vous ne pourriez pas m'accompagner au sous-sol avant de partir ? Je viens de me rappeler que j'ai là un manteau que j'aimerais vous montrer.

—C'est que je comptais passer un peu de bon temps avec mon neveu, hésita Stella.

—Ça ne prendra qu'une minute, je vous assure. Le modèle a été réalisé par mon apprentie, qui aimerait bien se forger un nom dans l'industrie de la mode. Si vous acceptiez de jeter un œil sur son travail et de lui donner votre avis, je crois qu'elle en serait très heureuse. Croyez-moi, elle a du talent !

—Bon, d'accord. Mais je ne lui donnerai qu'un bref commentaire. Tu peux m'attendre ici, Jérémie ? Je n'en ai que pour environ deux minutes.

—Bien sûr, tante Stella.

Une étincelle illumina le visage de Stella. C'était la première fois que son neveu l'appelait tante Stella.

—Vous avez un neveu bien poli ! complimenta madame Wu.

Puis les deux femmes se rendirent au sous-sol où se trouvait l'atelier de couture. Seul le fils de madame Wu s'y trouvait. Âgé d'environ seize ans, l'adolescent était affairé à mesurer des robes. Visiblement, il ne parlait pas la langue locale, car sa mère dut s'exprimer en chinois pour lui demander où se trouvait son employée. Pour toute réponse, il se contenta de pointer une porte située au fond de l'atelier.

La femme s'y rendit donc et frappa à la porte pour aviser son apprentie qu'elle avait de la visite. Lorsque cette dernière sortit et qu'elle fut présentée à Stella, elle lui tendit la main. Dès qu'elle l'aperçut, Stella se sentit défaillir tant elle était apeurée. Son cœur battait si fort qu'elle crut qu'il allait bondir hors de sa poitrine. L'employée avait

pourtant tout d'une personne normale, même qu'elle semblait sympathique et inoffensive, mais Stella se sentait menacée. Elle recula de quelques pas et ce faisant, elle faillit trébucher dans les rouleaux de tissu qui étaient étalés sur le plancher. L'air de rien, elle tourna légèrement la tête pour repérer l'escalier.

— Bonjour, madame Andersen, dit la femme, comment allez-vous ?

Elle s'appelait Justina Running Wolf. Ce simple nom suffisait à aviver la peur de Stella et à lui faire perdre tout contrôle de ses émotions. Elle avait l'impression de tomber dans un précipice. Tout l'horripilait chez cette femme : son apparence physique autant que son nom. Ses cheveux noirs étaient si longs et si drus, qu'ils lui cachaient les épaules. Sa peau était cuivrée et des boucles ornées de plumes d'aigle étaient accrochées à ses oreilles. Stella était si paniquée qu'elle était sur le point d'en perdre tout professionnalisme. Sûr qu'elle allait s'effondrer si elle ne quittait pas tout de suite les lieux.

— Je suis si heureuse de vous rencontrer, madame Andersen, poursuivit Justina, sans porter attention au fait que son interlocutrice ne lui avait pas à son tour tendu la main. Je suis tellement excitée de vous...

— Je suis désolée, la coupa Stella en regardant l'escalier, mais je ne peux pas rester.

— Vous ne pouvez pas rester ? s'étonna l'autre. Mais...

— Mais bien sûr que si, intervint madame Wu en regardant Stella d'un air confus. Vous m'avez dit que vous pourriez rester quelques minutes.

— Je... je viens de me rappeler que j'avais un rendez-vous important, répliqua Stella en montant la première marche. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Attendez ! lança madame Wu en la retenant par le bras. Vous pourriez au moins prendre le temps de regarder son manteau.

— Madame Wu, veuillez s'il vous plaît lâcher mon bras, ordonna sévèrement Stella.

Ce disant, elle repoussa si durement la main de la Chinoise que cette dernière craignit de recevoir une gifle. Ayant tout vu de la scène, l'adolescent cessa son travail pour voir la suite.

— Mais que se passe-t-il donc, madame Andersen ? chercha à savoir madame Wu. Seigneur ! Vous tremblez comme une feuille ! Qu'avez-vous ?

— Je ne veux voir ni cette personne ni son manteau.

— Mais pourquoi ?

Devant l'insistance de son interlocutrice, Stella n'eut d'autre choix que de répondre :

— Parce qu'elle est amérindienne.

Tandis que les deux femmes la regardèrent d'un air effaré, un lourd silence régnait dans l'atelier, jusqu'à ce que Justina éclate en sanglots et disparaisse dans la salle de bain. Furieuse, madame Wu serra les poings et posa sur Stella un regard qui en disait long sur ses pensées.

— Mais vous vous prenez pour qui, dites-moi ? rugit-elle. Pourquoi avoir dit une chose aussi affreuse ? Cette fille travaille très dur et croyez-moi, elle est pleine de talent. Ainsi, vous êtes raciste ?

— Je dois maintenant partir, annonça Stella en montant rapidement l'escalier. Bonne journée.

— Mais partez donc ! Ce n'est pas parce que vous êtes riche et blanche que vous pouvez tout vous permettre ! Non seulement je vous laisse partir, mais je vous chasse de ma boutique !

Tandis que Stella se pressa vers le haut de l'escalier, madame Wu continua de crier :

— J'espère que vous apprécierez mes manteaux, parce que plus jamais je ne vous en vendrai. Vous n'êtes plus la bienvenue ici, sale raciste !

En arrivant à l'étage supérieur, Stella, qui sentait une larme dans le coin de son œil, essuya celle-ci du revers de la main et quitta la boutique. Une fois sur le trottoir, elle courut vers sa voiture et s'empressa d'y monter, de peur que madame Wu ne se lance à ses trousses pour l'injurier devant son neveu.

— Comment était le manteau ? s'enquit ce dernier après avoir pris place à bord de la BMW.

Perdue dans ses pensées, Stella ne répondit pas. Elle démarra la voiture et pressa sur l'accélérateur. Dans un grondement sourd et tonnant, la BMW partit en trombe en faisant crisser les pneus sur l'asphalte, sous le regard médusé des piétons.

Il n'en fallait guère plus pour que Jérémie cède à la panique. Le pauvre s'agrippa fermement à son siège, pendant que sa tante restait concentrée sur la route.

— Tante Stella ? articula-t-il nerveusement.

Comme il n'obtint aucune réponse, il répéta plus fort :

— Tante Stella !

— Quoi ? finit par répondre cette dernière sans tourner le visage.

— Pourrais-tu ralentir ? J'ai peur.

En vérifiant le tableau de bord, Stella nota qu'elle dépassait largement la limite permise. Retrouvant ses esprits, elle jeta un œil sur Jérémie. Le visage en sueur, celui-ci la regardait avec des yeux totalement apeurés. Elle ralentit donc et reprit son souffle.

— *Oh My God!* lâcha-t-elle. Je suis vraiment désolée, Jérémie.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Euh...

— Tante Stella, est-ce que tu vas bien ?

— J'ai... j'ai eu un problème de digestion, mentit Stella.

— Comment ?

— Je ne sais pas, c'est peut-être le repas de ce matin. Il faudrait que j'aille aux toilettes.

— Dans ce cas, on devrait arrêter quelque part.

— Non ! hurla presque Stella, non sans apeurer davantage Jérémie. Non, reprit-elle plus calmement. J'irai à la maison. Je me méfie des toilettes publiques. Elles ne sont pas toujours... très propres.

— Mais nous sommes loin de Port Moody, fit observer le garçon en scrutant le visage quelque peu mouillé de sa tante. Mais attends une minute... Est-ce que tu pleures ?

— Non, répondit Stella en essuyant malgré tout ses joues.

— Est-ce que tu vas bien ? s'inquiéta Jérémie.

— Bien sûr que je vais bien, affirma Stella en regardant son sac à main. Tu pourrais me faire une faveur ? Prends mon téléphone, puis appelle Sean McCaughey et sa femme Kristine. Je voudrais les inviter à souper, ce soir.

— Euh... d'accord. Mais ce n'est pas un peu tard pour inviter des gens à manger ?

— Pas du tout. À Vancouver, il arrive fréquemment que nous invitions des gens à la dernière minute. Et puis, comme tu as fait de l'excellent travail, aujourd'hui, on se doit de célébrer cela.

— Oui, mais... ton indigestion ?

— Je tiendrai le coup.

— Mais...

— Jérémie, je t'en prie ! cria Stella. Je dois me concentrer sur la route.

Sans plus insister, Jérémie s'enquit du numéro de téléphone et

parvint à rejoindre Sean, qui s'adressait à lui sur un ton beaucoup plus cordial que lors de leur première rencontre. L'homme ayant accepté l'invitation, le garçon raccrocha et profita du reste du voyage pour contempler le paysage. De temps à autre, il examina sa tante d'un air inquiet. Décidément, quelque chose n'allait pas chez elle.

## Chapitre 9

Les soucis que Jérémie se faisait quant à la santé psychologique de sa tante furent mis de côté dès qu'il sortit de la voiture pour respirer le doux parfum des fleurs du jardin de la maison. Aussitôt, l'incident qu'il venait de vivre fut oublié. Aimant particulièrement les violettes, il s'arrêta devant la section qui leur était réservée pour humer leur odeur.

Une fois dans la maison, après avoir sorti tous les ingrédients nécessaires, Stella et lui s'attaquèrent à la préparation du souper. Au menu : ragoût de bœuf aux légumes et au jus de pommes, une spécialité que Stella réservait uniquement à Sean et Kristine. Non seulement il s'agissait de leur plat favori, mais de plus, c'était le seul qu'elle pouvait cuisiner sans commettre d'erreur.

Les McCaughey arrivèrent vers 19h00. Pour profiter de la fraîcheur du soir, Stella avait décidé que le repas se déroulerait sur la terrasse. De même, elle avait confié à Jérémie le rôle de serveur, tâche qu'il réalisa à la perfection. Dès que le ragoût fut prêt à être dégusté, il remplit les assiettes et les posa devant les convives. Grâce à ce repas réconfortant, Stella en vint à oublier la maladresse qu'elle avait commise chez Madame Wu, ainsi que tout le reste...

Tandis que la baie des Anglais scintillait sous la pleine lune, le quatuor passait une excellente soirée. C'est là que Jérémie découvrit le côté bon vivant de Sean. Semblant avoir complètement oublié leur première rencontre, ce dernier ne se lassait pas de parler et de rire, même sur les sujets les plus banales. Sans aller jusqu'à dire qu'il aurait pu être un comédien professionnel, il maîtrisait l'art de faire rire les gens. Si Jérémie ne saisissait pas toutes ses plaisanteries, il soupçonnait qu'il en allait de même de sa tante qui souvent, donnait l'impression de feindre de rire.

Quand Sean en eut terminé de ses blagues, l'hôtesse prit la parole pour signaler que son neveu venait de vivre son tout premier jour de travail.

— J'imagine que ça n'a pas été trop pénible, *eh kido* ?

— En fait... c'était très amusant, répondit Jérémie

— Tu dis cela parce que ton travail était plutôt facile, dit Stella en lui faisant un clin d'œil.

— Il y a ça. Mais c'était amusant parce que j'étais avec toi.

— Ah ! Ah ! s'écria Sean en faisant sursauter Stella. Je crois que ton neveu est amoureux de toi. Pas vrai, Jérémie ?

— Chéri, je crois que tu as trop bu, intervint Kristine après avoir discrètement saisi le verre de son époux.

— Je ne faisais que plaisanter.

— Néanmoins, je crois que tu devrais baisser le ton. Je te signale que nous sommes à l'extérieur et que les voisins peuvent nous entendre.

— Je croyais que c'était nous les voisins ! Ha ! Ha ! ironisa Sean. En guise de réponse, Kristine lui adressa un regard sévère.

— Bon d'accord... Ah, les femmes !

À la fin du repas, après quelques discussions amusantes, Sean lança à Jérémie :

— Est-ce que Stella t'a dit qu'elle avait rencontré un ours ?

— Un ours ? s'étonna le garçon.

— Sean, je t'en prie, prévint Kristine en regardant son époux droit dans les yeux. Il est trop jeune pour entendre cette histoire. Tu vas le traumatiser.

— Je trouve au contraire qu'il est assez vieux pour l'entendre. Qu'en penses-tu, Stella ?

— Si mon neveu veut bien l'entendre, je n'y vois aucun inconvénient.

— Alors, Jérémie... tu veux l'entendre ?

— Bien sûr, répondit le jeune homme. Que s'est-il passé avec l'ours ?

— Rien de grave, je t'assure. C'est même une histoire très drôle. Tu as sûrement remarqué qu'à Vancouver, on se retrouve en plein cœur de la nature...

— Oui. Même que parfois, j'ai l'impression d'être en plein bois.

— Effectivement. Pour cette raison, il arrive parfois que des animaux quittent les montagnes pour piller nos poubelles. Normalement, ce sont les ratons laveurs ou les chevreuils qui s'aventurent de la sorte, mais un beau jour, c'est un ours qui s'est amené. Et pas n'importe quel ours... un gros Kermode blanc. C'est plutôt rare qu'on en voie dans les environs.

— Il avait l'air méchant, en tout cas, spécifia Kristine en prenant une gorgée de vin.

—Mais il était magnifique, enchaîna Sean. Je me souviens que quand j'étais jeune, je rêvais d'en voir un. Donc, ce jour-là, je tondais le gazon dans ma cour quand je l'ai aperçu sur le terrain de Stella. Je n'en croyais pas mes yeux ! Et devine ce qu'il faisait ? Il mangeait les fleurs du jardin.

—Non seulement il les mangeait, mais il les piétinait, ajouta Kristine.

—Et ce n'était pas tout, pouffa Sean. Après avoir mangé toutes les fleurs, il s'est rendu dans la cour arrière pour voir s'il y en avait d'autres. J'en ai donc profité pour aller prévenir ta tante qu'elle avait de la visite et ensuite... Ho ! Ho ! Ho ! Non, c'est trop drôle... je ne peux pas continuer... Vas-y, Stella, raconte-lui la suite !

—Puisque tu insistes, plaisanta Stella. Alors, quand Sean est venu me dire qu'il y avait un ours dans ma cour, je suis sortie sur ce balcon et je l'ai appelé.

—Mais pourquoi ? interrogea Jérémie.

—J'ignore complètement ce qui m'est passé par la tête ! Je suppose que j'étais fascinée par la fourrure blanche de l'ours et que j'ai voulu le voir de plus près. Je lui ai même offert des céréales !

—On aurait dit que tu essayais de l'adopter pour en faire un animal de compagnie ! rigola Sean.

—J'ai failli hurler quand je t'ai vue l'approcher, dit Kristine. J'étais persuadée qu'il allait t'attaquer quand il a approché son museau de ta main.

—Allons, Kristine, les ours n'attaquent que s'ils se sentent menacés ou lorsqu'ils ont faim. Dans ce cas-ci, il avait la panse remplie de ses fleurs. Stella ne courrait donc aucun danger.

—Il s'agissait tout de même d'un ours, pas d'un chat.

—Finalement, termina Stella, l'ours a refusé mes céréales et est reparti vers les montagnes.

—Avez-vous appelé la police ? demanda Jérémie.

—Ça n'a pas été nécessaire, répondit Sean. Les gars de l'*Urban Wildlife Control* sont arrivés quelques minutes plus tard. Ils ont endormi l'ours à l'aide d'un somnifère dissimulé dans de l'eau, puis l'ont ramené dans son habitat. C'était vraiment un moment inoubliable ! Je regrette de ne pas avoir pensé à le photographier. Je le regrette, car ce type d'ours est aussi rare que la comète de Halley. Et maintenant, Jérémie, voudrais-tu entendre l'histoire de...

Mais avant que Sean ait terminé sa phrase, le téléphone sonna.

Stella entra pour aller répondre, puis revint moins d'une minute plus tard en affichant un regard assombri.

— Est-ce que c'était ma mère ? demanda Jérémie.

— Non, c'était monsieur Ridgewell, répondit Stella, visiblement peu ravie.

— Hein ? s'exclama Sean. Pour quelle raison ton ex-mari t'a-t-il appelé ?

— C'était son frère, le corrigea Stella. Je suis navrée, mais nous allons devoir mettre un terme à cette soirée. Monsieur Ridgewell vient de m'informer qu'il souhaite me rencontrer demain matin à neuf heures.

Tout à coup, le sourire de Sean s'estompa.

— Tu ne nous avais pas dit que tu ne devais le voir que dans deux jours ? demanda Kristine, qui peinait à cacher sa stupéfaction.

— Mon ex-beau-frère a quelques fois l'habitude de changer les plans à la dernière minute.

— Ce bâtard de Ridgewell aura trouvé le moyen de gâcher notre soirée ! lâcha Sean.

— Je suis vraiment désolée, répliqua Stella.

— Ce n'est pas grave, l'excusa Kristine. Ce fut une excellente soirée et nous t'en remercions.

Bien malgré eux, Stella et Jérémie raccompagnèrent leurs invités jusqu'à la sortie, puis les saluèrent.

— Nous allons transporter la vaisselle dans la salle à manger, mais nous ne pourrons la laver ce soir, indiqua Stella après avoir fermé la porte.

— Pourquoi ?

— Parce que demain, nous devons nous lever à cinq heures du matin.

— Cinq heures ? Mais je croyais que ton rendez-vous n'était qu'à neuf heures...

— Oui, mais il faut s'y rendre... et c'est à Rockport, aux États-Unis, soit à deux heures de route. Et c'est sans compter les embouteillages !

— Deux heures ? s'exclama Jérémie. Est-ce que nous pourrons y arriver à temps ?

— Il le faudra. Alors, on se charge de la vaisselle, on appelle ta mère et nous allons nous coucher. Ne t'inquiète pas, je veillerai à te réveiller à l'heure.

Tel que promis, le lendemain, Stella alla réveiller le garçon à cinq heures pile. Malgré la fatigue, ce dernier trouva l'énergie de se doucher et de s'habiller, avant de céder la salle de bain à sa tante, qui avait déjà préparé le déjeuner. Contrairement à son habitude, Stella ne mit que très peu de temps pour faire sa toilette et dénicher des vêtements. Dès qu'elle fut prête, elle rassembla les manteaux achetés la veille et gagna le rez-de-chaussée.

Malgré l'incident de la veille, Jérémie n'eut aucun mal à monter dans la voiture. Probablement parce qu'il savait qu'ils n'avaient pas de temps à perdre. Pressée d'atteindre l'autoroute avant l'heure de pointe, Stella ne prit le temps de boucler sa ceinture qu'au premier feu de circulation rencontré sur la route.

Dès qu'ils eurent quitté Port Moody, Jérémie, fatigué, ne put s'empêcher de dormir, pour ne se réveiller qu'à la frontière américaine, alors qu'il était près de sept heures. Heureusement, les lieux n'étaient pas trop achalandés. Toujours pressée, Stella se dépêcha de tendre leurs passeports et de répondre aux questions d'usage avant de reprendre leur chemin.

Durant le trajet sur les routes américaines, Jérémie constata avec étonnement l'aspect rural du paysage et l'omniprésence de la nature. D'immenses fermes dotées de granges, de tracteurs et de minots de blé occupaient les deux côtés de l'autoroute. De temps à autre, le garçon pouvait voir un village se détacher à l'horizon. Encore plus loin, la chaîne des Cascades, dont le sommet des montagnes enneigées semblait frôler le ciel, s'offrait à sa vue, non sans lui rappeler le décor du mont Everest qu'il avait déjà pu contempler sur une photo publiée par le National Geographic. Une chose demeurait certaine, ce qu'il voyait là, était loin d'être à l'image qu'il s'était fait des États-Unis. Où se trouvaient les immenses gratte-ciels qu'on montrait dans les dessins animés et les films ? Un peu décevant, mais au moins, ce n'était pas ennuyant.

En raison de la circulation fluide, Stella put rouler plus rapidement. Nul doute qu'ils arriveraient à l'heure prévue. Assez étrangement, Jérémie ne semblait guère troublé par le fait qu'elle conduisait à plus de 100 km/h. Il semblait si absorbé par le paysage qu'il donnait l'impression d'être parfaitement à l'aise. Était-elle parvenue à chasser sa phobie ? Si tel était le cas, elle ne pouvait que s'en réjouir.

Alors qu'ils roulaient en direction de Bellingham, dans l'État de Washington, sachant qu'ils avaient devancé leur horaire, elle s'ar-

rêta brièvement dans un casse-croûte pour commander un café pour elle, ainsi qu'un sandwich aux œufs et un jus pour Jérémie. Puis elle reprit la route, avant d'allumer la radio pour chasser l'ennui. Si la musique lui plaisait à elle, elle était loin d'être au goût de Jérémie qui à son grand désarroi, dut l'endurer jusqu'à leur arrivée au manoir de Ridgewell.

La demeure de Stanford Ridgewell trônait aux pieds des Cascades, sur une butte qui surplombait le petit village de Rockport. D'où elle se trouvait, on pouvait facilement voir la vallée où coulait la rivière Skagi, ainsi que les forêts impénétrables qui de leur hauteur, entouraient les villages. Une vue magnifique qui donnait au richissime propriétaire des lieux la sensation d'être le maître du monde.

Faite de bois, la villa saisonnière de ce dernier ressemblait à une grosse cabane de pionnier, exception faite qu'elle était suffisamment grande et luxueuse pour héberger et accommoder plusieurs personnes. Au centre de l'entrée circulaire menant à l'entrée se trouvait une fontaine d'où l'eau jaillissait par la bouche d'un phoque taillé dans du fer. Une fois la BMW garée près de la Ferrari de Stanford, Jérémie prit les documents renfermant les renseignements sur les différents manteaux qu'ils avaient évalués, tandis que Stella se chargea d'apporter les vêtements.

Dès que celle-ci appuya sur le bouton de la sonnette, ils furent accueillis par le majordome, qui les invita à entrer.

— Monsieur Ridgewell, les informa le majordome avec un fort accent américain, ne peut malheureusement vous recevoir tout de suite, car il doit terminer un important entretien téléphonique avec ses associés.

— Pardon ? s'étonna Stella. Mais il nous a demandé de lui apporter ces manteaux ce matin. Nous ne sommes pas en retard, j'espère ?

— Absolument pas, la rassura le majordome. Vous êtes bien à l'heure, mais... monsieur Ridgewell a reçu un appel imprévu. Il s'excuse pour ce petit inconvénient.

— Ce petit inconvénient ? lança Stella d'une voix suffisamment forte pour effrayer Jérémie. Nous avons fait plus de cent kilomètres pour rencontrer Ridgewell, sans compter que c'est lui qui, à la dernière minute, a réclamé notre présence. Et après tout le mal que nous nous sommes donné pour être ici, il envoie son majordome pour nous dire qu'il ne peut pas nous recevoir ?

—Monsieur Ridgewell se fera un plaisir d'examiner les manteaux dès qu'il le pourra. Après, il descendra pour vous remettre votre chèque. Si vous voulez bien me les remettre...

Aussi furieuse qu'épuisée, Stella lui balança les manteaux comme s'il s'agissait de vulgaires guenilles.

—Je suis profondément navré que vous ayez à attendre. Vous devez être fourbues après un si long voyage. Voudriez-vous une collation?

—D'accord, accepta Stella.

Aussitôt, son neveu et elle furent conduits dans un salon qui n'offrait qu'un canapé noir et un téléviseur fermé pour toute commodité. Non sans lâcher quelques soupirs d'impatience, Stella fixa l'écran noir, tandis que Jérémie essayait de trouver une façon de tuer le temps.

—Mince! lâcha-t-il, j'ai oublié mon jeu à la maison.

—Pauvre toi... répliqua moqueusement Stella.

—Je me demande bien ce que je vais pouvoir faire en attendant l'arrivée de monsieur Ridgewell.

—Tu pourrais en profiter pour trouver un autre *passé-temps*. N'as-tu jamais pensé à lire, par exemple, ou à faire du sport?

—Le sport ne m'a jamais vraiment intéressé, confia Jérémie en se laissant choir sur le divan, et pour ce qui est des livres... je n'arrive pas à les lire s'il n'y a pas des images. Moi, je préfère les BD.

—À ton âge, je lisais déjà *Les Misérables* et *Pride and Prejudice*... et je parvenais à comprendre les intrigues sans l'aide d'images.

—Oui, mais dans ce temps-là, il n'y avait pas de jeux vidéo.

—Même s'il y en avait eu, jamais je n'y aurais consacré toutes mes journées.

—Mais qu'y a-t-il de mal à jouer au Gameboy?

—Aucun. Il faudrait juste que tu te trouves d'autres *passé-temps* pour varier ta routine.

—Tu dis ça et pourtant, tu ne fais rien d'autre que de lire des livres.

—Que non! se défendit Stella. Je travaille, je voyage, je cuisine, je visite des amis, je cours les magasins, je fais des promenades, et quoi encore! Et c'est sans compter mon nouveau *passé-temps*...

—Quoi donc?

—Tu ne devines pas?

—Pas du tout...

— Mais passer du temps avec mon adorable petit neveu, voyons ! lança Stella en tapotant le bout du nez de Jérémie avec un doigt.

C'est alors que le majordome revint vers eux, avant de déposer sur une table vitrée un plateau d'argent contenant deux bols de fruits, un pichet de lait, des verres, et une clochette dorée.

— S'il vous faut autre chose, n'hésitez pas à sonner, indiqua-t-il en désignant la clochette.

— Merci, monsieur... pardonnez-moi, mais je ne vous ai pas demandé votre nom.

— Roger Henrik, madame. Sur ce, je vous souhaite un bon appétit.

Puis l'homme quitta précipitamment le salon. Stella offrit un verre de lait à Jérémie et s'en servit un. Ceci fait, elle prit sa cuillère et attaqua sa collation en dégustant les fruits un à la fois, comme si elle se délectait d'une pâtisserie.

— Tante Stella, je peux te demander quelque chose ?

— Mais bien sûr.

— Crois-tu que j'ai changé depuis que je suis ici ?

— Tu t'es définitivement beaucoup amélioré. Tu es devenu beaucoup plus aimable, même si tu dois encore travailler sur toi-même. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Eh bien... il est vrai que j'ai amélioré mon attitude, mais je ne trouve pas que j'ai tant changé. C'est vrai que je ne suis plus fâché d'être ici et que... euh...

— Tu ne me détestes plus ?

— Oui... euh, pardon... je ne voulais pas dire que...

— Ce n'est pas grave ! Il est vrai que moi non plus je n'ai pas toujours été courtoise avec toi. Mais au moins, nous sommes parvenus à enterrer la hache de guerre, non ?

— En tout cas, merci de m'aider comme tu le fais. J'espère qu'en partant d'ici, je serai parvenu à vaincre ma peur des voitures et surtout, à surmonter ma colère et ma peine.

— Tu sais, même si tu fais de gros efforts pour devenir une meilleure personne, tu dois savoir que nul n'est parfait. Aussi, il y a de mauvais sentiments dont on n'arrive jamais à se défaire, comme la tristesse, la peur et la colère.

— Est-ce que ça signifie que ma colère ne me quittera jamais ? s'inquiéta Jérémie.

—Non, la colère ne te quittera jamais, soupira Stella. C'est triste, mais c'est ainsi.

—C'est injuste, se lamenta Jérémie. Je n'ai jamais voulu être en colère contre mon père, craindre les voitures et être triste. Je voudrais tellement que ce soit le contraire.

—Laisse-moi te dire quelque chose à propos de la colère, de la peur, et de la tristesse. Ce sont toutes des émotions. Elles sont parfois négatives et difficiles à gérer, mais en même temps, elles peuvent nous être bénéfiques et devenir nos meilleures alliées pour affronter les épreuves de la vie.

—Même si elles nous causent du mal ?

—Il vaut mieux souffrir de nos émotions que de ne pas en avoir du tout, raisonna Stella. Tu vois, l'être humain ne peut se défaire de ses émotions parce que ce sont elles qui aident à définir qui il est.

—Donc, si je ressens de la colère, ça signifie que je suis colérique ?

—Pas du tout, rectifia Stella. Ce que j'essaie de te dire, c'est que les émotions nous aident à forger notre personnalité et à combattre nos faiblesses. Mais une seule émotion, comme la colère ou la peur, ne suffit pas à définir qui nous sommes. C'est l'ensemble de nos émotions qui influence notre caractère. Le véritable danger, c'est lorsque nous laissons l'une d'elles nous dominer. Donc une personne qui se laisse dominer par la colère sera certes une personne colérique, mais si elle choisit de laisser la joie et l'amour prendre le dessus, il en sera tout autrement. Dans ton cas, tu es rempli d'une très grande colère et d'une tristesse qui te hantent constamment, parce que tu as vécu une terrible tragédie très tôt dans ta vie. Mais depuis ton arrivée ici, tu fais de gros efforts pour lutter contre tes émotions négatives. Elles ne te quitteront peut-être jamais, mais au moins, tu auras fait ce qu'il faut pour apprendre à les maîtriser.

—J'en doute...

—Ne dis pas de sottises. Tu te souviens de la fois où je t'ai trouvé en larmes dans ma chambre ?

—Tu veux dire... quand j'ai failli... répliqua honteusement Jérémie.

—J'ignore quel plan diabolique tu avais en tête ce soir-là, l'interrompit Stella en levant la main, et je ne veux pas le savoir. Ce qui compte, pour moi, c'est de savoir que tu as été en mesure de résister à l'envie de passer à l'action. Cela signifie donc que tu peux vaincre ta

colère. N'ai-je pas raison ?

— Peut-être bien.

— Alors tu vois... tu as changé.

— C'est vrai, mais j'ignore comment j'y suis parvenu...

— Je crois que j'ai une petite idée, mais je vais te laisser la chance de me l'expliquer.

— C'est en raison de la photo que j'ai trouvée dans ta chambre, répondit Jérémie après s'être remémoré ce fameux épisode. Quand je l'ai vue, je me suis rendu compte de quelque chose...

— Ah bon ? De quoi ?

— D'abord, la photo que j'ai vue m'a fait comprendre que j'en voulais à mon père. J'ai aussi compris pourquoi j'étais si en colère. C'était parce que je détestais mon père et que je détestais le détester. C'était mon père, après tout. Ensuite, je me suis rendu compte que durant toutes ses années, jamais tu ne m'as oublié. Tu me connaissais très peu et pourtant, tu m'as toujours aimé.

— Je suis très heureuse que tu l'aies enfin compris.

— Désolé d'avoir été trop stupide pour le voir plus tôt.

— Ne dis pas ça. Être stupide signifie être dépourvu d'intelligence, alors que ce n'est pas du tout ton cas. Tu t'es laissé aveugler par la rage et c'est normal. N'oublie pas que tu n'es qu'un enfant et que tu as encore beaucoup à apprendre sur toi-même. Jeunes, nous avons tous vécu des crises émotionnelles. Cela ne fait pas de nous tous des personnes stupides. Avec le temps et la maturité, nous finissons tous par devenir meilleurs. Et tu as raison quand tu dis que je ne t'ai jamais oublié. Il est vrai que quand tu étais tout jeune, la vie que je menais à l'époque m'empêchait d'être présente dans la tienne. Et si j'ai été aussi absente depuis l'accident, c'est parce que j'ai eu honte du comportement de mon frère. Mais crois-moi, je n'ai jamais cessé de penser à toi. Le soir où tu es entré dans ma chambre pour y faire je ne sais quoi, tu as surmonté ta rage parce que tu t'es rendu compte qu'il y a des gens qui t'aiment... et que tu aimes. C'est le sentiment d'amour que tu as ressenti qui a freiné ta rage. Sache que c'est avec l'amour de soi et de nos proches qu'on finit par vaincre nos démons intérieurs.

— Donc s'il y a des gens qui m'aiment, je serai guéri de ma colère ? lança Jérémie avec une lumière d'espoir dans ses yeux.

— Hélas, non. Personne ne peut chasser ta colère ; il n'y a que toi qui peux y arriver. Ceux qui se soucient de toi t'indiqueront la bonne route à suivre, mais c'est toi, et seulement toi, qui choisiras de

l'emprunter ou non. Mais il est difficile, parfois impossible, de parcourir ce chemin seul.

Avant que Stella ne puisse poursuivre, le majordome arriva dans le salon.

— Excusez-moi, madame, dit-il, Monsieur Ridgewell est prêt à vous recevoir.

— Excellent ! s'exclama Stella, satisfaite, même si elle souhaitait poursuivre sa discussion avec Jérémie. Lui avez-vous remis les manteaux ?

— Bien sûr, répondit le majordome. Il a approuvé vos choix et a déjà préparé votre paiement, auquel, bien sûr, il a rajouté le remboursement de vos achats.

— Très bien, alors, allons le voir.

— Attendez une minute, lança soudainement Jérémie, vous ne nous aviez pas dit que monsieur Ridgewell viendrait nous trouver ici ?

— Mais c'est vrai, renchérit Stella. Pourquoi devons-nous aller dans son bureau ?

— Euh... c'est que... monsieur Ridgewell a pensé qu'il serait préférable que la rencontre se déroule dans son bureau. Il est malheureusement... incapable de descendre.

— Bon, consentit Stella. Allons-y...

Une fois dans le bureau de Ridgewell, Stella et Jérémie comprirent tout de suite ce qui avait empêché leur hôte de venir à leur rencontre. Assis derrière une grande table rectangulaire sur laquelle reposaient un ordinateur, un téléphone et un petit drapeau du Canada inséré dans un porte-crayon, l'homme était encore en robe de chambre, comme s'il sortait du juste du lit. Encore pire, il n'avait même pas pris la peine de recouvrir adéquatement son torse affreusement poilu. Et comble de malheur, il discutait encore au téléphone ! Sans même attendre qu'il ait raccroché, Stella s'accorda le droit de dire à Jérémie de ne pas s'asseoir, pendant que de son côté, elle choisit également de rester debout, ne serait-ce que pour faire savoir qu'elle n'entendait pas jouer la jolie petite vendeuse qui s'assoit bien sagement en attendant que monsieur daigne lui parler.

— Bonjour, Stella, comment vas-tu ? lança Ridgewell après avoir raccroché. Faut m'excuser, mais j'ai plusieurs commandes à vérifier. Cette année, je crois que les ventes vont atteindre un nouveau sommet. Je suis désolé de t'avoir demandé de venir plus tôt que prévu,

mais que veux-tu... C'est le business ! Voici ton chèque. Comme tu peux voir, tout est en ordre.

Tout en faisant mine d'écouter, Stella examina brièvement le chèque et le déposa dans son sac à main. Refusant de s'attarder davantage, elle s'appêtait à signifier à Jérémie qu'il était temps de partir quand Ridgewell lança :

— Mais Stella... Tu ne vas pas partir sans prendre le temps de me dire bonjour !

— C'est que nous avons une longue route à faire, prétextea Stella.

— Mais pourquoi ne pas rester ici cet après-midi ?

— Et pourquoi donc ?

— J'ai invité Martin, sa nouvelle épouse, ainsi que quelques amis pour un barbecue... Qu'est-ce que tu en dis ?

— Un barbecue ? Oh non ! Navrée, mon cher, mais nous devons retourner à Vancouver.

— Allons, Stella ! insista Ridgewell. Écoute, je sais que je t'ai donné du fil à retordre lorsque mon frère et toi avez divorcé, mais je voudrais qu'on reprenne du début, toi et moi. Allez... tu restes, on mange un bon steak, on s'offre du bon vin de la Californie, on cause et on rit...

— J'ai dit non.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? interrogea Ridgewell, visiblement contrarié. Je t'invite à souper en famille, et vois comment tu réagis. Ce n'est pas très civilisé de ta part.

— CIVILISÉ ? se fâcha Stella en se ruant vers le bureau. Écoutez-moi bien, monsieur Ridgewell, s'écria-t-elle après avoir posé ses deux mains sur la table. La prochaine fois que vous voudrez tenter de vous réconcilier avec moi, assurez-vous de ne pas vous y prendre après m'avoir fait parcourir plus d'une centaine de kilomètres pour me faire ensuite attendre dans le petit salon. Et si je peux me permettre, la prochaine fois que vous inviterez une femme chez vous, que ce soit votre belle-sœur, votre épouse, ou moi-même, ayez au moins la *civilité* de vous habiller ! Sur ce, je vous salue ! Dites bonjour à Martin de ma part.

Sans même attendre qu'elle le lui demande, Jérémie suivit sa tante jusqu'à la sortie. Quand il se retourna pour fermer la porte, il entendit le téléphone de Ridgewell sonner. S'il n'en avait été ainsi, il apparaissait clair que ce dernier les aurait suppliés de revenir.

—Non, mais... quel culot ! rœga Stella aprœs qu'ils eurent repris la route.

Rivœ sur son siœge, Jœrœmie ne put faire autrement que d'attendre que Stella retrouve son calme.

—Il n'a mœme pas eu la dœcence de te saluer ! continua-t-elle pendant que ses doigts agrippaient fermement le volant. Il agissait comme si tu n'existais pas. Je n'arrive pas œ croire qu'aprœs toutes ces annœes, il soit encore aussi cupide et arrogant.

Alors qu'elle œvacuait ainsi sa colœre, elle appuya plus œ fond sur l'accœlœrateur, comme si elle œtait impatiente de regagner Vancouver.

—Et en plus, il m'a dœlibœrœment placœe dans une situation embarrassante... Il m'invite œ souper avec lui et mon ex-mari œ la derniœre minute et ensuite, il me reproche de ne pas œtre disponible !

—Nous lui avons au moins remis les manteaux, dit Jœrœmie en espœrant calmer sa tante.

—Qu'ils aillent au diable, ces manteaux ! s'œcria celle-ci. Je ne sais mœme pas pourquoi je travaille encore pour cette fripouille ! Voilœ longtemps que j'aurais dœ rompre notre contrat ! Mais pourquoi ne l'ai-je donc pas fait ! Pourquoi ? Pourquoi ?

Toujours furieuse, elle frappait le volant de ses mains et se concentrait de moins en moins sur la route. Elle ne remarqua mœme pas que la voiture gagnait en vitesse. C'est alors que Jœrœmie, terrifiœ, s'aperœut que la BMW s'approchait dangereusement de la voiture qui roulait devant eux.

—Tante Stella... prœvint-il.

—Ce n'est pas civilisœ, poursuivit Stella en imitant la voix de Ridgewell, et en dœtournant le visage pour regarder son neveu. Qui est-il pour parler de civilitœ ? Il a autant de dignitœ qu'un tenancier de bordel !

—Tante Stella !

—Quoi ?

—ATTENTION ! LA VOITURE !

Au moment oœ Stella dœtourna son regard vers la route, la voiture devant eux n'œtait plus qu'œ un doigt de son pare-chocs. Prise au dœpourvu et n'ayant qu'une fraction de seconde pour rœagir, elle tourna prestement le volant et œvita la collision de justesse. Aussitœt, la BMW se retrouva sur la voie du milieu, les pneus crissant quelque peu sur l'asphalte. Fort heureusement, aucune voiture ne se trouvait sur leur chemin, ce qui leur œvita le pire. Aprœs que le chauffeur de l'autre

voiture eut fait entendre son mécontentement par l'entremise de son klaxon, Stella accéléra pour éviter les injures. Son cœur battait si fort, qu'elle croyait faire une crise cardiaque.

— Tante Stella, arrête la voiture, s'il te plaît.

Les mains toujours bien agrippées à sa ceinture, Jérémie était si terrifié par les mouvements brusques de la voiture, qu'il suppliait des yeux pour que Stella accède à sa demande. Elle-même en état de choc, elle décida d'obtempérer.

Une fois sa voiture rangée sur le côté de l'autoroute, elle coupa le moteur, se laissa glisser sur son siège et respira tranquillement pour retrouver son calme. Jérémie tenta de faire de même, mais était si pétrifié qu'il n'y parvint pas. Tremblant de tous ses membres, le pauvre sentait une chaleur étouffante lui monter à la gorge. Il ouvrit discrètement la fenêtre pour laisser entrer l'air frais. Ce n'est pas l'envie de sermonner sa tante qui lui manquait, mais voyant bien qu'elle était dans le même état que lui, il s'en abstint. À la voir ainsi inerte, il était persuadé qu'elle allait s'évanouir d'un moment à l'autre. Que faire ? Appeler une ambulance ? Sa mère ? Sortir pour arrêter une voiture ? Pas la moindre idée.

— Pardonne-moi, Jérémie, l'entendit-il finalement lui dire. Je... je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Tu m'as fait une sacrée frousse, répliqua-t-il d'une voix tremblante.

— Je sais. J'aurais dû mieux contrôler ma colère. Ciel... j'ai failli te tuer !

— Pas juste moi, toi aussi, répliqua doucement le garçon. Mais ce n'est rien... ce qui compte, c'est que nous soyons en vie.

— Mais ce n'est pas rien, Jérémie ! s'exclama Stella. Est-ce que tu te rends compte que j'ai failli avoir un accident ?

— Ben... oui, répondit timidement le garçon. En tout cas, tu conduis mieux que mon père.

Stella eut un regain de joie. Même dans la peur, Jérémie avait su retrouver son sens de l'humour.

— Et comment donc ! dit-elle en souriant pour la première fois depuis qu'ils avaient repris la route. Mais je ne crois pas que je suis apte à conduire pour le moment. Je vais appeler un taxi et une dépanneuse.

— Attends, l'arrêta Jérémie alors qu'elle allait s'emparer de son cellulaire. Tu ne veux pas réessayer ?

—Pas question ! Je te signale que j'ai failli causer un accident sans même m'en rendre compte !

—Oui, mais tu étais en colère. Écoute... chaque fois que je te vois derrière le volant, non seulement tu sembles confortable, mais tu m'apparais heureuse. Peut-être que conduire va te remettre les idées en place ? Et puis, ce n'est pas toi qui m'as dit qu'on ne devait jamais laisser notre peur nous dominer ? Que nous devons apprendre à la gérer ?

—Tu utilises mes propres paroles pour obtenir gain de cause, soupçonna Stella en pouffant de rire. Mon petit rouquin !

Puis les deux rirent un bon coup.

—D'accord, fit Stella. Mais je dois d'abord me remettre de mes émotions. Que proposes-tu que nous fassions en attendant ?

—Eh ben... on pourrait discuter, suggéra Jérémie après avoir brièvement réfléchi. Je me sens toujours mieux quand tu me parles. Peut-être que je te ferai le même effet...

—Et de quel sujet voudrais-tu discuter ?

—Si tu ne veux pas en parler, je comprendrai et je te proposerai autre chose, mais... j'aimerais savoir pourquoi Ridgewell et toi ne vous entendez pas.

—Mon beau-frère et moi ne nous sommes jamais bien entendu, soupira Stella. Il veut toujours tout contrôler. Même jeune, c'était toujours lui qui décidait à quel jeu ils joueraient, Martin et lui. Personne n'osait le contredire. Plus tard, son leadership lui a permis de bâtir une entreprise très rentable en Californie, ce qui l'a rendu très riche et... très arrogant, aussi.

Elle fit une pause durant laquelle elle se remémora un très mauvais souvenir, puis après hésitation, se décida à le raconter.

—T'ai-je dit où je me suis mariée ?

—Non, je ne crois pas. C'était où ?

—À l'hôtel international de Mark Hopkins à San Francisco. C'est l'un des hôtels les plus célèbres de la Californie.

—Oh ! Ça a dû être palpitant.

—Oui et non.

—Pourquoi dis-tu ça ?

—Parce que ce n'était pas nous qui avons choisi cet endroit. Enfin... *moi* je ne l'avais pas choisi. C'était Stanford qui avait suggéré, ou plutôt, qui avait insisté auprès de son frère pour que la cérémonie se déroule là-bas. Je n'étais même pas présente quand ils ont pris cette

décision. Lorsque Martin m'en a fait part, j'ai refusé en lui rappelant que c'était à nous et à nous seuls de planifier notre mariage. C'est là qu'il m'a informée que son frère avait déjà fait les réservations. Malgré moi, nous nous sommes donc mariés là-bas et je dois admettre que ce fut un moment inoubliable. On aurait dit un mariage royal. Tout était parfait : le décor, la nourriture, la musique... j'ignore comment il s'y est pris, mais Stanford avait réussi à convaincre le groupe *Eagles* de venir chanter pour nous. Et l'amour, crois-moi, était au rendez-vous. Pour un temps, en tout cas. Mais une fois la fête terminée, quand Martin et moi sommes montés à notre chambre, nous nous sommes disputés toute la nuit.

—Aïe ! À propos de l'hôtel ?

—Exactement. J'étais encore furieuse que Martin ait laissé son frère prendre le contrôle de notre mariage, sans tenir compte de mon opinion. La magie de la journée s'est évaporée dès que nous avons fermé la porte de la chambre.

—Mais je ne comprends pas. Pourquoi as-tu accepté de te marier dans un endroit que tu n'aimais pas ?

—Je n'ai pas dit que je détestais l'endroit. J'étais simplement furieuse que Stanford et Martin aient planifié mon mariage sans me consulter.

—Mais pourquoi n'as-tu tout simplement pas refusé ?

—Parce que je n'ai pas eu le choix... tout était décidé et réservé. J'aurais peut-être pu tout annuler, mais j'en ai été incapable. C'est là ma plus grande faiblesse. Il m'est très difficile de refuser quelque chose à une personne qui m'est proche. Après en avoir discuté la première fois avec Martin, je me suis tue en essayant de me convaincre que finalement, ce n'était pas si mal et que j'avais eu tort de m'emporter. Plus tard, j'ai bien fini par dire non, mais c'était trop tard. Nous ne pouvions plus reculer.

—Ça t'arrive souvent de dire oui même si tu n'es pas d'accord ?

—Trois autres fois, en fait. Je n'ai pas su dire non à mon frère qui buvait trop et je n'ai pas su dire non à mon père quand il vous a abandonnés, ta mère et toi.

—Et la troisième fois ?

—Désolée, mais c'est trop difficile à raconter, répondit tristement Stella.

—Je ne peux vraiment pas savoir ?

— Comme je te l'ai dit, c'est trop difficile, pour moi, d'en parler.  
À mon tour de te poser une question, jeune homme...

— Bien sûr. Mais j'ai le droit de ne pas y répondre, hein ?

— Bien entendu.

— Alors, vas-y.

— Comment t'es-tu senti quand ta mère t'a annoncé qu'elle comptait quitter ton père avant son décès ?

— Eh ben... commença Jérémie, un peu troublé, je ne me souviens pas vraiment de ce que j'ai ressenti. J'avais sept ans quand ma mère m'a mis au courant et à l'époque, ça faisait déjà longtemps que mon père était mort. Je n'en suis pas sûr, mais je pense que je m'en souciais peu. Désolé, c'est mal de dire ça ?

— Bof ! fit Stella en se redressant sur son siège. Je suppose qu'il serait futile de se soucier de quelque chose qui finalement, n'a pas pu aboutir. Oh pardon, je ne voulais pas dire...

— Ça va. Si mon père avait été encore vivant et que ma mère m'avait appris qu'elle voulait divorcer, je lui en aurais peut-être voulu au début, mais avec le temps, j'aurais fini par comprendre. Sûrement, en tout cas. Mais je crois bien que ça n'aurait pas été facile pour elle non plus.

— Effectivement, convint Stella. Pour avoir vécu un divorce, je peux te dire que c'est très difficile.

— Est-ce à cause de Stanford que Martin et toi avez divorcé ?

— Pas vraiment, même s'il a contribué à l'échec de notre union. Si j'ai divorcé d'avec Martin, ce n'est pas parce qu'il obéissait à son frère au doigt et à l'œil, mais parce que... parce que je ne l'aimais pas suffisamment. C'était un homme adorable, certes, mais j'ai toujours su que notre mariage s'écroulerait un jour. Je suis même étonnée que nous ayons tenu le coup durant huit ans.

— Mais pourquoi l'avoir épousé ?

— Simplement pour faire plaisir à mon père. Martin était le fils d'un homme avec qui mon père brassait des affaires. Mon mariage avec lui rapprochait donc les deux entreprises... ce qui faisait grimper les affaires et la valeur de leurs actions.

— C'est un peu ce qu'on voit dans la royauté, non ?

— C'est exactement ça ! gloussa Stella. Nous sommes comme des rois et des reines, mais plutôt que de porter des couronnes et des robes, nous nous habillons avec des cravates, des chemises et des jupes pour affirmer notre noblesse !

—Tante Stella? poursuivit tristement Jérémie après un bref moment de silence. Est-ce que tu as eu une vie aussi difficile que la mienne?

—Tu crois que ma vie a été difficile? répondit Stella, surprise par la question.

—Eh bien... hum... vois-tu, quand je te parle de mes problèmes, tu as toujours de bons conseils à me donner. J'ai l'impression que tu comprends ce que je ressens, comme si tu avais traversé les mêmes moments difficiles que moi.

—Je ne suis pas une psychologue, Jérémie, et je doute d'être la bonne personne pour te donner des conseils. Mais je peux te dire que j'ai effectivement vécu des moments difficiles. Mais ce ne sont que des moments, rien de plus. Ce sont des épisodes de la vie où la noirceur tente d'éteindre la chandelle de notre âme. Et nous, pauvres mortels plongés dans nos batailles personnelles, nous devons trouver la force pour éviter que notre chandelle s'éteigne.

—Hein?

—Désolée, j'ai laissé parler la philosophe qui dort en moi. Ce que je veux dire, c'est que quand de mauvaises choses surviennent, comme le décès d'un être cher, par exemple, et que nous en souffrons, il arrive que nous voulions tout abandonner, ou que nous commettions des gestes stupides pour oublier notre douleur ou éviter de la confronter. Il n'y a pas si longtemps, j'ai traversé de grosses difficultés qui ont failli me faire perdre la raison. Combien de fois j'ai failli tout abandonner parce que je n'avais pas la force de continuer! Mais j'ai fini par surmonter ma peine, et j'en suis fière, car autrement, je ne serais pas là pour t'aider. Mais encore aujourd'hui, les vieilles cicatrices de mon passé continuent de me harceler. En particulier quand mes faiblesses refont surface.

En écoutant sa tante parler, Jérémie crut qu'elle avait retrouvé son calme. Elle parlait avec une voix plus douce, mieux contrôlée et moins amère.

—Que t'est-il arrivé, dis-moi? se risqua-t-il à lui demander.

—Je ne peux t'en parler, soupira-t-elle en posant les mains sur le volant. Non par manque de confiance, mais parce que je serais incapable de replonger dans mon passé. De toute façon, je ne suis plus celle que j'étais avant.

—Et qui étais-tu, avant?

Plutôt que de répondre, Stella fit démarrer le moteur et regagna l'autoroute. Après quoi, elle se fit silencieuse jusqu'à ce qu'ils arrivent à Vancouver.

## Chapitre 10

*Cette nuit-là, Stella fit un autre cauchemar.*

*Cette fois, elle n'était plus en train de pagayer sur la vaste étendue du Pacifique, perdue au milieu de l'océan du désespoir, en train de se diriger inexorablement vers la porte de l'abîme, avec un épaulard, qui tel un Ange gardien, la suppliait de rebrousser chemin.*

*Elle était plutôt dans un endroit fermé dénué de toute fenêtre. Il n'y avait donc aucune lumière, hormis celle émise par un chandelier suspendu au plafond. Ce dernier, tout comme les murs, les cloisons et la porte, était fait d'un bois bien poli et bien taillé. Visiblement le travail d'un maître sculpteur. Stella ne pouvait se l'expliquer, mais, malgré la pénombre, elle avait l'impression d'avoir déjà mis les pieds dans cet endroit.*

*Assise au beau milieu de la pièce, elle ne portait qu'un long chandail pour tout vêtement. Le plancher était si froid sous ses pieds nus, qu'elle en tremblait de tout son être. Elle n'était qu'une petite fille qui, pour la première fois, avait ses menstruations.*

*Elle n'était pas seule. Il y avait une femme devant elle. Même s'il ne s'agissait pas de celle avec qui elle avait grandi dans la vie réelle, elle la reconnaissait comme étant sa mère. Sa vraie mère, et non celle qu'elle avait rejetée à une certaine époque de sa vie, celle qui avait renoncé à ses origines, à son identité, et qui avait fait l'ultime sacrifice pour offrir à sa fille la meilleure vie possible. Le noble sacrifice d'un parent pour son enfant, pour lui éviter, un jour, d'avoir à faire le même sacrifice.*

*Après s'être penchée vers sa fille, la mère se mit à examiner ses propres mains. Des mains aussi fortes que dans le souvenir qu'en avait gardé Stella. La faible lumière ne lui permettait que de voir la crinière de sa mère, qui s'installa sur ses jambes de façon à ce que leurs visages se retrouvent l'un en face de l'autre. Encore là, il faisait si noir que Stella ne pouvait qu'entrevoir le blanc de ses yeux.*

*—Aujourd'hui, tu es enfin une femme, l'entendit-elle lui dire d'une voix de réassurance. Je vais te laisser seule durant une heure. Pendant que tu saignes, le corbeau te surveillera. Lui seul décidera de ta destinée, comme il décide de celle du monde. Tu ne dois pas toucher*

*ton corps avant mon retour. Si jamais tu me désobéis, le corbeau te fera disparaître. Si tu m'obéis, il fera de toi une femme.*

*Avant même que sa fille puisse lui signifier sa peur, elle sortit de la pièce. Stella était toute seule, jusqu'à ce qu'elle aperçoive le corbeau. Il était là, perché sur un morceau de bois, alors que chacune de ses pattes griffées retenait une statue de bois. La fillette ne pouvait déceler leur forme, mais elle savait que ces statues représentaient deux chemins de vie différents.*

*Pendant plusieurs minutes, elle resta assise sur le plancher, à endurer le froid et les fuites de sang qui s'écoulaient de son sexe avant de former une petite flaque rouge à ses pieds. Cette épreuve lui était pénible, mais elle tint le coup. Du moins, jusqu'à ce qu'elle commence à ressentir des crampes dans le bas-ventre. Au début, elles étaient supportables, mais plus le sang s'écoulait, plus elles gagnaient en intensité. À un point tel, que la pauvre fille se mourait d'envie de toucher son ventre pour soulager sa douleur. Mais elle craignait de le faire, sachant que le corbeau la surveillait, et que ses pattes retenaient toujours les deux statues. À un certain moment, toutefois, c'en fut trop. Le visage déformé par la souffrance, elle posa ses mains sur son ventre et le massa. Du coup, la douleur s'éclipsa.*

*Aussitôt sa promesse brisée, elle vit son sang se transformer en vapeurs toxiques répandant une odeur nauséabonde. Le corbeau se mit à croasser violemment dans sa direction. Après quoi, il s'envola et laissa sa patte gauche relâcher l'une des statues, que Stella reconnut immédiatement ; c'était celle du vieux prospecteur, la même que Jérémie avait dérobée et cassée.*

*Quand elle heurta le sol, non sans causer un vacarme assourdissant, elle se scinda en millions de gouttelettes qui en moins d'une seconde, formèrent un grand lac noir. Piégée au beau milieu de cette masse d'eau pareille à de l'encre ébène, Stella sentait sa peau lui brûler, comme si on la douchait à l'eau bouillante. Affolée, elle tenta de se relever et d'atteindre la porte en criant :*

*—Maman ! Maman !*

*Mais personne ne vint à son secours. Piétinant et glissant sur la surface de l'eau, elle tentait tant bien que mal d'atteindre la porte, pendant que l'eau continuait de remplir la pièce. Alors que sa main n'était plus qu'à quelques pouces de la poignée, sa bouche disparut sous les vagues, bientôt suivie de ses yeux. Ensuite, tout devint noir.*

Stella se réveilla en sursaut. Haletante, elle avait l'impression de manquer d'air, tandis que sa main flottait nerveusement dans le vide, à la recherche d'une poignée invisible. Lorsqu'elle fut complètement réveillée, elle reconnut le décor de sa chambre et reposa sa main sur le matelas. La couverture douillette qui la recouvrait lui procurait une chaleur réconfortante, mais insuffisante pour apaiser le chaos qui régnait dans sa tête.

Elle reposa doucement la tête sur son oreiller et tenta en vain de se rendormir. Au bout d'une heure, elle repassa dans sa tête les images de son affreux cauchemar pour tenter d'en comprendre la signification. Cet exercice lui étant insoutenable, elle quitta son lit, enfila sa robe de chambre et descendit au rez-de-chaussée. Là, elle entra dans le salon en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Jérémie, s'empara de l'urne contenant les cendres de sa mère, et sortit à l'extérieur.

Quand elle faisait un mauvais rêve ou souffrait d'insomnie, elle allait toujours sur le balcon pour regarder les étoiles et respirer l'air frais de la nuit. Depuis toujours, le vent et le ciel étoilé constituaient pour elle le meilleur moyen d'oublier ses soucis.

Mais cette nuit-là, les charmes de la nuit n'eurent aucun effet sur son esprit troublé. Alors que les résidents de Port Moody dormaient paisiblement, elle déposa délicatement l'urne de sa mère sur un banc. Elle la regarda en silence et prit un moment pour se détendre. S'il y avait une chose qu'elle détestait lorsqu'elle était en présence de sa mère, c'était de se sentir tourmentée.

— J'ai fait un rêve, maman, dit-elle en regardant l'urne.

Comme elle aurait aimé que les morts puissent répondre. En particulier quand elle était en quête de réponses. En espérant que sa mère pouvait au moins l'entendre, elle entreprit de lui raconter son rêve et de lui avouer ce qui la troublait réellement.

— Je sais ce que tu voudrais me dire, lança-t-elle sur un ton reproche. Puisque je n'ai jamais fait le rituel sacré de la femme, comment ai-je pu en rêver ? C'est simple. Quand j'étais petite, ma cousine m'a raconté sa propre expérience. C'était juste avant que nous soyons forcés de quitter la réserve.

Stella fixait l'urne avec un regard empreint de mépris, persuadée que si elle avait pu, sa mère aurait laissé entendre un cri de rage.

— Ça t'étonne, n'est-ce pas ? Ça t'étonne qu'après toutes ces années, et malgré tous tes efforts pour me faire oublier ce que je suis, je

me souviens encore de mon enfance ? Tu sais, les souvenirs qui nous sont précieux ne peuvent jamais s'effacer de notre mémoire. Mais on peut effacer tout le reste, n'est-ce pas ? On peut effacer les premiers mots que nous avons prononcés dans notre langue maternelle et faire croire ensuite qu'ils ont été dits dans une autre langue. On peut effacer les histoires ancestrales qu'on nous racontait, la nuit, quand on était effrayés, et les remplacer par d'autres qui n'appartiennent pas à notre culture. On peut effacer les chansons qu'on chantait durant les rituels de la pêche, les remplacer par des chansons rock, et prétendre que ces dernières sont celles qui ont marqué notre vie. On peut effacer toute une vie pour la remplacer par une autre, mais on ne peut oublier qui nous sommes réellement.

Elle fit une pause pour regarder la maison des McCaughey, histoire de s'assurer que nul ne l'épiait. Les volets étaient fermés et aucune lumière ne semblait provenir de l'intérieur.

— Je ne te lance pas tout le blâme, tu sais, poursuivit-elle. Nous avons toutes les deux été forcées de quitter notre village, et d'abandonner notre famille et nos amis. Nous avons été chassées de notre foyer. C'était la loi, disaient-ils, parce que tu as épousé un homme blanc. Tu aurais pu protester ou refuser de te marier, mais tu as accepté ce destin, comme tu m'as obligée à accepter le mien. Pire, tu m'as obligée à renoncer à mon passé. À mon identité. À ce qui me rendait heureuse et entière. Et tu sais quoi, maman ? chuchota-t-elle en s'approchant de l'urne. Je t'ai obéi et depuis, je n'ai plus de vie et je suis malheureuse. Qu'importe si je suis riche, si j'ai fréquenté une école prestigieuse, si j'ai une belle maison et que je peux m'offrir de beaux vêtements... puisque je ne serai jamais heureuse. Je me sens comme un imposteur. Je suis l'ombre d'une personne oubliée. Non seulement je me sens toujours vide, mais je suis toujours malheureuse. Et le pire, c'est que chaque fois que je vois ou entends quelque chose qui me rappelle mon peuple, je revis toute la souffrance que nous avons vécue et qui me pourchasse encore aujourd'hui. Maman, pourquoi est-ce que tu m'as fait ça ? Pourquoi m'as-tu obligée à répugner l'héritage de ma famille ? Est-ce parce que tu les détestais en raison du mal qu'ils nous ont infligé ? Moi aussi, je les ai détestés, mais je ne voulais pas renoncer à ma culture pour autant. As-tu seulement idée du mal que tu m'as fait ?

Malgré le flot de larmes qui inondait son visage, Stella s'exprimait calmement.

—Hier, reprit-elle j'ai fait quelque chose d'horrible. On m'a présentée à une femme issue de notre peuple. Comment je le sais? Parce que j'ai... elle...

Elle sécha ses larmes, puis dit d'une voix gémissante :

—Je l'ai insultée, maman! Je l'ai insultée sans raison parce que... parce que... oh et puis, qu'importe. C'est sans importance, maintenant. J'ai tellement mal que je n'arrive plus à contenir ma souffrance. Et pour cette raison, je fais souffrir les autres. Je dois y mettre un terme au plus vite. C'est pourquoi j'ai décidé de renvoyer Jérémie chez lui... peut-être dans deux ou trois jours... Et quand il sera parti... je passe à l'acte. Et ensuite, nous pourrons enfin discuter ensemble, comme nous aurions dû le faire il y a longtemps.

Lasse, Stella se releva et ramassa l'urne, dont l'une des faces était éclairée par la réflexion de la lune. C'est ainsi qu'elle put voir son reflet sous les lettres composant le nom de sa mère.

—Non, je ne dirais rien à Jérémie, dit-elle. Tu dois bien savoir qu'il y a des choses qu'on ne doit jamais dire. C'est bien ce que tu m'as enseigné, n'est-ce pas?

Et elle rentra dans la maison.

—Bon matin, Jérémie!

Quand ce dernier entra dans la cuisine, alors qu'il était près de sept heures, sa tante lui semblait plus en forme que jamais. À croire qu'elle avait gagné le gros lot! La pièce était envahie par une musique de chambre diffusée par une radio portative installée près de la fenêtre. Mais c'était moins la musique que le gigantesque buffet qui avait capturé l'attention de Jérémie. Il y avait des saucisses grillées, des œufs brouillés, du bacon bien croustillant, des fruits frais, des céréales, du gruau chaud, du lait concentré, du jus de raisin, du jus de fruits, des rôties, du beurre de cacahuète, de la confiture, et pour couronner le tout, des crêpes chaudes et fumantes arrosées de sirop d'érable. Un véritable festin de roi!

—Tu as bien dormi? demanda Stella en déposant les casseroles dans le lavabo.

—Euh... oui, répondit Jérémie en se demandant s'il ne rêvait pas. Et toi?

—Je ne me suis jamais sentie aussi en forme! Allez... viens t'asseoir... le sirop est encore chaud.

Jérémie s'installa, mais ne se servit pas.

— Si tu n'aimes pas les œufs brouillés, je peux en faire d'autres. Comment les préfères-tu ?

— Non, j'aime bien les œufs brouillés, dit Jérémie, encore éberlué par le festin qui s'offrait à lui. Mais pourquoi as-tu préparé autant de nourriture ?

— Parce qu'il n'y avait aucune raison pour que je ne le fasse pas ! lança gaiement Stella en pigeant dans le bacon. Mmmm ! Tu devrais mettre des fruits sur tes crêpes. Tu verras, c'est délicieux.

Jérémie suivit le conseil, pour vite se rendre compte qu'il avait bien fait. C'était exquis !

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à t'annoncer, lui dit Stella. La bonne, c'est que tous mes contrats sont honorés. Nous sommes donc en vacances !

— C'est vrai ?

— Aussi vrai que le bacon contient de la graisse ! s'exclama Stella en mangeant goulument un morceau de lard salé. Donc, au cours des prochains jours, nous serons libres de faire tout ce que bon nous semble. N'est-ce pas excitant ?

— Super ! Et... quelle est la mauvaise nouvelle ?

— La mauvaise nouvelle ? répéta Stella en feignant un trou de mémoire. Ah oui ! Eh bien... j'ai reçu un appel de Londres, ce matin. Ça ne t'a pas réveillé, j'espère ?

— Non, je n'ai rien entendu.

— Tant mieux. Alors, mon nouvel employeur désire que je m'installe au Royaume-Uni plus tôt que prévu. Il me sera possible de vendre ma maison et de déménager à temps, mais... il faudrait que je commence à faire mes boîtes dès cette semaine.

— C'est donc dire que... que je devrai partir aujourd'hui ?

— Non, pas du tout. À moins que ce soit ton souhait ?

— Non, vraiment pas. Disons que j'aurais préféré rester plus longtemps avec toi.

— C'est très gentil de ta part, répliqua Stella en posant la main sur celle du garçon. Mais nous savions tous les deux que ce jour arriverait.

— Et quand dois-je partir ?

— Dans trois jours.

— Trois jours ? s'exclama Jérémie. C'est trop peu.

— Oui, c'est trop peu. Mais je ferai tout pour que ces trois jours soient mémorables. J'ai déjà prévu quelques activités. Que dirais-tu

si aujourd'hui, nous allions faire un tour à Gastown? C'est le cœur même de notre ville! Et demain, si ça te chante, nous irons faire une balade en voiture sur la côte ouest. Nous irons voir les plages, les montagnes, la baie et les pêcheurs. Crois-moi, ce sera un périple que tu n'oublieras pas de sitôt!

— Si c'est avec toi, je ne m'ennuierai certainement pas, dit Jérémie en souriant, avant d'afficher un air sombre. Mais, tu crois vraiment que je peux retourner à Oakville?

— Ne t'inquiète pas, j'appellerai ta mère après avoir obtenu l'horaire des vols.

— Ce que je voulais dire, c'est que lorsque je serai revenu à Oakville, est-ce que je risque de reprendre mes vieilles habitudes?

— Seulement si tu le choisis, répondit joyeusement Stella. Mais j'en doute. Tu es devenu un vrai gentleman! Et si jamais tu te sens triste ou en colère, tu pourras toujours te confier à ton psychologue ou à ta mère.

— Ou à toi?

— Bien sûr, Jérémie, répliqua Stella après une brève hésitation. Peu importe où je me trouverai, je serai toujours là pour t'écouter. Maintenant, passons à des choses plus gaies! Nous avons trois belles journées devant nous! Est-ce qu'il y a un endroit en particulier que tu aimerais visiter? Les parcs, les manèges, le cinéma, la plage, les arcades? Un musée, peut-être? Non, oublie cette idée. Je sais ce que les jeunes pensent des musées.

— Techniquement, je n'ai rien contre les musées, rigola le garçon, mais je pensais plutôt à un autre endroit.

— Qui est?

— Je voudrais... je voudrais aller voir mon père.

— Vraiment? s'étonna Stella. Tu en es sûr?

— Hum... je dirais que j'en suis sûr à environ quatre-vingt-dix pour cent. Il y a encore une partie de moi qui lui en veut, mais... il me manque beaucoup. J'aimerais bien le voir une dernière fois avant de quitter Vancouver.

— C'est avec plaisir que je t'y conduirai. Je peux savoir pourquoi tu as changé d'avis?

— Parce que j'ai rêvé de lui la nuit dernière.

— Ah oui? Tu veux m'en parler?

— Euh... hésita Jérémie, disons que... c'était un rêve banal, mais quand même, je n'ai jamais fait un aussi beau rêve. J'étais assis

dans le salon avec ma mère et... mon père... et on regardait la télévision. Je ne sais pas ce qu'on regardait, mais on était heureux. Comme une famille ordinaire. On ne se disputait pas, on n'était pas triste... on était juste tranquille. Et c'est en me réveillant que je me suis rendu compte que mon père me manquait. Euh... non, il m'a toujours manqué, mais...

— C'est bon, je comprends... Dans ce cas, terminons de manger et ensuite, nous irons le voir. Inutile de manger trop vite, car tu risques d'avoir le hoquet. Nous avons tout notre temps.

— Et demain, il y a un autre endroit que j'aimerais visiter.

— D'accord. Où voudrais-tu aller ?

— Je voudrais aller voir les épaulards.

Tout à coup, Stella laissa tomber son morceau de pain, comme si elle avait un malaise.

— Les... les épaulards ? s'étrangla-t-elle.

— Est-ce que tu trembles, dis-moi ?

Stella nota qu'effectivement, ses doigts tremblaient. Elle s'efforça de se calmer, et surtout, d'oublier les cris de cet épaulard qui hantait quelques fois ses cauchemars.

— Navrée, s'excusa-t-elle d'une voix peu assurée. Il y a quelques années, j'ai vu un film intitulé Orca. C'était l'histoire d'un épaulard qui terrorisait les pêcheurs d'un village en attaquant les bateaux et en fonçant sur les quais. Depuis, j'ai une peur bleue de ces bêtes.

— Mais les épaulards n'ont pas l'habitude d'attaquer les humains. C'est du moins ce qu'on m'a appris à l'école.

— Je sais, mais... ils me font tout de même peur.

— Ah, dit Jérémie en affichant un air déçu, alors oublions les épaulards.

— Non, nous irons. Je ne suis pas friande des épaulards, mais bon... à la condition, toutefois, que tu ne m'obliges pas à m'en approcher de trop près, d'accord ?

— D'accord, promit Jérémie en retrouvant son sourire. Est-ce qu'on pourrait aller les voir au zoo ?

— Malheureusement, le zoo est fermé cette semaine. Mais je sais que les épaulards ont l'habitude de venir au large de Port McNeil durant l'été.

— Et où se trouve le Port McNeil ?

— Au nord de l'île de Vancouver, à quatre heures de route d'ici.

— Quatre heures ? Wow ! C'est loin. Mais est-ce qu'on pourrait

y aller quand même ? J'ai toujours voulu voir les épaulards dans leur habitat naturel.

—Voilà qui sera fort plaisant. Donc, aujourd'hui, nous irons voir ton père, ensuite, nous nous rendons à Gastown, et demain, direction Port McNeil ! Qu'en dis-tu ?

—J'en dis WOO HOO!!!

À la fois satisfaite et quelque peu perdue dans ses pensées, Stella poursuivit son repas.

## Chapitre 11

Le Columbarium de Vancouver, petit bâtiment en pierres grises situé non loin du parc Stanley, à la pointe occidentale de Vancouver, était un lieu où régnait la tranquillité. Hormis le sifflement du vent, on y entendait que le chant des oiseaux.

Lorsqu'ils y entrèrent, Stella et Jérémie furent accueillis par l'un des responsables, qui les guida vers la salle où reposaient les cendres de Peter. Dès qu'ils y furent, ils purent voir une fontaine d'où s'écoulait un fin jet d'eau, ainsi que des centaines d'urnes placées dans des niches funéraires. Près de chacune se trouvaient une photo du défunt et quelques objets laissés par les visiteurs.

L'espace réservé à l'urne de Peter Andersen voisinait celui d'un homme décédé à l'âge de soixante-dix ans, de même que celui d'une femme ayant poussé son dernier souffle à cinquante-trois ans. La photo choisie pour représenter Peter fut prise lors d'un souper. Il tenait sur lui son fils tout excité. C'était la même photo que Jérémie gardait dans sa chambre. Du coup, le garçon se sentit nostalgique. Constatant à quel point son père lui manquait, il s'en voulait plus que jamais pour toute cette haine qu'il avait éprouvée à son égard.

Près de l'urne, se trouvait également une petite carte bleue montrant des oiseaux blancs qui transportaient des fleurs vers le ciel. Jérémie se souvenait parfaitement de cette carte, car c'était lui qui, à la suggestion de sa mère, l'avait dessinée.

Il y avait tellement de choses qu'il aurait voulu dire à son père. Des mots gentils, des blagues, des paroles sages... des reproches, aussi. Il aurait aimé qu'il lui dise pourquoi il buvait, pourquoi il conduisait en état d'ébriété et pourquoi il avait mis la vie de propre son fils en danger? Voilà maintenant qu'il regrettait presque d'être venu, lui qui s'était promis de ne pas lui adresser de reproches.

Pendant près de dix minutes, il demeura là, silencieux, à fixer l'urne de son paternel. Il aurait voulu dire quelque chose, mais se sentait si bouleversé qu'il était incapable de prononcer le moindre mot. Autant il éprouvait de l'amour, pour lui, autant il lui en voulait pour ses nombreuses fautes. Malgré tout, oui, il l'aimait et l'aimerait toujours.

Pour arriver à parler, il s'efforça de penser à un beau moment passé avec lui. Il y en avait bien, mais tous les bons souvenirs étaient effacés par des mauvais.

Le voyant aussi immobile que muet, Stella ne comprenait que trop bien ce qui troublait son neveu. C'est pourquoi elle choisit de s'éloigner, histoire de le laisser seul avec son géniteur.

— Salut, papa, finit par articuler Jérémie en se grattant quelque peu le bras. Comment vas-tu ?

Ce disant, il se sentait un peu idiot... plutôt ridicule de demander à un mort s'il allait bien ! Il fit un pas en arrière, comme s'il s'apprêtait à partir, puis revint à sa place et continua de fixer l'urne. Intriguée, Stella revint doucement près de lui pour ne pas le surprendre.

— Moi, je vais bien, reprit le garçon, comme si son père se trouvait devant lui. Non, je ne suis pas revenu à Vancouver. Oui, je sais, tu aurais voulu que je vive ici, mais je dois bientôt retourner à Oakville. J'espère que tu ne m'en veux pas trop pour ça.

Nerveux, il prit une profonde inspiration avant de retourner à sa conversation imaginaire.

— J'ai été très vilain, ces derniers temps. J'ai fait des bêtises avec un ami. Non... ce n'est pas un ami. Les amis ne cherchent pas à nous placer dans des situations difficiles. Ils ne cherchent pas à gâcher ta vie pour des raisons égoïstes. Les personnes de ce genre sont de véritables trous de...

— Jérémie, l'arrêta gentiment Stella avant qu'il lâche un juron et replonge dans la colère.

— Pardon, s'excusa l'adolescent en la regardant brièvement. Je sais, ce n'est pas ainsi qu'on doit parler à son père. Je sais que tu m'aimais, papa, et moi aussi, je t'aimais, même s'il y avait des choses que je n'aimais pas chez toi. Tu sais, il y a beaucoup de trucs que je voudrais te demander. Pourquoi est-ce que tu devais toujours boire ? Pourquoi est-ce que tu as conduit, ce soir-là, quand...

Il baissa sa tête pour laisser couler quelques larmes, puis lança en sanglotant :

— Oh, papa ! J'aimerais tellement ça que tu sois là !

Il renifla et essuya son nez avec la manche de son chandail. En le voyant faire, Stella regretta de ne pas avoir songé à apporter des mouchoirs.

— Papa, reprit Jérémie en souriant, Stella est avec moi. J'ai travaillé avec elle, cet été. Ça m'a fait du bien. Et elle m'a beaucoup aidé,

tu sais. Elle est très intelligente, même si elle est un peu têtue. Mais je pense que tu t'en es déjà rendu compte, pas vrai ? Elle a aussi un grand cœur. Elle et moi, nous nous aimons beaucoup.

— Toi aussi, tu as un grand cœur, l'interrompit Stella en posant une main sur son épaule.

— Oui, moi aussi, j'en ai un, reconnut Jérémie. Apparemment, j'en ai toujours eu un, mais je l'ignorais. J'avais trop de colère et de tristesse pour m'en rendre compte. Si je n'avais pas été aussi stu...

— Jérémie... fit Stella en arquant les sourcils.

— Euh... ce que je voulais dire, se reprit Jérémie, c'est que je suis content que Stella m'ait aidé à redevenir celui que j'étais avant. Il y a encore de la colère et de la tristesse, en moi, et je crois bien qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours, mais je ne laisserai plus ces sentiments me dominer. Enfin... je ferai de mon mieux pour ne plus me laisser sombrer dans la rage. Car ça fait du mal de sombrer dans la rage. Autant à moi qu'aux autres. Mais je vous promets, à toi et à tante Stella, de ne plus jamais être méchant. Surtout avec ceux qui m'aiment et que j'aime.

Jérémie se tut, puis donna l'impression d'avoir des haut-le-cœur.

— Tu vas bien, Jérémie ? s'inquiéta Stella.

— Ça va, la rassura-t-il. Écoute, papa... J'ignore pourquoi tu buvais autant ; j'imagine que c'était parce que tu avais des problèmes et que tu étais incapable de les surmonter. N'empêche que... je t'en veux beaucoup pour ce que tu m'as fait. C'était stupide de m'avoir...

— Jérémie ! intervint Stella à voix basse. Ne lui parle pas ainsi.

— Je sais, mais... je ne sais pas quoi lui dire. Je n'arrive pas à trouver les mots.

— Tu pourrais peut-être remplacer le mot *stupide* par *irresponsable*.

— O.K., agréa le garçon avant de s'adresser à nouveau à son père. Tu as été irresponsable. Envers moi, envers maman, et envers toi-même. Et je veux que tu saches que je t'en veux beaucoup pour ça. Mais... je ne veux pas te haïr. Je t'aime encore, papa, même si c'est difficile, pour moi, de te le dire. Mais je te promets que... que la prochaine fois que nous nous verrons, je... il me sera moins difficile de parler avec toi. Je te le promets, papa.

Il détourna son regard et retourna auprès de sa tante. Il avait la mine basse, même s'il était fier d'avoir accompli l'impossible.

—Tu as très bien fait ça, le complimenta Stella en l’entourant par les épaules pour le réconforter.

—Oui, convint Jérémie. Mais je n’aurais jamais pu le faire sans toi. Si tu n’avais pas été là, je crois que je n’aurais même pas eu le courage de franchir la porte. Je pense que je te dois plus qu’une statue.

—Mais pas du tout.

—Non, vraiment, je tiens à te remercier comme il se doit. Qu’est-ce que tu voudrais? Allez, dis-le-moi...

—Jérémie, je suis ta tante. Il est normal que je t’aide. Pour ce qui est des remerciements, tu l’as déjà fait. Tu es devenu un garçon remarquable et pour moi, c’est tout ce qui compte.

—C’est bon, alors. J’espère au moins que je suis parvenu à rembourser ta statue.

—Euh... oui, articula maladroitement Stella, considère que tu m’as remboursée. Prêt à partir?

—Oui, répondit Jérémie d’une voix assurée. Mais je vais revenir. Tu entends, papa? Je vais revenir te voir.

Cela dit, il embrassa la vitre de la niche funéraire de son père, puis se dirigea vers la sortie. Plutôt que de le suivre, Stella resta quelques secondes près de la fontaine pour se recueillir une dernière fois devant l’urne de son frère. Ensuite, elle s’approcha péniblement de la niche, comme si sa jambe était enchaînée à un boulet, rapprocha ses lèvres de la vitre.

—À très bientôt, mon frère, murmura-t-elle tristement.

Puis, elle partit retrouver Jérémie, pressée de se rendre à Gastown.

Le quartier touristique de *Gastown* était prisé par tous pour son architecture datant de l’époque coloniale et industrielle. Ses vieux bâtiments en briques rouges, ses lanternes en forme de chandeliers et ses rues étroites en pierres grises rappelaient effectivement ce style. Jérémie ne put qu’émettre un grand sourire en se trimbalant joyeusement sur *Water Street*, principale artère de l’endroit, où l’on retrouve de nombreuses boutiques et des restaurants à ciel ouvert, ainsi que des bars et des boutiques de souvenirs. Tous gardaient leurs portes grandes ouvertes pour accueillir les passants. Grâce à la baie des Anglais, une odeur marine flottait dans l’air. Mais ce qui émerveillait le plus Jérémie, c’était l’aspect antique de la ville, qui lui donnait l’impression de voyager dans le temps.

«Si seulement papa et maman pouvaient être là», pensa-t-il alors qu'il joggait sur le trottoir. Derrière lui, Stella peinait à le suivre.

Pour immortaliser le moment, celle-ci s'était procuré une caméra jetable. Aussi, s'amusait-elle à photographier son neveu, à son insu ou pas. Elle comptait prendre le plus de photos possible afin que le garçon puisse les partager avec sa mère.

L'après-midi touchant à sa fin, les deux touristes terminèrent leur visite au pied de la fameuse statue de cuivre de John *Gassy* Deignton, érigée sur un carrefour comptant cinq intersections. La statue représentait un homme vêtu d'un manteau noir et d'un chapeau melon, debout sur un tonneau. Stella expliqua à son neveu que John Deignton est le père fondateur de Gastown et le visionnaire de Vancouver. Il était celui qui, en 1870, avait ouvert le premier *saloon* dans l'Ouest canadien. Et c'est autour de cet établissement que la ville de Vancouver fut par la suite érigée.

— Pourquoi l'appelait-on *Gassy*? demanda Jérémie en regardant la statue.

— Parce qu'il était un grand bavard qui adorait raconter des histoires et servir des discours aux gens, répondit Stella. On disait de lui qu'il parlait trop et qu'il était fou. Il ne cessait de vanter le potentiel économique de Vancouver. Il croyait énormément en l'avenir de la ville, et c'est pour cette raison que nous commémorons encore sa mémoire.

Aux environs de six heures, le duo se rendit sur la rue Powell, à la recherche d'un bon restaurant. Alors qu'ils marchaient lentement en s'arrêtant ici et là pour examiner les différents menus proposés, Jérémie fut attiré par une boutique où l'on vendait des sculptures de bois.

— Comme elles sont belles! s'exclama-t-il en regardant la vitrine. Tante Stella, est-ce que tu pourrais m'en acheter une, s'il te plaît?

— Tiens, je ne savais pas qu'il y avait une telle boutique à Gastown. Pourquoi pas! Allons-y!

En entrant, Stella fut comme foudroyée. Au fond de la pièce, il y avait plusieurs genres de statues autochtones: des chefs, des guerriers et des shamans dans leurs costumes traditionnels. Sur le mur étaient exposés des masques de bois aux visages multicolores, dont un qui grimaçait. Stella avait l'impression d'être au beau milieu d'une salle de torture. Elle en avait le souffle coupé.

— Eh, Stella... viens voir ici!

L'appel de Jérémie la sortit quelque peu de sa stupeur. Tout en s'efforçant de paraître normale, elle rejoignit son neveu au fond de la boutique. À son grand étonnement, celui-ci discutait avec le vendeur, qu'elle n'avait pas encore remarqué. Heureusement pour elle, il n'était pas de sang amérindien.

— Qui est ce chef-là ? demanda Jérémie en pointant une statue.

En s'approchant de l'étagère de bois, Stella vit que son neveu s'intéressait à une statue représentant un vieil amérindien barbu, dont le corps était recouvert d'une longue couverture. Sur le bois, on pouvait voir différents symboles.

— Cette petite merveille de la nature, répondit le vendeur qui s'exprimait comme un professeur d'université, a été sculptée à l'image du chef Anotklosh, de la tribu Taku. La couverture qu'il porte est une robe de cérémonie que les Amérindiens appellent Chilkat. Le Chilkat était porté uniquement par les grands chefs ou les nobles, soit lors des cérémonies ou encore, durant la danse des saisons. Comme tout ce que je vends ici, celle-ci n'est qu'une copie, mais je vous garantis qu'il s'agit d'une œuvre d'art qui respecte en tous points l'originale.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Stella.

— Ce que je vends ici a été fabriqué par d'authentiques artistes amérindiens de l'Alaska et de la Colombie-Britannique. D'ailleurs, si vous regardez de plus près, précisa l'homme en soulevant la statue du chef Anotklosh, vous pouvez lire le nom de son créateur.

— John Silver Fish, lut Jérémie. C'est un Amérindien ?

— Un Amérindien et un homme talentueux que j'ai eu l'honneur de rencontrer à diverses reprises. Mon prix est de quatre-vingt-dix dollars. C'est un peu cher, mais c'est de l'art pur. Aussi, sachez que la moitié des profits est versée aux sculpteurs, ce qui fait que vous encouragez nos artistes locaux. Mais si cela vous semble trop onéreux, je peux vous suggérer ce guerrier Nootka, armé d'un harpon à baleine. Cette statue n'est que soixante-deux dollars.

— Qu'en dis-tu, tante Stella ? Est-ce que le chef Ano...Ano-clack... ?

— Anotklosh, corrigea le vendeur.

— C'est ça, Anotklosh. Est-ce qu'il est trop cher ? Tante Stella ? Stella était aussi figée que la statue. En regardant celle-ci, son visage devint tout flou.

— Tante Stella ? répéta Jérémie en lui effleurant l'épaule.

— Oh ! Désolée, j'étais dans la lune.

Au grand soulagement de Stella, le visage d'Anotklosh retrouva son apparence normale.

— Quel est son prix, déjà ? demanda-t-elle.

— Quatre-vingt-dix dollars, répondit le vendeur.

— Très bien, alors, je vous l'achète.

— Oh ! Merci, tante Stella !

Sitôt hors de la boutique, Jérémie voulut sortir la statue de son sac pour mieux la contempler, mais Stella, qui ne tenait pas à la revoir, l'en empêcha.

— Il vaudrait mieux la laisser dans ton sac, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Il ne faudrait pas que tu l'échappes.

— Oui, tu as raison, convint Jérémie. Ça te dirait d'aller manger ?

— Partant pour du homard ? proposa gaiement Stella. Je connais un restaurant qui se trouve à quelques rues d'ici et qui offre le meilleur homard en ville !

— Chouette, du homard ! s'exclama Jérémie qui avait déjà l'eau à la bouche.

## Chapitre 12

Si Jérémie avait bien apprécié son passage à Gastown, cela ne pouvait se comparer à ce qu'il s'apprêtait à vivre le lendemain, alors que Stella et lui étaient en route pour Port McNeil, au nord de l'île de Vancouver, où il était possible de voir des épaulards.

Le garçon était persuadé qu'il s'agirait du plus fantastique voyage de sa vie. Même sa phobie des voitures ne parvenait pas à gâcher son plaisir. Pour Stella, par contre, ce voyage n'était rien d'autre qu'une balade visant à lui faire oublier temporairement ses soucis. Une balade qui, elle ne le savait que trop bien, serait sa dernière.

Leur odyssee commença quand ils montèrent sur le traversier de Point Roberts. Ce matin-là, l'eau qui séparait l'île de Vancouver du continent était aussi calme qu'un étang, et le ciel était parfaitement dégagé. Une fois à Sidney, Stella emprunta l'autoroute menant à Victoria, qu'ils ne firent que traverser. Stella promit toutefois à Jérémie qu'ils s'y arrêteraient à l'heure du souper, car elle doutait de pouvoir rentrer à Vancouver avant 21h00.

À la sortie de la ville, la BMW s'engagea sur l'autoroute Island. Chemin faisant, ils rencontrèrent plusieurs villages de pêcheurs, ainsi que d'autres à caractère pittoresque comme Duncan, Nanaimo, Parksville, Courtenay, Saratoga Beach, Campbell River, et Woss. Jérémie était particulièrement fasciné par les îles, les canaux, les bras de mer, les montagnes et les collines. En plus de le faire rêver, cette traversée le ramenait à ses premières racines. Il n'aurait jamais cru qu'un lieu aussi magnifique que la Colombie-Britannique existait au sein du Canada. Dire qu'il s'agissait de sa terre natale ! Peut-être était-ce la raison pour laquelle il se sentait de plus en plus attaché à cette province. Aussi, à ce moment même, il se fit la promesse d'y revenir un jour. Peut-être même qu'il y fonderait une famille... Le magnifique paysage qui s'offrait à sa vue lui donnait envie de croire en son avenir. Le fait d'être entouré par tant de beauté le poussait à voir la sienne.

Si à l'extérieur, Stella semblait heureuse de voir son neveu aussi émerveillé, à l'intérieur, tout l'indifférait. Et si elle le cachait aussi bien, ce n'était que pour ne pas gâcher la joie du garçon.

Aux environs de 11h00, après la longue traversée de l'Island Highway, ils arrivèrent au village de Port Neiley. Ils roulèrent

jusqu'au centre-ville, puis non sans peine, se garèrent dans l'une des rues étroites.

Ils entrèrent ensuite dans un restaurant de fruits de mer, où régnait une horrible senteur de friture. Au fond de la pièce se trouvait un groupe de bûcherons occupés à regarder un match de football sur un vieux téléviseur noir et blanc, tandis que tout près de la caisse, un jeune couple d'étudiants examinait des brochures touristiques tout en bavardant entre eux.

La propriétaire de l'établissement, qui cumulait également les fonctions de serveuse et de cuisinière, se présenta aux nouveaux arrivants dès qu'elle les vit s'asseoir. Tout en leur remettant les menus, elle leur indiqua qu'elle s'appelait Pauline Callahan.

— De Vancouver? devina l'énergique quinquagénaire sans même que Stella lui eût dit. Vous venez de loin, c'est sûr, mais ce n'est pas vous les champions du marathon, aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire?

— Parce que les deux jeunes, là-bas, viennent de Regina, expliqua la femme en parlant suffisamment fort pour être entendue de tous. Ils ont fait de l'auto-stop pour arriver ici.

Les deux étudiants les saluèrent brièvement de la main avant de retourner à leur conversation.

— J'imagine que vous êtes venus pour voir les épaulards?

— Oui. Comment le savez-vous?

— C'est la seule attraction qui attire les visiteurs, répondit Pauline. Il y a aussi ceux qui s'amènent l'hiver pour couper des arbres dans les collines, mais ces gens ne s'intéressent pas aux excursions. Si ça vous chante, mon mari se ferait un plaisir de vous conduire en bateau pour voir les épaulards. C'est vingt dollars par passager, mais pour le petit, je pourrais faire un rabais de cinq dollars.

— Où irons-nous? s'enquit Jérémie

— Il vous emmènera en haute mer jusqu'à l'île de Nigei. C'est là que les épaulards se rassemblent pour se nourrir. Maintenant, que puis-je vous servir?

— Je crois que nous prendrons du saumon, répondit Stella. Qu'en dis-tu, Jérémie?

— Oui, va pour le saumon.

— Très bien, alors, deux plats de saumon, servis avec croustilles et sauce à citron. Je reviens avec tout ça!

Quinze minutes après que leurs repas furent servis, la porte du restaurant s'ouvrit pour laisser passer un vieux loup de mer, qui n'était pas sans rappeler le marin qui figure sur les paquets de cigarettes *Players*. Assez bizarrement, il avait justement un paquet de cette marque dans la poche de sa chemise. Il s'appelait Tom Callahan, le mari de Pauline. De la même taille que Stella, il avait des bras aussi musclés qu'un boxeur et un menton taillé dans le béton. Il commença par déposer sa casquette sur un portemanteau, puis il pria les participants à l'excursion de venir le rejoindre à une autre table. Après quoi, il leur demanda leurs noms, avant de transmettre ses directives. C'est ainsi que Stella et Jérémie apprirent que les deux étudiants se prénommaient Leonard et Ashley.

— Sur mon bateau, dit-il d'une voix autoritaire, il y a trois règles à respecter. La première, c'est que vous devez toujours porter votre gilet de sauvetage, que ça vous plaise ou non. Bon pour vous ?

Tous approuvèrent.

— Très bien. Deuxième règle : il est interdit de s'approcher trop près de l'eau. Je sais qu'il peut être tentant de toucher un poisson à la surface, mais cela risque de faire chavirer le bateau et je ne veux pas d'un deuxième *Titanic*. La règle trois, qui est davantage une question qu'une règle : est-ce que vous savez tous nager ?

Seuls Stella et Leonard répondirent oui à l'aide d'un signe de tête.

— Tu ne sais pas nager, mademoiselle ? demanda Tom à Ashley.

— Non, je n'ai jamais appris.

— D'accord, fit Tom avant de se tourner vers Jérémie. Et toi, moussaillon, tu n'as jamais goûté à l'eau douce ?

— Euh... non, répondit Jérémie. Je pense que je me suis baigné une fois, mais c'était dans une piscine peu profonde.

— Il vous faudra alors faire preuve de plus de prudence. Et en cas d'accident, ne cédez surtout pas à la panique. Mon bateau ne coulera certainement pas comme une coquille de noix ! Nous aurons amplement le temps d'évacuer le navire. Une fois dans l'eau, remuez bien les pieds ; ça vous permettra d'avancer, tandis que le gilet vous maintiendra à la surface. Comme le courant est plutôt faible, nous n'aurons aucun mal à rejoindre la côte. Mais rassurez-vous, mon dernier accident remonte à 1952, quand j'ai mis mon rafiote à l'eau pour la première fois. Vous avez plus de chance de voir Moby Dick que le fond du Johnstone Strait.

—Est-ce que les épaulards risquent de nous attaquer si nous nous retrouvons à l'eau ? questionna Stella.

—Aucune inquiétude, la rassura Tom. Même qu'avec un peu de chance, ils pourraient nous aider à gagner la rive en cas de problème. Généralement, les épaulards n'attaquent pas les Humains sans raison. Enfin, quoi qu'il arrive, restez toujours près de moi, gardez votre calme, faites ce que je vous dis, et il n'y aura pas de problèmes, je vous en donne ma parole.

Tom fit une pause pour s'allumer une cigarette, puis reprit en disant :

—Parlons maintenant des épaulards. Vous avez déjà vu les *Whale Shows*, où des nageurs plongent dans un bassin et s'agrippent sur les ailerons des épaulards ?

Après que tout le monde eut acquiescé de la tête, il lança en rigolant :

—Désolé de vous décevoir, mais vous ne ferez pas ça ici. Les épaulards ne sont pas des chatons qu'on peut caresser à notre guise. Ils sont très solitaires, ne se limitent qu'à leur groupe et aiment la tranquillité. Lorsque nous aurons franchi Fort Rupert, nous naviguerons près de la côte, à une vitesse très réduite. Si nous voyons des épaulards, nous ne pourrons pas nous approcher à moins de cent mètres d'eux.

—Pourquoi ? demanda Leonard.

—Parce que nous risquerions de les frapper, répondit Tom. Ça pourrait leur être fatal. Mais ne vous en faites pas, j'ai des jumelles pour tout le monde.

Le *Whale's friendly neighbor* (le voisin amical de l'épaulard) était un simple voilier de croisière, équipé d'une voile aurique et d'une voile secondaire. Malgré sa coque fraîchement peinte, il était facile de constater que ce bateau n'avait pas été récemment acquis, en raison des nombreuses traces de rouille sur la ligne de flottaison. Rien de rassurant pour les passagers ! Mais une fois à bord, ceux-ci furent vite rassurés par la solidité et la stabilité de l'embarcation. Descendu à la cale, Tom revint et remit à chacun un gilet de sauvetage. Ceci fait, il retourna en bas pour y prendre un seau rempli de poissons.

—Si jamais des épaulards s'approchent de nous, expliqua-t-il en déposant le seau près du gouvernail, on pourra gagner leur amitié en leur donnant du poisson bien frais.

Après s'être assuré que tout le monde avait bien attaché son gilet, il largua les amarres et s'installa derrière le gouvernail pour activer le moteur. En un rien de temps, le *Whale's friendly neighbor* quitta le port pour se diriger vers la haute mer.

D'une main experte, Tom guida son navire sur les courants nonchalants du détroit de Johnstone en contournant les embarcations et les récifs qui croisaient son chemin. La mer était calme et paisible, ce qui donnait aux passagers l'envie de se prélasser sur la coque et d'entendre la douce mélodie des vagues qui se heurtaient contre la proue. Assis à l'avant, Leonard et Ashley gardaient leurs têtes collées l'une contre l'autre, emportés par le romantisme du moment. De son côté, Jérémie regardait par-dessus les barres de sécurité pour tenter d'apercevoir des poissons, pendant que sa tante contemplait la mer et la côte. Elle semblait bercée par le doux son de la mer et les remuements du voilier. L'instant était si féérique, qu'elle en oublia momentanément la peine qui la rongait.

— Alors, que pensez-vous du détroit de Johnstone, madame Stella ? demanda Tom.

— *Splendor sine occasu*, répondit Stella en latin avant de s'approcher des barrières de sécurité pour voir les jolis poissons argentés qui nageaient près du bateau.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? s'enquit Jérémie.

— La devise de la Colombie-Britannique, répondit Stella. *Splendor sine occasu* signifie «Éclat sans ternissure» Tiens... qui sont ces gens-là ?

En regardant à leur droite, Jérémie, Stella et les autres passagers aperçurent un petit navire muni d'un interphone et arborant un drapeau canadien qui naviguait près d'eux à une vitesse réduite. Les matelots portaient les chemises bleues de la Marine royale canadienne et ils étaient armés de fusils semi-automatiques.

— Est-ce que ce sont des militaires ? demanda Stella à Tom.

— Non, répondit ce dernier en saluant les deux marins, qui firent de même. Ce sont des gardes-côtes.

— Ah ? s'étonna Leonard. Est-ce qu'il y a des braconniers dans le coin ?

— Il arrive parfois que des braconniers s'amènent pour chasser illégalement les épaulards, répliqua Tom. Mais ce n'est pas le principal souci des gardes-côtes. Durant l'été, il y a des touristes qui se promènent en yacht sans se soucier des épaulards. Ils circulent près d'eux

à pleine vitesse, ce qui risque de les blesser et même, de les tuer. Mais en présence des gardes-côtes, ils se tiennent tranquilles. Autrement, c'est le Far West !

— Pauvres bêtes, laissa entendre Ashley.

— Oh ! fit Leonard en regardant à travers ses jumelles. Regardez ! Il y en a là-bas !

— Où ça ? s'empressa de demander Jérémie.

— Droit devant nous !

Après s'être emparé des jumelles, Jérémie aperçut un groupe de douze épaulards qui nageaient sous ou sur la surface de l'eau. Il pouvait même entendre leurs cris. Il n'en croyait pas ses yeux ! Ils étaient encore plus beaux et plus majestueux que dans son imagination. C'était comme un rêve ! Aussi excités que lui, Leonard et Ashley sortirent leurs caméras pour immortaliser le moment.

— Monsieur Callahan, est-ce qu'on ne pourrait pas s'approcher un peu plus ? supplia Jérémie.

— Désolé, fiston, mais comme je l'ai dit plus tôt, nous devons rester à distance.

Tom vira à tribord et ralentit leur vitesse à trois nœuds en surveillant attentivement la surface de l'eau.

— Nous allons faire un demi-cercle pour les éviter, expliqua-t-il aux passagers. Après, je couperai le moteur pour que vous puissiez admirer les épaulards.

Une fois le voilier immobilisé, Stella sortit son appareil photo pour photographier les mammifères marins pendant qu'ils faisaient la chasse aux poissons. Malheureusement, ils étaient trop éloignés pour lui permettre d'obtenir une image claire, sans compter qu'ils plongeaient sans cesse sous l'eau. Au bout d'un moment, elle parvint à photographier une femelle qui accompagnait son bébé, à peine plus gros qu'un humain adulte.

Si la scène était fabuleuse à voir, les cris des bêtes, en revanche, étaient trop aigus au goût de Stella, qui ne pensait plus qu'à l'épaulard qui hantait ses cauchemars. Elle l'entendait à ce point hurler dans sa tête, que durant un bref moment, elle n'arrivait plus à distinguer les vrais cris des faux. Perturbée, elle tendit la caméra à son neveu.

— Tu veux les photographier, Jérémie ?

Elle n'eut guère besoin de le lui répéter. Tout juste s'il ne lui arracha pas l'appareil des mains. Ce qu'il vivait était encore plus excitant qu'un film d'action. Il semblait si heureux que Stella en était

presque jalouse. Si seulement elle pouvait ressentir une fraction de la joie de cet enfant...

Pour éviter que sa peine ruine la journée de ce dernier, et surtout, pour se détourner des épaulards, elle se retira discrètement à l'arrière du voilier. Le capitaine, qui ne l'avait pas vu faire, abandonna le gouvernail et alla rejoindre les autres. Stella trouva une chaise laissée à l'écart et l'installa de façon à voir la côte de l'île de Vancouver.

Tout près de la poupe, elle voyait encore le vaisseau des gardes-côtes, toujours immobilisé au milieu du détroit. Ne voyant aucun intérêt à le regarder plus longtemps, elle se tourna pour contempler la berge. La vue de celle-ci, jumelée à la tranquillité de l'océan, lui permit d'oublier les cris des épaulards et de retrouver un certain sentiment de bien-être.

Tout en scrutant la côte, elle aperçut de petites îles qui longeaient la berge. Du coup, la magie du moment disparut, comme si ce lieu ravivait en elle une vieille souffrance. Malgré tout, elle ne pouvait cesser de le fixer, tant elle était mystifiée. Sans qu'elle ne sache pourquoi, elle se sentait nostalgique. Plus elle le regardait, plus l'endroit lui semblait familier. Des bribes de souvenirs longtemps enfouis remontaient à sa mémoire, mais ils étaient si flous qu'elle se dit qu'il s'agissait sûrement du produit de son imagination. Même si c'était parfaitement ridicule, son intuition lui disait qu'elle était déjà venue ici. En fait, c'était plus qu'intuitif. Qu'est-ce que cet endroit avait de si particulier? Pourquoi était-elle aussi persuadée d'y avoir déjà mis les pieds? Il n'avait pourtant rien de spécial, hormis la forêt, les îles et... les ÎLES!

— Oh, mon Dieu! s'exclama-t-elle, ce ne peut être...

Cette fois, des images tangibles refaisaient surface. Son cœur battait la chamade, ce qui accentuait son anxiété du moment. Commençant à perdre contact avec la réalité, elle fut brusquement ramenée à une époque où elle était une tout autre personne que celle que les gens connaissent aujourd'hui. Soudain, une fillette au visage sombre et flou apparut dans sa tête. Même si elle ne pouvait discerner son visage, elle savait qu'il s'agissait d'elle... La petite Stella qu'elle s'était efforcée d'oublier, ou plutôt, qu'on l'avait obligée à oublier. En ce temps, elle ne s'appelait pas *Andersen*, mais bien... « Non! se dit-elle dans son for intérieur, *je ne veux pas l'entendre!* »

Accablée, elle recouvrit son visage à l'aide de ses mains, comme pour enrayer ces images du passé. Peine perdue, car son mal-être ne

fit qu'amplifier. Sans crier gare, d'autres formes apparurent autour de la petite fille pour la sommer de prononcer son véritable nom. Bien qu'étant la plus petite, cette dernière cria encore plus fort que les autres :

«Je vous en supplie, laissez-moi tranquille!»

«Dis mon nom, Stella, répéta-t-elle inlassablement. Dis mon nom.»

«Je ne m'en souviens pas!»

«Si, tu t'en souviens. Je t'en prie, dis mon nom.»

—VA-T'EN!!!!

Le cri de Stella ne manqua pas d'attirer l'attention des autres passagers. Sous leurs regards ahuris, elle se tortillait sur elle-même et criait dans le vide, tandis qu'elle se rapprochait dangereusement du bord du voilier. Jérémie était sidéré. On aurait dit que sa tante était droguée. Elle était complètement perdue. Sa tête allait dans tous les sens, et il ne s'agissait que d'un seul faux pas pour qu'elle trébuche et tombe à l'eau. Sans trop comprendre ce qui se passait, Tom se précipita vers elle pour l'éloigner du bord. Toujours emportée par sa folie, Stella se débattait comme une forcenée pour qu'il la laisse tranquille.

—Lâchez-moi! Lâchez-moi! Lâchez-moi! hurla-t-elle.

—Mais calmez-vous donc! cria Tom, qui faillit recevoir un coup d'ongles au visage.

—Tante Stella, que t'arrive-t-il? paniqua Jérémie.

—Fiston, ne t'approche pas! prévint Tom.

—NON!!! JE NE LE DIRAI PAS!!! JE NE LE DIRAI PAS!!!

Stella se débattait avec tellement de rage, que Tom, bien que plus fort qu'elle, commençait à perdre son emprise. Voyant cela, Ashley s'amena et jeta de l'eau à la figure de la démente. Dès qu'elle sentit la froideur de l'eau, celle-ci ouvrit les yeux et retrouva ses esprits. Tous la regardaient avec un air ahuri, ce qui lui fit se rendre compte qu'ils ne voyaient pas ce qu'elle voyait. Ressentant à nouveau le calme de la mer, elle se détendit enfin, bien qu'encore étourdie.

—Oh, Seigneur, je... j'ai besoin de m'asseoir.

Avec l'aide de Tom et Jérémie, elle gagna doucement sa chaise. Ses mains étant glacées, elle dut les glisser sous ses manches pour les réchauffer. Comme son visage était encore mouillé, elle dut ensuite les essuyer avec le tissu de sa robe.

—Avez-vous froid, madame? s'enquit Tom. Voudriez-vous une serviette? Du café?

Encore sous le choc, Stella acquiesça de la tête. Quelques instants plus tard, le capitaine remonta de la cale avec un thermos rempli de café. Stella le but à petites gorgées, et, petit à petit, prit du mieux.

— Merci, dit-elle après avoir terminé le café.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua Tom, mais dites-moi... que vous est-il arrivé ?

— Je suis désolée, s'excusa Stella. C'est à cause des épaulards. Ils m'ont rappelé un mauvais épisode de ma vie.

— Avez-vous déjà été agressée par ce genre de mammifères ? demanda Leonard.

— Non... excusez-moi, mais je préfère ne pas en parler.

— Ça a dû être horrible, en tout cas, dit Tom. Que s'est-il passé, tout à l'heure ? Qu'est-ce que vous ne vouliez pas dire ?

— Pardon ?

— Vous n'arrêtez pas de répéter : « Je ne veux pas le dire ». Pourquoi ?

— Je... je suis désolée, je ne m'en rappelle plus.

— Voudriez-vous que je vous ramène sur la terre ferme ? proposa Tom.

— Non, ça va aller... Continuez de vous amuser. Je vais m'en remettre.

— Tu en es sûre, tante Stella ? demande Jérémie.

— Ne t'inquiète pas, Jérémie, je vais mieux.

Pas convaincu que la dame de Vancouver était entièrement remise de sa crise, Tom se demandait s'il était sage de la laisser seule. Mais après être resté un moment auprès d'elle, il se dit que ses doutes n'étaient peut-être pas fondés. Il pria donc les deux étudiants de la conduire à la proue, où elle pourrait se reposer. Dès qu'elle fut assise, Stella posa à nouveau le regard sur la berge, en espérant vivement ne plus être victime d'hallucinations.

— Monsieur Callahan ? appela-t-elle.

Tom et les deux étudiants revinrent vers elle, persuadés qu'elle leur réservait une nouvelle crise.

— Oui ? répondit le capitaine.

— Pourriez-vous me dire quelle île c'est, là-bas ?

— Quelle île ?

— Celle-là, fit Stella en pointant du doigt une petite île solitaire qui se détachait des autres archipels du détroit de Johnstone.

Pas plus grande qu'une plage, l'île regorgeait d'érables de l'Oregon. À première vue, il s'agissait d'un endroit banal et sans intérêt. Mais pour Stella, c'était tout sauf banal.

— Cette île-là ? lança Tom en pensant que la petite dame se foutait de lui. Mais ce n'est rien d'autre qu'un bac à sable.

— Pourtant, elle est... si belle, enchaîna Stella le plus sérieusement du monde.

— Oui... eh bien... si vous le dites.

— Pourrait-on s'y rendre ?

— Sauf si vous êtes amérindienne, répondit Tom en la regardant bizarrement, il vaut mieux ne pas y songer.

— Pour... pourquoi dites-vous ça ? s'étonna Stella en le dévisageant à son tour d'un drôle d'air.

— Parce que cette île appartient à la réserve des Squamish de Johnstone Strait, et je ne crois pas qu'ils seraient très heureux de nous voir débarquer chez eux.

— Attendez une minute, intervint Leonard. Les Squamish n'habitent pas sur l'île de Vancouver, à ce que je sache. Leur réserve est plutôt à l'est, près de la mer des Salish.

— Exact, rétorqua Tom, mais ceux-là habitent cette île et croyez-moi, ce sont bien des Squamish. De temps à autre, certains d'entre eux s'amènent à Port McNeil pour travailler dans les chantiers ou pour acheter quelques trucs au magasin général. Il y en a même qui se sont pointés à mon restaurant. Tenez... un jour, un homme de la réserve est venu et m'a raconté que le gouvernement fédéral avait déplacé sa tribu sur la pointe nord de l'île de Vancouver.

— Pourquoi les a-t-on déplacés ? interrogea Ashley.

— Je ne me souviens plus trop des détails, mais il m'a raconté que son clan avait été déporté ici parce qu'ils s'étaient rebellés contre la Confédération. Cette histoire remonte à plus de cent ans. Le gouvernement voulait éviter qu'ils incitent les autres clans à se rebeller à leur tour.

— Comment s'appelait l'Amérindien ? demanda Stella.

— Je ne sais pas, répondit Tom. Je n'ai pas l'habitude de demander le nom de mes clients. De toute façon, pourquoi en parler puisqu'on ne peut pas s'y rendre ! Les réserves amérindiennes sont comme les épaulards... Il vaut mieux ne pas s'en approcher.

Cela dit, Callahan et les deux étudiants retournèrent contempler

les épaulards. Inquiet pour sa tante, Jérémie décida de rester auprès d'elle.

— Ça va aller, Jérémie, le rassura-t-elle. Va voir les épaulards pendant que tu le peux encore.

— Non, je préfère rester avec toi. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Stella posa une main sur son front. Si celui-ci était bouillant, ce n'était pas en raison de la fièvre, mais bien parce qu'elle brûlait de l'intérieur.

— Jérémie, demanda-t-elle, tu pourrais me tenir la main ?

— Bien sûr.

Le garçon s'exécuta avec précaution. Malgré le vent frais, les doigts de sa tante lui semblaient bien chauds.

— Merci d'être là, souffla cette dernière.

— Ça me fait plaisir. Tante Stella, pourquoi est-ce que tu t'intéresses à cette île ? Et pourquoi voulais-tu connaître le nom de l'Amérindien dont parlait Tom ?

— Je... je ne sais pas. J'imagine que je voulais me changer les idées.

## Chapitre 13

De retour dans la voiture, Stella semblait avoir retrouvé sa mine habituelle, quoique Jérémie la sentait encore troublée. Depuis qu'ils avaient quitté Port McNeil, elle n'avait pas dit un seul mot. Tout en roulant sur le *Trans-Canada Highway* qui longeait la baie de Horseshoe, elle écoutait le bulletin météorologique pour connaître le temps qu'il ferait le lendemain. Pendant ce temps, Jérémie restait aux aguets, redoutant une nouvelle crise de folie. Même si Stella s'était justifiée en lui expliquant qu'elle craignait les épaulards, il n'était pas convaincu de la véracité de cette explication. D'ailleurs, avant même leur départ pour Port McNeil, il avait remarqué que quelque chose n'allait pas avec sa tante. Elle avait beau faire semblant que tout allait bien, il n'était pas dupe.

Alors qu'ils s'approchaient de Victoria, il finit par craquer, ce qui ne surprit guère Stella. Depuis qu'ils avaient quitté Port McNeil, elle n'avait pas été sans remarquer qu'il la fixait constamment. Aussi, n'eut-elle aucun mal à deviner ce qu'il s'apprêtait à lui dire.

— Tante Stella, tu es sûre que c'est ta peur des épaulards qui t'a poussé à crier de la sorte ?

— Tu crois que je t'ai menti, ou quoi ?

— Non, se défendit Jérémie. C'est juste que... que je n'arrête pas de me demander... enfin... s'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond... je veux dire... tu m'as dit que tu as connu des problèmes, dans le passé, non ? Alors...

— Est-ce que tu essaies d'insinuer que mon passé me rend folle ?

Jérémie se tut, craignant que Stella ne cherche à savoir s'il la croyait folle. Celle-ci le regarda, l'air d'attendre une réponse, jusqu'à ce qu'elle constate son inconfort.

— Oui, admit-elle, mon passé a quelques fois raison de ma santé mentale. Mais ce qui s'est passé sur le voilier n'était qu'un malaise... rien de plus. Ces épaulards m'ont fait peur, et ça m'a rendue folle. Mais je ne suis plus folle, d'accord ? Alors, cesse de te faire du souci pour moi. C'est à moi de me soucier de toi.

— D'accord, soupira Jérémie avant de retourner à son mutisme.

Il avait pourtant bien remarqué que Stella n'était plus comme avant. Sa voix était moins joyeuse, moins raffinée, et son ton était

plus sec. Elle semblait fatiguée et chagrinée. Il aurait tellement voulu connaître la raison de cette peine...

—Alors... euh... qu'est-ce que nous ferons, demain ? s'enquit-il pour changer de sujet.

—Jérémie... soupira Stella après quelques secondes d'hésitation.

Elle allait poursuivre sa phrase, hésita, puis se lança.

—Je... je regrette de te dire ceci, mais je préférerais être seule, demain. J'ai besoin de prendre du temps pour moi-même. Ne t'inquiète pas, je demanderai à ma voisine de te garder jusqu'à mon retour.

—Mais où comptes-tu aller ?

—Je ne préfère pas te le dire.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il s'agit d'un lieu secret et je tiens à ce qu'il le demeure, expliqua Stella d'un ton irrité.

—D'accord, alors... abdiqua Jérémie en évitant de croiser les yeux de sa tante.

Il demeura muet quelques minutes, puis reprit en disant :

—Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? Peut-être que je n'aurais pas dû insister pour aller voir les épaulards ? Si j'ai mal agi, je suis vraiment... vraiment, désolé.

—Non, le rassura Stella, les larmes aux yeux. Tu n'as rien fait de mal. Ce que je vis en ce moment n'a rien à voir avec toi, d'accord ?

—D'accord.

Plus un mot ne fut dit jusqu'à ce qu'ils gagnent le traversier devant les ramener à Vancouver. Ils pouvaient déjà voir au loin les gratte-ciels qui illuminaient le pare-brise de la voiture.

—Tante Stella ?

—Quoi ?

—Je suis triste de devoir partir après-demain. J'aurais aimé passer plus de temps avec toi.

—Moi aussi, dit Stella. Mais je serai trop occupée pour prendre soin de toi. Un nouveau chapitre de ma vie va bientôt débiter et je dois m'y préparer. Et je suis persuadée que ta mère est impatiente de revoir son petit garçon et de découvrir qu'il a réussi à surmonter ses démons.

—N'empêche que tu vas me manquer.

—Tu me manqueras aussi, mon cher neveu, répliqua Stella en prenant la main du garçon.

Sur ce, le traversier atteignit le quai d'amarrage. Une fois sortie, la voiture emprunta l'autoroute en direction de Vancouver.

— Lorsque nous serons rendus en ville, demanda Stella, pourrais-tu me rappeler de faire un arrêt à l'épicerie? Je vais nous acheter quelque chose pour le souper.

— Tu ne m'avais pas dit que nous devions nous arrêter à Victoria pour manger?

— Oui, mais je n'en ai plus envie.

— Ah, bon... et que va-t-on manger?

— Je te laisse choisir...

— Euh... pourquoi pas un steak?

— Un steak? Excellente idée!

— Tu sauras le cuisiner convenablement, au moins?

— Est-ce que tu me crois aussi inapte en cuisine?

— Ha! Ha! Je t'ai fait une blague.

— Petit coquin! Je te pardonne uniquement parce que tu as un beau sourire!

— Je parie que je l'ai hérité de toi.

Plutôt que de répondre, Stella jeta un œil sur un panneau routier pour savoir combien de kilomètres il leur restait à parcourir avant d'arriver à Vancouver. Au-dehors, le soleil commençait à se coucher au-dessus des Cascades, mais il ne faisait pas encore suffisamment sombre pour allumer les phares.

— Tante Stella, c'est quoi une réserve?

— Hein? fit Stella en s'arrêtant de sourire. Mais... pourquoi me demandes-tu cela?

— À cause de ce que monsieur Callahan nous a dit.

— Et qu'est-ce qu'il a dit, au juste?

— Il a dit que nous n'avions pas le droit d'y aller parce que la réserve appartenait aux... aux...

— Aux Squamish?

— Oui, c'est ça, aux Squa... Squamish! Pourquoi est-ce qu'on n'a pas le droit d'aller dans une réserve? Est-ce que c'est dangereux?

— Non. Enfin, pas à ma connaissance.

— Alors, pourquoi est-ce qu'on ne peut pas y aller? Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas aller voir les Squamish?

— Jérémie, pourquoi est-ce que tu poses de telles questions?

— Eh bien, ma maman m'a dit qu'on pouvait aller n'importe où au Canada, sauf dans les bases militaires, parce que ce sont des

endroits secrets et dangereux. Est-ce que les réserves sont comme les bases militaires ?

— Non.

— Alors, pourquoi ne peut-on pas y aller ?

Stella ne tenait pas vraiment à en parler, mais puisqu'elle était trop épuisée pour résister à l'insistance de son neveu, elle finit par céder.

— Une réserve n'est pas une base militaire, expliqua-t-elle. Une réserve est habitée par des Amérindiens qui vivent en marge de notre société. Mais tout ce qui s'y trouve, que ce soit les terrains ou les maisons, appartient au gouvernement.

— Quoi ? Les villages des Squamish appartiennent au gouvernement ? Mais pourquoi ?

— Pas seulement les villages des Squamish, corrigea Stella. Toutes les réserves canadiennes appartiennent au gouvernement fédéral et seuls les Amérindiens ont droit d'y vivre. Nous n'y avons pas accès.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est la loi.

— Mais c'est une loi injuste, protesta Jérémie. J'aurais bien aimé rencontrer un Amérindien.

— Pourquoi ? Les Autochtones sont des gens comme nous. Ils n'ont rien de particulier.

— Si c'est le cas, pourquoi on nous interdit d'aller les voir ? À mon école, il y a pourtant des enfants de toutes les couleurs et de toutes les religions qui s'amuse ensemble et personne n'y voit de problème. Mais maintenant que j'y pense, je crois bien que je n'ai jamais vu d'Autochtones à mon école. Est-ce qu'il y a des Amérindiens qui vivent dans les villes ?

— Bien sûr, dit Stella en pensant à Justina Running Wolf, la femme autochtone qu'elle avait rencontrée dans la boutique de madame Wu, mais il y en a très peu.

— Si eux peuvent habiter nos villes, pourquoi ne pouvons-nous pas habiter leurs réserves ? Ils ont peur de nous, ils ne nous aiment pas, ou quoi ?

— Ils ne vous enseignent pas encore l'histoire, à l'école ?

— Oui.

— On ne le dirait pas...

— Euh... disons que j'étais pas trop attentif, durant les cours...

— Quand les Européens se sont établis en Amérique, il y a des siècles de cela, ils ont transmis aux Autochtones des maladies qui ont provoqué des épidémies catastrophiques parmi les communautés indigènes. L'affaiblissement de la population amérindienne a ouvert la voie à la conquête et la colonisation de leurs terres, et plus tard, à la destruction de leur culture. Après avoir perdu plusieurs guerres contre les Européens, les Autochtones ont été chassés de leurs territoires et confinés dans de petites communes qui portent aujourd'hui le nom de réserves. À l'époque, le gouvernement prétendait agir ainsi pour préserver la race amérindienne de l'extinction. Mais en réalité, il espérait que cet isolement les inciterait à vouloir s'assimiler à la culture canadienne.

— Que veut dire assimiler ?

— L'assimilation signifie : inciter ou forcer une personne à adopter notre culture au détriment de la sienne. En d'autres mots, le gouvernement voulait détruire l'identité des Autochtones.

— C'est affreux ! s'écria Jérémie. Pourquoi ne pas les laisser tranquilles ? Ils ne nous ont rien fait, pas vrai ?

— Ça n'a guère d'importance, reprit Stella d'un ton indifférent. Quand le Canada a été créé, en 1867, le gouvernement fédéral s'était juré d'assimiler tous les peuples autochtones, de gré ou de force. Et ça se poursuit encore aujourd'hui.

— C'est quand même injuste ! persista Jérémie, plutôt en colère. Le gouvernement ne devrait pas agir ainsi. Ce n'est pas bien.

— Non, ça ne l'est pas. Mais il n'y a rien que nous puissions y faire.

— On ne pourrait pas fermer les réserves et rendre leur liberté aux Autochtones ?

— Ce serait très difficile.

— Pourquoi ?

— Jérémie ! se fâcha Stella, lasse de cette discussion. La façon dont on traite les Autochtones est abusive, j'en conviens, mais ce n'est pas à nous d'en juger.

— Mais ça ne peut pas continuer ainsi ! s'exclama Jérémie, étonné par l'indifférence de sa tante. Qu'arrivera-t-il aux Amérindiens ? Est-ce qu'ils vont disparaître ?

— Oh non ! dit Stella en secouant la tête. Les Amérindiens ne disparaîtront jamais. Ils sont beaucoup trop futés.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, un point c'est tout.

\*\*\*

Le lendemain matin, lorsque Stella se leva, Jérémie dormait encore. Elle s'habilla en vitesse et attendit que sa voisine se pointe sur la pas de sa porte avant de partir.

Donc à son réveil, plutôt que sa tante, c'est Kristine McCaughey que Jérémie trouva dans la cuisine. Voyant qu'il était déçu de n'avoir pu dire au revoir à Stella, Kristine lui expliqua que malheureusement, sa tante avait dû partir très vite, mais qu'il pourrait toujours l'appeler. Sachant que cette dernière avait besoin de solitude, Jérémie jugea la chose inappropriée.

Comme on prévoyait de grosses averses au cours de la journée, Kristine avait cru bon d'apporter des jeux de société pour passer le temps. Elle proposa à Jérémie d'en choisir un, afin qu'ils puissent y jouer. Entre *Monopoly*, *Clue* et un jeu d'échecs, il opta pour *Monopoly*.

Après la partie, que Kristine gagna haut la main, celle-ci demanda :

— Donc tu retournes à Oakville demain ?

— Oui, j'en ai bien peur.

— C'est dommage. J'aimais beaucoup ta compagnie. J'aurais bien voulu vous accompagner à l'aéroport, mais Sean et moi devons visiter mes parents à Harrison Mills. Nous devons nous préparer en vue d'une partie de chasse prévue en juillet.

— Sean est chasseur ?

— Oui. Et il raffole de ce sport. Nous avons été si occupés, ces derniers mois, que nous comptons bien profiter au maximum de nos vacances.

— Toi aussi tu chasses ?

— Quand j'étais petite, il m'arrivait d'accompagner mon père lorsqu'il allait chasser, mais j'ai fini par me lasser de ce sport. Je préfère la pêche à la morue. C'est plus tranquille et moins dangereux. Mais dis-moi... tu as aimé ton séjour à Vancouver ?

— Beaucoup ! s'exclama joyeusement Jérémie. Je me suis vraiment amusé, ici. J'ai adoré regarder les épaulards à Port McNeil.

— Les épaulards... soupira Kristine. Il y a si longtemps que je n'en ai pas vu. Tu as été sage avec ta tante, dis-moi ?

— La plupart du temps, oui... fit Jérémie d'une voix hésitante.

— C'est bien de l'entendre. Honnêtement, quand j'ai su que tu venais chez Stella, j'étais persuadé que ton séjour serait très bref. Sur-tout après la scène que tu lui as faite à ton arrivée.

— Co... comment savez-vous ça ?

— Nous habitons juste à côté d'ici, expliqua Kristine. Et je dois te dire que Sean et moi n'avons jamais entendu un enfant crier autant. On aurait dit que vous cherchiez à vous entre-tuer.

— Désolé, je n'ai pas voulu vous effrayer.

— Mais puisque Stella t'a pardonné, on peut oublier tout ça. D'ailleurs, même si je te connais très peu, je trouve que tu as beaucoup changé depuis ce fameux soir. Sean aussi est de cet avis. Je ne sais pas si tu le sais, mais ta présence fait beaucoup de bien à Stella.

— Ah oui ? Pourtant, je n'ai fait que l'aider dans son travail et passer du temps avec elle.

— Je ne crois pas qu'elle t'a emmené ici pour que tu lui serves d'assistant. C'est plutôt parce qu'elle avait besoin d'être avec quelqu'un.

— En fait, elle a accepté de me prendre quelque temps pour que je cesse de faire des bêtises chez moi, rectifia Jérémie. Mais pourquoi dis-tu que ma présence lui fait du bien ?

— Eh bien... quand elle est avec quelqu'un qu'elle aime, elle semble heureuse. Mais quand elle est seule, elle m'inquiète...

— Elle t'inquiète ? fit Jérémie en soulevant les paupières. Est-ce que ma tante a des problèmes ?

Ce dernier connaissait déjà la réponse à cette question, mais espérait que Kristine lui en dise plus long.

— Je ne dirais pas ça, mais quand je l'ai connue, alors qu'elle était mariée, elle était la femme la plus heureuse que je connaissais. Elle souriait tout le temps, elle sortait beaucoup avec son mari, et le dimanche soir, nous dînions ensemble. Parfois, aussi, elle nous accompagnait, mes amies et moi, pour faire les boutiques. Mais depuis son divorce et la mort de son père, je la trouve plus solitaire et plus renfermée. Elle ne sort plus et ne se confie plus. Elle est toujours aussi souriante, mais son sourire est devenu faux, comme si elle cherchait à nous cacher quelque chose. Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle n'a jamais cherché à se remarier, ni même à se faire des amis.

— Peut-être qu'elle est heureuse ainsi. Elle m'a déjà dit que les femmes n'ont pas besoin d'un mari pour survivre.

—De nos jours, les femmes n'ont *plus* besoin d'un mari pour survivre, mais cela ne signifie pas qu'elles sont plus heureuses. Et pour ce qui est de Stella, eh bien... je me demande si elle l'est. Il m'arrive même de me demander si elle va bien dans sa tête.

—Hein? riposta Jérémie. Mais ma tante n'est pas folle.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais... disons que je l'ai déjà vu faire des choses inhabituelles, comme cette fois où l'ours blanc est venu dans sa cour. Tu n'as jamais remarqué que ta tante pouvait quelques fois se comporter de manière étrange?

En repensant à différents événements dont il avait été témoin, comme cette fois où elle était restée sous la pluie jusqu'à ce qu'il consente à monter dans la voiture ou encore, lorsqu'il l'avait vu quitter précipitamment la boutique de madame Wu sans aucune raison apparente, Jérémie ne pouvait que convenir que Kristine disait vrai. Et c'était sans compter ce qui s'était passé la veille à Port McNeil. Mais serait-ce trahir sa tante que de raconter ses écarts de comportement? Jérémie avait cru qu'il serait nécessaire d'en parler avec Kristine, mais il décida de rester discret, n'étant pas certain de sa réaction.

—Il lui arrive quelques fois d'être étrange, dit-il nerveusement, mais c'est une bonne personne.

—Absolument! approuva Kristine, qui voyait bien que Jérémie lui cachait quelque chose. C'est même un ange, mais un ange étrange, si tu veux mon avis.

—Tu n'as pas à dire de telles choses sur elle, reprit Jérémie en voulant se porter à la défense de Stella. Oui, il lui arrive d'être étrange, mais c'est une femme exceptionnelle.

—Jérémie, je comprends que tu aimes ta tante, mais crois-moi, elle ne se comporte pas toujours normalement. Avant ton arrivée, elle vivait presque en ermite. Elle ne sortait jamais le week-end et ne parlait que rarement avec les gens, sauf dans le cadre de son travail.

—Elle a une amie, plaida Jérémie. Elle s'appelle Christina Joyce.

—Et combien de fois l'as-tu vue, cette Christina Joyce?

—Eh bien... une fois.

—Et combien de fois ta tante t'a parlé d'elle ou d'une autre amie?

Encore là, Kristine marquait un point. Pas une seule fois Jérémie n'avait vu Stella appeler une amie.

—Si Joyce n'est pas une amie, demanda-t-il, qui est-elle, alors?

— Sans doute une collègue, supposa Kristine. Tu veux en savoir plus? Je ne l'ai jamais vu inviter un ami chez elle. Aussi, jamais elle ne donne le numéro de téléphone de son domicile. Je le sais, car un jour, j'ai reçu un appel de Christina Joyce qui souhaitait que je lui transmette un message, car elle n'arrivait pas à la rejoindre sur son cellulaire. Ça te semble normal qu'une femme donne le numéro de sa voisine plutôt que le sien?

— J'avoue que c'est bizarre, convint Jérémie. C'est peut-être parce qu'elle est discrète.

— Si c'était le cas, elle ne travaillerait certainement pas dans le domaine de la vente. Il est essentiel, pour un vendeur, de se montrer sociable s'il espère réaliser de bonnes affaires.

Kristine fit une pause pour prendre une gorgée de son jus de fruits, puis enchaîna en disant :

— Et comme si ça ne suffisait pas, alors qu'elle devrait profiter de cette dernière journée avec toi, elle t'abandonne ici pour aller Dieu sait où, faire je ne sais quoi!

— Elle... elle avait besoin d'être seule.

— Oui, c'est aussi ce qu'elle m'a dit, confirma Kristine. Mais elle aurait pu attendre que tu sois parti avant de prendre du temps pour elle, non? Et pourquoi ne pas nous avoir dit où elle allait?

— Elle m'a dit qu'il s'agissait d'un endroit secret, informa Jérémie.

— Chère Stella, fit tristement Kristine. Avant qu'elle parte pour Londres, je te promets d'avoir une longue conversation avec elle. Je veux savoir ce qui se passe dans sa tête.

— Pourquoi te soucies-tu autant d'elle?

— Parce qu'elle me fait peur.

— Peur? s'étonna Jérémie. Mais ma tante ne ferait même pas de mal à une mouche.

— Je ne crains pas qu'elle s'en prenne à moi, évidemment. Je crains plutôt qu'elle s'en prenne à elle-même. Tu sais, il arrive que je me lève, la nuit, et de ma salle de bain, je vois parfaitement la maison de ta tante. Et chaque fois que je regarde, peu importe l'heure, je la vois lire sur le balcon en s'éclairant avec une lampe de poche. Quand elle vivait avec Martin, elle ne faisait jamais ça. Et ce n'est pas tout. Lorsque je me réveille, le matin, je la trouve endormie sur sa chaise. Peux-tu croire ça? Et c'est comme ça toutes les nuits! Ça m'angoisse comme tu n'as pas idée!

—Ma tante adore la lecture.

—Je n'en doute pas, c'est une dévoreuse des livres ! Mais pourquoi ne lit-elle pas dans sa chambre, où elle serait au chaud et en sécurité ? Je m'inquiète de ce qu'il pourrait lui arriver. Port Moody n'est pas un endroit dangereux, je le sais bien, mais la nuit, je ne laisserais même pas mon chat à l'extérieur. L'été, il y a des jeunes qui roulent à pleine vitesse sur la rue. Ils écoutent de la musique forte et font zigzaguer leur voiture. Imagine qu'ils soient ivres, qu'ils voient Stella endormie sur son perron, et qu'ils aient l'idée de lui faire du mal...

—Est-ce que tu en as parlé avec elle ? interrogea Jérémie, visiblement inquiet.

—Bien sûr, mais elle fait ce qu'elle veut. C'est une gentille femme, mais elle refuse de m'écouter. Et ce n'est pas tout. À part travailler comme bénévole à l'hôpital pour enfants, ce qu'elle ne fait qu'une ou deux fois par été, elle ne fait pratiquement rien durant ses temps libres. Quand elle ne travaille pas, elle est presque constamment chez elle.

—Elle m'a pourtant emmené dans un tas d'endroits, fit savoir Jérémie.

—Bien entendu ! Elle ne peut pas te faire venir ici et lire jour et nuit devant toi. Elle doit sauver les apparences. Je n'ai rien contre le fait qu'elle lise, mais elle devrait faire autre chose, de temps en temps, et sortir. À force de toujours faire la même chose, ça devient déprimant.

Kristine se tut un moment, puis poursuivit.

—Je ne la comprends pas ! Elle semble sociable, mais en même temps, elle s'éloigne des autres. Quelques fois, j'ai l'impression qu'elle vit dans un monde imaginaire. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais je peux te dire qu'elle cache quelque chose.

—Est-ce qu'elle a déjà parlé de son passé ? Ou de son enfance ?

—Non, répondit Kristine. Ni à moi, ni même à Martin. Tu peux croire ça ? Elle cachait des choses à son propre mari. Chaque fois qu'il l'interrogeait sur son passé, elle se défilait. Pas étonnant qu'ils aient divorcé. Néanmoins, je suis contente qu'elle ait pu au moins passer du temps avec toi. Quand nous sommes venus souper, l'autre soir, j'ai été surprise de la voir aussi heureuse qu'au jour de son mariage. Je crois que ta présence lui est bénéfique. Dommage qu'elle parte à Londres...

—Oui, dommage...

## Chapitre 14

### *AVERTISSEMENT*

*Ceci est une réserve amérindienne*

*Toute personne pénétrant sans autorisation sur ce territoire s'expose à une amende de soixante-dix dollars ou à une peine d'emprisonnement n'excédant pas un mois, ou à ces deux sanctions à la fois.*

*Le Ministère des Affaires amérindiennes.*

Stella lut l'affiche au moins trois fois, en portant une attention particulière au mot *avertissement*, peint en grosses lettres blanches sur un grand panneau de bois. Ce mot la rendait malade et avivait son angoisse. Elle avait peur, mais en même temps, était prête à contrevenir au règlement.

Les mains sur le volant, le moteur en marche, elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire. Le mieux serait de retourner à Vancouver et oublier la réserve Squamish. Plutôt stupide d'avoir fait tout ce chemin pour aboutir à cet endroit oublié et risquer d'être emprisonnée. D'un autre côté, il ne voyait personne... Pas d'agent fédéral, pas de policier, pas de garde, pas même un Amérindien.

Mais maintenant qu'elle était face à la réserve, elle n'avait pas du tout envie de relâcher le frein pour s'aventurer dans ce lieu interdit et brumeux. Elle savait qu'elle n'allait rien y trouver de bon même si c'était là où elle avait tout laissé.

Avant de prendre une décision, elle songea à toutes les promesses qu'elle avait faites à ceux qui l'avaient poussée à sacrifier sa vie d'alors pour en commencer une nouvelle à Vancouver. À tous ces gens qu'elle avait aimés et qui auraient le cœur brisé s'ils pouvaient la voir à ce moment précis. À son père adoptif, qui avait tout fait pour qu'elle atteigne le sommet de la réussite. Mais surtout, elle pensa à sa mère, qui jusqu'aux derniers jours de sa vie, avait voué une haine sans

merci envers cet endroit. Après ce qui leur était arrivé, Stella ne pouvait certes lui en vouloir, mais tout de même, elle désirait y retourner. C'était plus fort que tout. Dans son cœur, elle savait qu'elle devait le faire, ne serait-ce que pour sentir un bref instant la terre qu'elle avait tant chérie durant son enfance.

Déplaçant très légèrement le levier de vitesse, elle le positionna à *D* et appuya doucement sur l'accélérateur. Ceci fait, elle s'engagea sur la route de gravier menant à la réserve. Le paysage était des plus naturels ; aucune trace d'activité humaine, hormis un panneau routier tout rouillé qui gisait en bordure de la route. La forêt tout autour était si dense qu'il était impossible d'apercevoir le détroit de Johnstone. Si la brume nuisait à la vision, Stella n'en avait que faire. Elle connaissait le chemin, même si elle n'y était pas venue depuis longtemps. La pauvre se sentait comme une étrangère. Voilà près de quarante ans qu'elle n'était pas revenue dans ce lieu. Après toutes ces années, elle était étonnée de si bien se souvenir de la route.

Arrivée à une intersection, elle emprunta une route plus petite et moins dégagée. Celle-ci la conduisit sur une petite plage recouverte de coquillages et de sable très blanc. En sortant de la voiture, Stella ne nota aucune trace de pas. À croire que personne avant elle n'avait posé le pied sur cette plage. Elle avait l'impression de fouler le sol de la lune, et pourtant, elle se souvenait parfaitement de cet endroit...

La vue de l'île la rendit encore plus nostalgique. Elle se situait tout près du rivage de la réserve. C'était la même qu'elle avait repérée, le jour d'avant, lorsqu'elle se trouvait sur le bateau Callahan. Attirée, elle s'avança à pas de tortue. Ses pieds traînaient dans le sable pendant qu'elle gardait les yeux rivés sur l'île, comme s'il s'agissait d'un précieux trésor.

Une fois au bord de l'eau, elle retira ses souliers, les jeta sur le sable et leva les mains vers le haut et sauta dans l'eau. Nageant à contre-courant dans la mer très froide, elle devait sans cesse activer ses bras et ses jambes pour éviter de sombrer dans le fond noir et profond de la mer. Ignorant la distance à parcourir, elle s'efforça de ne pas faiblir. D'un élan du bras à l'autre, d'une poussée de jambe à l'autre, elle nageait de toutes ses forces jusqu'à ce que ses pieds foulent le sol de l'île.

Après être sortie de l'eau, elle se mit à explorer les environs, comme si elle cherchait quelque chose dans le sable. Les cheveux et les vêtements tout trempés, elle frissonnait au contact du vent, ce qui

l'obligeait à serrer les bras contre sa poitrine pour se réchauffer un peu. Regardant derrière elle, elle vit que sa BMW était toujours garée près de la plage. Avait-elle songé à verrouiller les portières ? Pas le moindre souvenir...

Transie de froid, elle marchait à un rythme très lent. Après avoir croisé un tronc d'arbre, elle s'y assit et regarda tout autour d'elle. Aucune trace de vie. Pas le moindre bruit, sinon celui des petites vagues qui venaient s'échoir sur le rivage. Il n'y avait même aucun animal. Ce silence de mort lui donnait l'impression que ce lieu était maudit. Néanmoins, elle n'avait aucune peine à revoir, dans sa tête, l'image d'une petite fille aux longs cheveux noirs qui courait gaiement et en toute innocence sur la plage. Autrefois, cette île était un paradis... *Son paradis.*

Elle se releva et se remit à marcher, les bras toujours croisés contre sa poitrine. Ressentant une légère faim, elle se mit à parcourir les buissons pour trouver des baies sauvages. Or, il n'y avait rien à se mettre sous la dent. Ce lieu n'était fait que de ruines.

Soudain, elle aperçut un arbre derrière lequel gisaient les restes de qui avait été autrefois un totem. Cette découverte lui fendit le cœur. Le pire, c'est que visiblement, il n'était pas tombé accidentellement. Il suffisait de voir les crevasses et les coups de hache sur le bois. Quelqu'un avait délibérément détruit cet objet sacré. Qui donc avait pu commettre un tel acte ?

— Il n'y a donc aucun respect dans ce monde ? soupira Stella en regardant l'aigle de bois complètement démoli qui représentait autrefois le symbole d'une grande civilisation.

Répugnée, elle retourna sur le bord de la mer et s'assit dans le sable pour contempler le bleu infini de l'océan Pacifique. Demeurant aussi immobile qu'une statue, elle plongea dans sa mémoire pour retrouver les souvenirs de son passé.

Elle vit à nouveau la fillette aux cheveux noirs, qui nageait avec une amie juste un peu plus grande qu'elle. Ensemble, elles imitaient les sons émis par les dauphins. Autour de son poignet, la plus petite portait un bracelet fait de pierres et de coquillages. Pour elle, c'était un véritable joyau. Tout à coup, elle se mit à pleurer après avoir réalisé qu'il était disparu. Sûrement qu'elle l'avait perdu dans la mer. Elle pleura de plus belle lorsque sa copine plongea vainement la main et la tête sous la surface de l'eau pour tenter de le retrouver. Pour la consoler, elle lui promit de revenir sur cette plage et de lui rapporter un jour

son bracelet. En se remémorant cette scène, Stella pouvait sentir ses propres larmes glisser sur ses joues.

—Mais je ne suis jamais revenue pour honorer ma promesse, dit-elle en regardant les vagues s'étirer jusqu'à ses orteils.

C'est alors que sa main, qui ratissait le sable, heurta quelque chose de dur enfoui sous les minuscules cailloux. Elle plongea la main plus profondément dans le sable et en ressortit un trésor inespéré ; le bracelet de la petite fille. La ficelle était intacte, mais sa couleur avait été blanchie par le sable. Les pierres et les coquillages étaient également recouverts de sable, mais en les nettoyant avec ses doigts, Stella se rendit compte qu'ils n'avaient rien perdu de leur lustre malgré l'usure du temps. Mieux encore, la pierre du centre, une tête d'épaulard taillée dans un cristal bleu, était intacte. Stella ne pouvait pas croire qu'elle avait enfin retrouvé le bracelet de la petite fille.

Mais plutôt que d'en être fière, elle donna libre cours à ses larmes, pour ensuite s'étendre sur le sable et fermer ses yeux.

Ayant pratiquement perdu tout contact avec la réalité, elle resta dans cette position durant un fort long moment. Aucun bruit, pas même le ronflement du moteur d'un canot qui s'amenait vers elle ne parvint à la tirer de sa rêverie. Pas plus que les bruits de pas sur la plage. Elle était pourtant bien consciente que quelqu'un se trouvait là. Sans doute un garde-côte, ou pire, un policier de la GRC venu lui annoncer qu'elle occupait illégalement une réserve. Malgré tout, elle demeura inerte.

—Madame ? l'interpella une voix derrière elle.

Les cheveux salis par le sable, Stella ferma les yeux pour sécher ses dernières larmes, puis tourna légèrement la tête en direction de son visiteur. Plutôt qu'un agent fédéral, c'est un Amérindien d'une soixantaine d'années qu'elle trouva.

—Madame, vous ne pouvez pas être ici, la prévint-il d'un air étonné.

«Évidemment que je ne peux pas être ici», répéta Stella en son for intérieur.

—Que faites-vous sur cette île ? Ne savez-vous donc pas que vous êtes sur une réserve ?

—Je sais, répondit Stella d'une voix grave.

Elle avait prononcé ces mots de manière monotone et triste, comme s'il s'agissait de ses derniers. Surpris par cette réponse, l'Autochtone ignorait comment réagir. Il lui était déjà arrivé de surprendre

des jeunes voyous dans sa réserve, mais jamais une personne adulte. Comme elle semblait aussi épuisée que perdue, il se demandait si elle n'était pas sous l'effet de la drogue.

— Quel est votre nom, madame ? l'interrogea-t-il.

— Mon nom ? C'est...

Elle se souvint d'avoir porté un nom, auparavant, mais ce n'était pas Andersen. Plutôt que de répondre, elle se releva tranquillement et se redressa sur ses deux jambes. Craignant que l'homme remarque le bracelet, elle le garda bien caché sous ses doigts. Par chance, le vieil Amérindien semblait éprouver des problèmes de vision, puisqu'il dut s'approcher davantage d'elle pour bien voir son visage.

— Écoutez, madame, j'ignore ce que vous faites ici, mais si je vous ramène à votre voiture et que vous quittez la réserve, me promettez-vous de ne plus jamais revenir ? En retour, je ne dirai rien aux autorités. Mais vous devez partir maintenant, avant que les fédéraux vous trouvent.

— Entendu.

De retour chez elle, peu avant le souper, Stella ne se donna pas la peine d'annoncer son arrivée. Elle était si emportée par ses émotions et ses souvenirs qu'elle avait presque oublié que Kristine et Jérémie se trouvaient dans la maison.

Elle marcha d'un pas lourd vers le salon et alla s'asseoir sur son fauteuil, où elle prit un moment pour se détendre. Épuisée, elle appuya sa tête sur le dossier et songea à ce qu'elle avait vécu durant la journée. L'idée lui vint de prendre le bracelet qu'elle avait enfoui dans son sac à main, mais elle finit par se dire que sa seule vue ne ferait qu'augmenter son anxiété du moment tant il raviverait de vieux souvenirs.

Elle était lasse de penser à son passé et surtout, de se souvenir. Mais c'était plus fort qu'elle, comme si sa mémoire ressurgissait malgré elle. Des terribles pensées qui ne faisaient que la pousser vers le gouffre de la mort. Elle ne souhaitait plus qu'une chose, en finir une bonne fois pour toutes avec son mal de vivre.

Désespérée, elle tourna le regard vers les urnes où reposaient les cendres de ses parents. Elle se leva, alla vers le foyer et ouvrit l'urne de sa mère pour en retirer un petit objet gris qui, en apparence, ressemblait à un anodin antibiotique en capsule. Sauf que celui-ci n'avait rien d'anodin, du fait qu'il était suffisamment puissant pour mettre définitivement fin à toutes ses douleurs. Hélas, le prix, pour en bénéficier, était très élevé. Contemplant le cachet qui étrangement, lui rappelait

l'épaulard qui ornait le bracelet qu'elle avait trouvé, Stella se sentait incapable, pour le moment, de l'insérer dans sa bouche. Elle le remit donc dans l'urne, en prenant soin de bien le cacher sous les cendres.

—Non, murmura-t-elle, il me reste encore une chose à faire.

C'est à ce moment que Kristine et Jérémie, qui jusque-là se trouvaient dans la cour arrière, entrèrent par la porte coulissante du balcon. Apeurée, Stella sursauta et posa une main sur son cœur affolé.

—Stella! lança Kristine en refermant la porte. Je ne t'ai pas entendu rentrer. Comment s'est passée ta journée?

Stella demeura muette, à la recherche d'une quelconque histoire à raconter. Jérémie était sur le point de lui demander si elle allait bien lorsqu'elle finit par répondre en souriant :

—J'ai fait une très belle promenade sur la côte. Navrée d'être rentrée si tard. Et vous?

—La journée a été formidable! s'exclama Kristine avec un visage rayonnant. Nous avons joué au Monopoly, et devine qui a été la grande gagnante du jour? demanda-t-elle en pointant ses deux index vers elle. Est-ce que tu voudrais... Seigneur, Stella, tes vêtements sont tout trempés!

Effectivement, la jupe de Stella était si trempée que des gouttes d'eau s'écrasaient sur la moquette du salon.

—Ah, oui, répliqua-t-elle nonchalamment. Je suis allé faire une baignade.

—Une baignade? Où ça? À la plage?

—Non, je suis allé me baigner à Schooner Cove, mentit Stella. Il pleuvait, mais je me suis quand même baignée.

—À Schooner Cove? s'écria Kristine. Doux Jésus! Qu'est-ce qui t'as pris de te baigner sans maillot? Visiblement, tu n'avais pas de serviette non plus! Tu as froid? Tu veux une serviette?

—Merci, mais ça ira, dit calmement Stella en arrêtant de sourire.

—Stella, ce n'est pas bon ce que tu as fait. Tu savais pourtant que les plages étaient fermées, aujourd'hui. S'il t'était arrivé quelque chose, il n'y aurait eu personne pour te secourir. Tu aurais pu te noyer!

—Peut-être, mais ça n'a pas été le cas. Même que ma petite baignade m'a fait du bien. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'aimerais me reposer. Je suis très fatiguée.

—... très bien, dit Kristine sans s'offusquer. Tu es certaine que tu n'as besoin de rien?

— Tout va bien, Kristine, la rassura Stella avec un faux sourire. Tout va bien.

Après avoir remballé ses jeux dans un sac, Kristine les salua avant de partir. Stella retourna s'asseoir dans son fauteuil et se frotta les yeux. Venu la rejoindre, Jérémie la trouva affaiblie, comme si elle venait de courir un marathon. Il se mourait de lui raconter ce que Kristine lui avait dit au sujet de ses lectures nocturnes, mais hélas, elle semblait trop fatiguée pour entamer une discussion. Il remit donc cette idée à plus tard, car il tenait à en parler avec elle.

— Tante Stella, tu veux que je t'apporte quelque chose à manger ?

— Non merci, répondit Stella d'une voix lasse. Ça va si je me repose un peu ici ? Je veux juste me détendre avant de préparer le souper.

— Bien sûr. Est-ce que je peux rester avec toi ?

— Mais bien sûr, consentit Stella en affichant un sourire.

Les deux s'installèrent devant la télévision pour regarder une vieille romance américaine des années soixante. Ce n'était pas le genre de films que préférait Jérémie, mais il tenait à rester près de sa tante pour surveiller son état. Lors d'une pause publicitaire, il demanda la permission d'aller se servir quelque chose à boire, puis s'éclipsa.

Ennuyée par les publicités, Stella s'empara de la télécommande et parcourut les différentes chaînes. Rien d'excitant nulle part. Mais au moins, cet exercice lui faisait momentanément oublier sa tristesse.

Elle était sur le point de retourner voir son film lorsqu'elle tomba sur le bulletin de nouvelles diffusé par CBS. On y présentait un reportage effectué devant le Parlement d'Ottawa où un ministre entouré de journalistes était interrogé par ceux-ci. Ignorant ce dont il était question, Stella allait changer de poste lorsqu'une journaliste demanda :

— Qu'en est-il de l'amendement de la loi C-31 sur le statut des femmes autochtones ?

La loi C-31 ? Stella connaissait vaguement cette loi, mais en ignorait les détails. Curieuse, elle monta le volume pour mieux entendre la réponse du ministre.

— Le Parlement a tenu un second débat à seize heures, déclara le ministre. Après une longue délibération, il a été décidé, avec une très forte majorité, que l'article touchant le mariage entre une Autochtone et un non autochtone sera aboli.

Stella s'approcha du téléviseur pour mieux entendre la suite.

— Qu'est-ce que cela signifie pour les communautés autochtones du Canada ? chercha à savoir la journaliste.

— Cela signifie qu'une Autochtone ayant perdu son statut d'Amérindienne en raison de son mariage avec un non autochtone pourra, si elle en fait la demande, retrouver ce statut. De plus, j'ai le plaisir de vous informer que les nouvelles réformes permettront aux enfants issus d'une telle union de bénéficier du même droit que leur génitrice.

— Monsieur Greyson, intervint un reporter, beaucoup de militantes autochtones ont félicité le Parlement pour avoir abrogé cette loi qu'elles trouvaient injuste à l'égard des femmes autochtones, mais il y en a encore qui croient que cela ne suffira pas à permettre aux femmes de retourner dans leur réserve respective, du fait qu'elles risquent d'être rejetées par leur clan en raison de leur mariage avec un homme blanc. Que répondez-vous à cela ?

— Le gouvernement du Canada offrira des services de soutien à tous ceux et celles qui voudront regagner leur réserve. Désolé, mais je ne peux en dire plus pour l'instant.

— Monsieur Greyson, demanda encore une journaliste, croyez-vous que justice a été rendue aux femmes autochtones ?

— Oui, je le crois fermement, répondit le ministre. Désolé, mais je dois filer.

Les journalistes tentèrent de le retenir avec de nouvelles questions, mais il avait déjà gagné le Parlement. Or, il n'y avait pas que les journalistes qui exigeaient des réponses...

— Eh ! cria Stella, visiblement enragée, en plaquant ses mains contre l'écran. Revenez ici ! Vous croyez que vous avez rétabli la justice ? MENTEUR ! Vous ne savez même pas ce qu'est la justice ! Vous croyez que ce sera si évident, pour moi, de retrouver mon identité ? VOUS N'EN AVEZ AUCUNE IDÉE ! J'AI PERDU MA VIE À CAUSE DE VOTRE FOUTUE LOI, ET VOUS CROYEZ QUE LE SIMPLE FAIT DE LA MODIFIER RÉGLERA TOUT LE MAL QUE VOUS M'AVEZ FAIT ? VOUS N'AVIEZ PAS LE DROIT DE M'OBLIGER À RENONCER À MON IDENTITÉ ! VOUS M'ENTENDEZ ? VOUS NE POUVEZ PAS ME DIRE QUI JE SUIS ET QUI JE NE SUIS PAS ! VOUS NE POUVEZ PAS ! VOUS NE POUVEZ PAS ! VOUS NE...

Elle mit fin à sa colère dès qu'elle vit Jérémie, qui était immobile

dans l'entrée du salon, un verre de jus à la main et les yeux aussi gros que des balles de golf. Ayant entendu sa tante crier, il s'était empressé de la rejoindre pour savoir ce qui n'allait pas. Le fait de la voir hurler en frappant l'écran de télévision l'avait complètement figé. Il était incapable du moindre mouvement, pas même pour se gratter le bras.

—Jé... Jérémie ? dit Stella d'une voix un peu plus calme. Désolée, je... je ne sais pas ce qui m'a...

Avant même qu'elle pût s'expliquer, Jérémie, croyant qu'elle était devenue folle, laissa échapper son verre, tourna le dos et disparut à la hâte.

—Non... Jérémie... Attends !

Stella se lança à sa poursuite, mais il était trop tard. Jérémie avait déjà claqué la porte débouchant sur le sous-sol. Elle tenta de l'ouvrir, mais de l'autre côté, le garçon retenait la poignée de toutes ses forces.

—Jérémie ! Je t'en supplie, ouvre-moi ! Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je ne suis plus en colère. Je t'en prie, Jérémie, ouvre-moi la porte !

Stella avait beau tenter de tourner la poignée, frapper sur la porte, pleurer, supplier, crier, gémir... il n'y avait rien à faire. Au fond, elle le comprenait fort bien. Hormis quelques exceptions, Jérémie l'avait toujours vue plaisante et souriante. Et voilà que maintenant, il la découvrait sous son véritable jour. L'image qu'elle s'était façonnée, celle de la femme docile et sûre d'elle-même venait d'éclater, pour laisser voir la femme empreinte de colère qu'elle était vraiment. Que devait-il penser, à présent ?

Hors d'elle et ne sachant plus que faire, Stella retourna dans le salon puis s'assit sur le sofa. Son cœur lui faisait horriblement mal, sa tête était lourde et ses lèvres tremblaient. Elle ressentait toute cette douleur qu'elle avait trop longtemps refoulée. Anéantie, elle resta là, les mains recouvrant son visage pour contenir ses nombreuses larmes. Au bout d'une demi-heure, elle retourna à la porte.

—Jérémie ? appela-t-elle. Puis-je entrer ?

Aucune réponse. Néanmoins, elle savait qu'il était toujours assis derrière la porte et qu'il avait la main encore agrippée à la poignée. Peinée, elle y alla d'une dernière tentative.

—Jérémie, je suis profondément navrée pour ce qui est arrivé. Je sais que je t'ai fait peur, mais je t'assure que je ne te veux aucun mal. Est-ce que tu pourrais me laisser entrer ? J'ai quelque chose à te dire à propos de moi et de notre famille. Je t'en prie, ouvre la porte.

J'ai vraiment besoin de parler avec quelqu'un.

Et puis, tel un miracle, elle entendit la poignée tourner sur elle-même et la porte s'entrouvrit tout doucement. Jérémie observait sa tante à travers la fente, comme s'il craignait qu'elle s'en prenne à lui.

— Tu m'as fait vraiment peur, tu sais, finit-il par dire.

Visiblement, il lui en voulait. Stella pouvait le détecter à même sa voix. Le pauvre était en état de choc. Elle demeura silencieuse, le temps qu'il se calme, avant de le supplier d'ouvrir la porte.

— Est-ce que tu es encore fâchée ? s'enquit-il.

À travers la fente, Stella pouvait voir deux yeux terrifiés rivés sur elle.

— Non, l'assura-t-elle tout doucement en approchant ses yeux devant la fente pour lui montrer son air désolé. Euh... en fait, oui, se reprit-elle en tremblant des lèvres. Mais ce n'est pas contre toi que je suis fâchée. Pour être franche, j'ai été fâchée toute ma vie. Jusqu'à maintenant, j'ai été en mesure de maîtriser et taire ma colère, mais ces derniers jours ont été... Écoute, est-ce que tu pourrais ouvrir la porte ? Ne t'inquiète pas... Je ne te ferais aucun mal.

Jérémie ne craignait pas vraiment les coups de sa tante. Ce qu'il redoutait, c'était d'assister à une nouvelle crise. En revanche, il lui semblait clair qu'elle était en détresse et qu'elle avait besoin de lui. Il poussa donc légèrement la porte et sortit. Il regarda le visage à la fois triste et honteux de Stella et marcha vers elle. Puis, lorsqu'elle lui ouvrit les bras, il se colla contre elle pour lui faire un câlin. Alors qu'elle tenta de le rassurer en caressant ses cheveux avec ses doigts, il se sentit à nouveau en sécurité. Ce moment de tendresse, toutefois, fut plus salubre pour Stella, qui en oublia presque sa hargne.

— Je suis vraiment désolée, dit cette dernière en caressant la nuque de l'enfant.

— Tante Stella, pourquoi as-tu crié comme ça ? Pourquoi es-tu aussi fâchée ?

Sachant que le moment de vérité était arrivé, Stella invita son neveu à venir s'asseoir au salon avec elle. Une fois dans la pièce, Jérémie s'installa le plus près possible d'elle, histoire de lui faire savoir qu'il était là pour elle, comme elle avait été là pour lui dans ses moments de détresse. Alors que la lune brillait dans le ciel, Stella prit doucement la main du garçon et l'enveloppa dans la sienne pour capter son attention.

— Jérémie... commença-t-elle avec une voix étranglée par la tristesse, je suis allé à la réserve des Squamish.

— Hein ? s'exclama Jérémie qui n'en croyait pas ses oreilles. Mais tu as dit que nous n'avions pas le droit d'aller là-bas.

— C'est exact, confirma Stella en regardant leurs mains toujours enlacées.

— Est-ce que tu as été arrêtée par les Fédéraux ?

— Non, rassure-toi.

— Mais pourquoi es-tu allée là-bas malgré l'interdiction ?

— Parce que... parce que...

Stella fit une pause, se mordit la lèvre inférieure, puis avoua :

— Parce que je suis née dans cette réserve.

— Quoi ? s'étonna Jérémie au point d'en avoir le souffle coupé. Tu veux dire que...

— Oui, Jérémie, j'étais une Amérindienne. Ma mère aussi, d'ailleurs.

Jérémie était encore plus abasourdi que le jour où sa mère lui avait dit que le père Noël et le lapin de Pâques n'existaient pas. Jamais il n'aurait pensé que sa tante, qui avait pourtant la peau blanche, était en réalité une autochtone.

— Est-ce que mon père était lui aussi un Amérindien ?

— Il avait hérité de... en fait, il était...

— Il était quoi ? s'empressa de questionner Jérémie. Il était quoi ?

— Jérémie, s'exclama brusquement Stella, tu veux bien me laisser un moment pour réfléchir !

Elle se ressaisit dès qu'elle détecta à nouveau de la peur sur le visage de son neveu.

— Oh ! pardonne-moi, s'excusa-t-elle sur un ton plus calme, mais c'est très difficile, pour moi, de te dire ceci. Je n'ai jamais révélé mon secret à qui que ce soit, auparavant. Même Martin ne savait rien au sujet de mes véritables origines.

— Je ne comprends pas, s'étonna le garçon. Pourquoi avoir caché que tu étais Amérindienne ?

— Je ne le suis plus, le corrigea Stella en baissant les paupières.

— Pourquoi ?

— Écoute-moi bien, répliqua Stella après avoir émis un long soupir et en reprenant la main de Jérémie. Je vais te raconter mon

histoire.

## Chapitre 15

Jérémie ouvrit toutes grandes ses oreilles, attentif comme jamais.

— Je suis née en 1943, reprit Stella, dans la réserve de Johnstone Strait. C'est là que j'ai grandi, que j'ai appris à jouer, à parler, à nager, à lire et à chanter. C'était mon foyer, mon vrai foyer. À l'époque, nous étions peu fortunés et mon père biologique arrivait tant bien que mal à subvenir à nos besoins. L'hiver, il travaillait dans les chantiers de bois de Port McNeil. Nous étions si pauvres que nous avons dû rester chez mes grands-parents, le temps qu'il puisse mettre un peu d'argent de côté. Nous n'avions pas grand-chose, mais nous étions heureux. Mon enfance a été pour moi la période la plus heureuse de ma vie, parce que je me trouvais là où je le devais, parmi mon peuple. Je n'avais ni frères ni sœurs, mais j'avais beaucoup d'amis. Des cousins et des cousines, aussi. Nous passions la journée sur la plage à pêcher le saumon et à naviguer sur l'eau à bord de petits canots d'écorce. C'est à ce moment que j'ai éprouvé le désir d'explorer toutes les îles de la côte. Comme j'adorais cette époque. Puis, à la veille de mes sept ans, un accident est survenu. Mon père avait dû travailler la nuit, sur le chantier, pour émonder un arbre. Il a escaladé ce dernier jusqu'au sommet, mais on lui avait remis de l'équipement défectueux. À son insu, le câble de sécurité s'est détaché et le pauvre a fait une chute mortelle.

Stella ferma les yeux en pensant à l'immense peine qu'elle avait ressentie lorsqu'elle fut mise au courant. Elle se souvenait encore de la lettre que sa mère avait reçue à cet effet...

— Après la mort de mon père, ma mère a épousé un homme blanc du nom d'Harold Braxton... Pire qu'un ogre, cet homme. Elle l'a détesté dès le premier jour, mais l'a quand même marié. Puisqu'il était blanc, la loi voulait qu'elle et moi perdions notre statut d'Autochtone. Et comme nous n'appartenions plus au peuple squamish, nous avons été forcées de quitter notre village.

— Mais ça n'a aucun sens ! s'écria Jérémie. Pourquoi ma grand-mère a-t-elle épousé un homme blanc si cela l'obligeait à quitter son peuple ?

— Elle n'a pas eu le choix, expliqua Stella en regardant brièvement l'urne de sa mère. Elle a été obligée de l'épouser.

— Mais pourquoi ?

— Ce que je vais te raconter te semblera inimaginable, mais c'est la pure vérité. Ma mère a été... non... *nous* avons été vendues à Harold Braxton. Il a fait un arrangement avec mes grands-parents, et ma mère a été forcée par son propre père d'épouser cet homme.

— Mais comment ont-ils pu faire une telle chose ? fulmina Jérémie. Vous êtes du même sang ! Ils n'avaient pas le droit de vous traiter ainsi !

— Ta mère faisait partie de notre famille, confessa tristement Stella, mais ça ne nous a pas empêchés de l'abandonner lorsqu'elle a eu besoin de nous. Bon... reprenons. À l'époque, mes grands-parents avaient besoin d'argent, d'où la raison pour laquelle ils nous ont vendues à un pur étranger. Par la suite, nous ne les avons plus jamais revus. C'était le début d'une existence insupportable... Cet homme nous méprisait tellement. Il a épousé ma mère dans le simple but d'avoir un fils. Et quand elle a fini par lui donner ce fils, c'est-à-dire ton père, il le lui a remis dans les bras parce qu'il trouvait qu'il ressemblait trop à un Amérindien, ou à un *Redskin*, comme il nous appelait. Cela a fait que dès sa naissance, Peter a dû affronter le mépris de son père. Heureusement, ma mère et moi étions là pour l'aimer et le soutenir. Pour ma part, on m'a inscrite à l'école privée à peine quelques mois après notre arrivée au village, car Harold tenait à ce que j'apprenne l'anglais et que je m'intègre le plus vite possible au peuple blanc. C'était la première fois que je me mêlais aux blancs. Ouf ! Je dois t'avouer que ma première année à l'école a été horrible... Je ne parlais pas un traître mot d'anglais. Il m'a fallu deux ans pour apprendre cette langue. Et durant toute cette période, je n'avais aucun ami. Ce n'est qu'en quatrième année que j'ai commencé à parler suffisamment bien pour me faire des amis.

— Est-ce que les autres élèves savaient que tu étais Américainne ?

— Non. Personne ne le savait. Harold nous avait interdit de le dire. Je me suis donc isolée des autres. Je me souviens que lorsque je parlais à mes professeurs, je n'arrivais qu'à bredouiller quelques mots. Du coup, tout le monde se moquait de moi, car on me croyait handicapée. Et comme je ne saisissais pas les enseignements, qui bien évidemment, étaient transmis en anglais, j'ai dû passer de longues

heures à compléter mes devoirs avec ma mère. Comme elle parlait un peu anglais, elle était en mesure de m'aider à m'améliorer. C'est d'ailleurs grâce à elle que j'ai pu réussir mon cours primaire. Pour sa part, Harold ne voulait rien savoir de nous. Il travaillait toute la semaine, et le week-end, jamais il ne lui venait à l'idée d'organiser ou de participer à une activité familiale. Nous n'allions jamais au parc ou au restaurant... nous ne pouvions même pas inviter des amis à la maison. Harold passait tous ses temps libres à lire le journal et à écouter la radio. Il se rendait aussi à la taverne du village pour festoyer avec ses amis, pendant que nous étions forcés de rester à la maison. Souvent, il revenait très tard à la maison. Et bien sûr, il était ivre. Quand il entrait dans sa chambre, il ordonnait à ma mère d'aller coucher ailleurs, car il ne voulait plus dormir avec une saleté d'Amérindienne. Ma mère venait alors dormir avec moi. J'ai dû partager très souvent mon lit avec elle. Ça ne m'embêtait pas, mais j'avais toujours peur qu'un jour, Harold, après une cuite, s'amène dans ma chambre pour s'en prendre à nous, ou encore, à mon frère.

— Seigneur ! s'exclama Jérémie. Est-ce qu'il t'a déjà tabassée ?

— Non, jamais il ne nous a frappés, Peter et moi. En revanche, jamais je n'ai pu me rapprocher de lui, parce qu'il me repoussait toujours. Je m'adressais à lui en anglais, mais en raison de mon accent prononcé, il me reprochait en criant que je m'exprimais encore comme une Amérindienne. Au fond de moi, je savais que je ne serais jamais assez bien pour lui. Pour ma mère, c'était pire. Elle devait constamment endurer le mépris et les reproches de son mari. C'était chaque jour la même histoire : insultes, cris, disputes, humiliations, et parfois même pire. Et très souvent, c'était sans aucune raison. Elle détestait Harold, mais maudissait encore plus sa famille. Encore plus notre peuple. Comment avaient-ils pu nous avoir *vendues* à un homme aussi horrible ? Elle méprisait tellement notre culture et nos ancêtres qu'elle avait fini par m'interdire de parler notre langue, de chanter nos chansons, ou même, de mentionner notre nom de famille. Elle ne voulait plus entendre parler de notre passé.

— Vraiment ? s'indigna Jérémie.

— On ne peut pas lui en vouloir, plaida Stella.

— J'imagine. Mais toi, tu te sentais comment dans tout ça ?

— Au début, j'étais fâchée, pour ne pas dire révoltée. Je voulais continuer à m'exprimer dans ma langue maternelle, mais puisque ma mère ne me parlait plus qu'en anglais, il n'y avait plus personne avec

qui je pouvais parler squamish. J'ai donc dû me résigner, jusqu'à ce que j'oublie complètement cette langue, sanglota Stella avant d'es-suyer ses yeux du revers de la main.

— Pourquoi tu pleures ?

— Un soir, reprit Stella en ignorant la question, après être revenue de l'école, j'ai vu une scène qui allait me marquer pour le restant de mes jours. J'ai trouvé ma mère allongée sur le plancher de la cuisine. Elle était inconsciente, et avait une horrible cicatrice sur le front. J'ai cherché Harold, mais il n'était pas là.

— Tu veux dire qu'il a... s'étouffa presque Jérémie.

— Il l'avait assommée avec un poêlon avant de prendre la fuite, le...

En repensant à ce sombre épisode, elle serra les poings et les dents.

— Quand j'ai compris ce qui s'était passé, je suis allée voir ton père pour m'assurer qu'Harold ne l'avait pas aussi frappé. Fort heureusement, il était intact. Quand je suis entrée dans sa chambre, il était accroupi sous son lit... on aurait dit un animal terrorisé. Il avait un tel regard. Je me suis empressé d'appeler les secours, puis ma mère a été conduite à l'hôpital de Vancouver, où on lui a prodigué les soins requis. Pendant ce temps, Peter et moi avons été emmenés au poste de police, où on nous a posé beaucoup de questions. Un avis de recherche a aussitôt été émis pour retrouver la trace d'Harold, mais ils ne l'ont jamais retrouvé.

— Quel salopard, celui-là ! maugréa Jérémie.

— Il était beaucoup plus qu'un salopard, crois-moi. Au moins, il n'est jamais revenu dans notre vie, et nous en étions bien heureux. En revanche, nous étions livrés à nous-mêmes. Nous avons dû vendre la maison d'Harold et déménager à Vancouver, où ma mère a pu louer un appartement bon marché. Mais comme elle n'avait jamais travaillé et qu'elle n'était pas instruite, il lui a fallu beaucoup de temps pour décrocher un emploi stable. Entretemps, elle a effectué quelques petits boulots ici et là, mais vu les nombreuses heures qu'elle y mettait, ils étaient mal rémunérés. C'est ainsi que pendant cinq mois, j'ai dû m'occuper de Peter pendant que ma mère étudiait et travaillait en même temps. Par chance, elle a fini par trouver un emploi de ménagère à l'hôpital où on l'avait soignée. Ironie du sort ! avait-elle dit. C'était un travail exigeant, mais au moins, le salaire était décent. Aussi, il arrivait que l'administration lui accorde un petit bonus à la

fin de l'année pour souligner son bon travail. Mais je crois plutôt que c'était par compassion pour elle.

— Et qu'est-il arrivé, ensuite ?

— Eh bien, j'ai poursuivi mes études et je me suis beaucoup rapprochée de ton père. Il était un enfant tellement adorable. Il était toujours gentil, avec moi, et nous ne faisions jamais rien l'un sans l'autre. Quelques fois, après les cours, plutôt que de prendre l'autobus scolaire et de rentrer à la maison, je l'emmenais marcher en ville. Ensuite, nous prenions l'autobus public pour rentrer à la maison.

— Votre mère vous autorisait à vous promener seuls en ville ? s'étonna Jérémie.

— Hi ! Hi ! ricana Stella. Elle nous aurait certainement crucifiés si elle avait su ! Peter adorait parcourir les quartiers de Vancouver avec moi. Peu importe où nous allions, on ne s'ennuyait jamais. Si je préférais les parcs et les sites touristiques, Peter, lui, adorait regarder les gratte-ciels. Il me racontait souvent qu'un jour, il deviendrait ingénieur et qu'il rénoverait toute la ville pour la rendre encore plus belle. Que de souvenirs ! J'ai peut-être été une bonne amie pour lui, mais en réalité, c'est lui qui m'a servi de lanterne à une époque où j'en avais bien besoin.

Stella marqua une pause, effaça son sourire, puis dit encore :

— Et même si j'avais retrouvé une certaine part de bonheur, je n'ai jamais pu oublier mes origines. Quand j'étais seule, je me rappelais mon enfance à la réserve. J'étais persuadée que là-bas, il y avait encore des gens qui nous aimaient et qui pensaient à nous. Je refusais de croire que toute ma famille nous avait oubliées. À l'insu de ma mère, je leur écrivais une fois par mois.

— Est-ce qu'ils te répondaient ?

— Non, jamais, répondit froidement Stella.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule...

— Ben ça alors !

— Ça alors, en effet, répéta Stella. Et puis, peu avant mes seize ans, les choses ont commencé à s'améliorer. Je travaillais bien à l'école, mon anglais s'était considérablement amélioré, je me suis fait des amis et nous avons fini par nous intégrer au sein de notre nouvelle société. Comme tout le monde croyait que nous étions Blancs, ç'a été facile. Mais le meilleur restait à venir. Un jour, ma mère nous a annoncé une grande nouvelle. Elle avait rencontré son prince char-

mant ; ton grand-père, Thomas Andersen. Et nos vies ont changé une fois de plus. Thomas venait de démarrer une entreprise évoluant dans l'industrie forestière qui déjà, l'avait rendu millionnaire. Évidemment, ma mère a quitté son boulot et nous avons pu goûter au luxe et aux plaisirs de la vie.

—Après toutes ses années de misère, vous deviez être heureux, lança Jérémie.

—Pour ma mère, il s'agissait d'un nouveau départ, mais pas pour moi. Même si je m'étais habituée à notre nouvelle vie, j'espérais toujours retourner à la réserve. Après son mariage, ma mère m'a annoncé que j'irais étudier à l'Université d'Exeter, au Royaume-Uni, pour y recevoir une formation qui ferait de moi une *Proper lady*, comme elle aimait le dire. Mais au fond, je savais qu'en m'envoyant là-bas, elle entendait effacer les derniers vestiges de mon ancienne vie, en espérant que cela me permettrait de réussir ma nouvelle. Et c'est là que j'ai fait une bêtise.

—Quoi donc ?

—Une de ces choses stupides que font les adolescents quand ils refusent de faire ce que leurs parents leur imposent. J'ai fait une fugue.

—Hein ?

—J'ai tenté de retourner à la réserve.

—Oh !

—Eh oui ! J'étais persuadée que si je restais avec ma mère, je n'aurais jamais la vie que je souhaitais. Je tenais absolument à retourner auprès de mon peuple, même si pour cela, je devais quitter ma famille.

—Est-ce que tu y es parvenue ?

—Bien sûr que non. J'avais oublié le nom de mon village et aussi, j'ignorais comment y retourner. Et bien entendu, ce n'est pas ma mère qui m'aurait indiqué le chemin. Alors, je lui ai dit que je souhaitais partir seule quelques jours pour faire la tournée des îles de la côte. J'ai fait mes valises et je suis allée faire ma petite *excursion*... sauf qu'en réalité, je me suis rendue au poste de police du centre-ville pour leur raconter mon histoire. J'espérais qu'ils m'enverraient à la réserve. Au début, ils ne semblaient pas croire en mon histoire, car je ressemblais davantage à une femme blanche qu'à une Amérindienne. De plus, je n'avais aucun papier pour prouver mes dires. Alors, ils m'ont demandé d'attendre dans une salle jusqu'à l'arrivée d'un agent des Affaires autochtones. L'homme a écouté mon histoire,

puis m'a froidement signifié que je n'étais plus une Squamish et que je devais retourner chez moi. Selon la loi, toute Amérindienne qui épouse un non-Amérindien ne peut plus être considérée comme une Amérindienne. De ce fait, elle doit quitter son peuple sans possibilité d'y revenir. Dès lors, j'ai perdu tout espoir.

La gorge sèche, Stella demanda à Jérémie d'aller lui chercher un verre d'eau, qu'elle vida d'un trait.

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ? s'enquit le garçon après qu'elle eut déposé son verre.

— J'ai fait la seule chose qui me restait à faire. Je suis retournée dans ma voiture et je suis partie sans trop savoir où j'allais. Finalement, j'ai roulé jusqu'à Seattle, où j'ai loué une chambre d'hôtel pour trois jours. Je n'y suis pas sortie une seule fois. Ensuite, je suis rentrée à la maison et j'y suis restée jusqu'à mon départ pour le Royaume-Uni. Là-bas, j'ai étudié en Droit des sociétés et en finance. Quand je suis revenue, je n'étais plus du tout la même femme ; j'étais devenue celle que tu vois aujourd'hui... sophistiquée, cultivée, intelligente, belle, et... blanche. Comme le voulait ma mère.

Jérémie prit un moment pour bien digérer l'histoire de sa tante. Il n'était pas certain d'avoir tout saisi, mais assez, toutefois, pour comprendre que la pauvre Stella avait beaucoup souffert. Ayant pitié d'elle, il aurait voulu la prendre dans ses bras pour la réconforter, mais vu son comportement imprévisible, il n'osait pas.

— Tante Stella, je... je ne sais pas quoi te dire.

— Il n'y a rien à dire... Le passé, c'est le passé, et on ne peut rien y changer.

— Mais il n'y avait personne pour te venir en aide ?

— Personne.

— Pas même mon père ?

— Ton père... m'aurait certainement aidé, articula faiblement Stella, s'il n'avait pas eu ses propres problèmes à régler.

— Tu parles de ses problèmes d'alcool ?

— L'alcool n'était qu'une partie de ses problèmes. Après le second mariage de ma mère, je crois que ton père a eu plus de mal que moi à s'ajuster à sa nouvelle vie. Thomas, à qui nous n'avions jamais rien dit au sujet de nos origines, a été un très bon père pour nous. Il nous aimait comme ses propres enfants, et nous le lui rendions bien. Il nous a tout donné. Un foyer, une bonne éducation, son amour... tout.

Mais il avait de très grandes attentes envers nous. Il voulait faire de nous des membres de l'élite de Vancouver. Mais surtout, il voulait que je devienne une bonne épouse. Aussi, il s'attendait à ce que je trouve un époux.

— Sans te demander ton avis ?

— Disons que je n'ai pas osé m'opposer. À vrai dire, je n'ai jamais su le contredire sur quoi que ce soit.

— Est-ce qu'il te menaçait ?

— Non, rassure-toi, Thomas n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Tout le contraire d'Harold, quoi ! C'est plutôt qu'il m'était difficile de lui dire non, car... eh bien... parce que je l'aimais, tout simplement. La plupart du temps, je faisais mon possible pour satisfaire les attentes de Thomas... Du moins, jusqu'à ce que je quitte Martin. Et ça, bien sûr, il ne l'a pas bien digéré. C'est que pour lui, il apparaissait clair comme de l'eau de roche que ton père deviendrait son successeur, et non pas moi. Je me souviens encore du jour où il nous a fait visiter son entreprise. Quand nous sommes entrés dans son bureau, il a dit à Peter qu'un jour, tout ceci lui appartiendrait.

— Mon père aurait hérité de la compagnie ? s'étonna Jérémie.

— C'est ce qui serait arrivé, s'il l'avait voulu. Mais après la visite, je l'ai emmené au *Lion's gate Bridge*, au même endroit où nous sommes allés, toi et moi. Une fois seul avec moi, il m'a dit qu'il ne voulait pas succéder à Thomas. Je voyais bien qu'il était malheureux, mais il n'y avait aucune autre possibilité d'avenir, pour lui. Sa vie avait déjà été décidée, tout comme la mienne. Pour le consoler, et pour l'aider à accepter son destin qu'on voulait lui imposer, je lui ai raconté la triste histoire de mon enfance.

— Pourquoi ?

— Pour lui faire comprendre qu'il devait accepter son malheur, comme je devais accepter le mien. Je sais que je lui ai donné un très mauvais conseil, mais j'étais jeune, à l'époque, et je croyais que c'était le meilleur que je pouvais lui donner. Et quand je suis revenue du Royaume-Uni, six ans plus tard, Peter... Peter avait beaucoup de problèmes.

— Il buvait ?

— Oui. Et plus que ça, confessa Stella en essuyant une larme. Il fréquentait des voyous qui allaient à la même école que lui et il faisait des bêtises avec eux. Il n'était qu'un adolescent, et déjà, il souffrait de dépendance à l'alcool. Et quand il buvait avec ses amis, si on peut les

appeler ainsi, il commettait des délits, comme renverser les poubelles dans la rue et casser les fenêtres des commerces. Un jour, il avait été surpris par la police alors qu'il tentait de voler la voiture du directeur de son école. Suite à cette histoire, Thomas l'a inscrit dans une école privée. Mais ça ne l'a pas changé pour autant. Mes parents ont eu plusieurs querelles orageuses, avec lui, pour tenter de le ramener dans le droit chemin. Ils étaient furieux contre lui, car il entachait la réputation de la famille, en plus de gâcher sa vie. Mais Peter se fichait bien de ce qu'ils pensaient, tout comme il se fichait du mal qu'il se faisait à lui-même. Je n'aurais jamais cru qu'il finirait ainsi, lui qui rêvait de devenir ingénieur. Il avait cessé de croire en ses rêves.

— Mais comment en est-il arrivé là ?

— J'en ai bien une petite idée, réfléchit Stella, mais je ne le saurais jamais vraiment. Peter ne disait jamais rien à personne. Il ne s'est confessé à moi qu'une seule fois, mais ce n'était que parce qu'il avait trop bu.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— J'ai dû aller le chercher, un soir, alors qu'il se trouvait dans un bar et qu'il avait trop bu. Il était si ivre, qu'il avait du mal à marcher. Plutôt que de le ramener chez lui, je lui ai fait la morale. C'est alors qu'il s'est mis à me lancer des choses blessantes, même si certaines avaient un fond de vérité. Il m'accusait d'avoir trahi mon peuple le jour où j'avais accepté de me transformer en *rich white girl*, que notre mère le détestait parce qu'il ressemblait trop à Harold, et que Thomas cherchait à faire de lui un *Thomas Andersen Jr.*

— Mais tout ce qu'il a dit n'était que des sottises, pas vrai ?

— Je ne sais pas si notre mère le détestait réellement et s'il avait raison de me reprocher d'avoir trahi mon peuple, mais en ce qui concerne notre père, il disait vrai. Thomas commandait nos vies en fonction de ses attentes. Par contre, je crois sincèrement que c'était parce qu'il voulait nous voir réussir. Cette nuit-là, Peter et moi sommes restés dans ma voiture jusqu'au matin. Quand il s'est réveillé, il avait tout oublié ses propos de la veille. Tout de même, il a suivi mes conseils et s'est rendu dans un centre de réhabilitation. Il faut dire que je lui ai précisé que je ne bougerais pas la voiture tant qu'il n'accepterait pas.

— Ah ! Ah ! pouffa Jérémie. Je vois que ton petit côté *têtu* ne date pas d'hier.

— Il faut croire, convint Stella sans rire pour autant. Ton père a

tenu parole et a suivi sa thérapie durant un an. Pendant ce temps, je suis parvenue à convaincre Thomas de me convier la succession de son entreprise. Ce n'est pas que j'en avais envie, mais je savais que Peter n'aurait ni la volonté ni la capacité de diriger une entreprise. J'ai donc voulu lui retirer ce fardeau. Mon père a accepté, mais à la condition que j'épouse quelqu'un qui saurait m'aider dans ma tâche. Plus tard, lors d'une réunion, il m'a présenté Martin, et j'ai accepté de l'épouser. Quant à ton père, il s'était remis de son alcoolisme et a fait la rencontre de ta mère. Grâce à elle, il a réussi à surmonter sa peine et à retrouver sa vraie nature. Le jour de leur mariage, en 1971, j'ai vraiment cru que Peter saurait se guérir sans moi et qu'il ferait un excellent père. Hélas, quelques années après ta naissance, il a perdu son emploi, a sombré à nouveau dans la dépression et s'est remis à boire.

Stella s'arrêta un moment, renifla quelque peu et poursuivit en disant :

— Et tu connais parfaitement la suite.

Puis elle se tut, comme pour mieux souligner le fait que le parcours de son frère s'était mal terminé.

— C'est pour cette raison que j'ai accepté de te venir en aide, reprit-elle. Je comprenais parfaitement ce que tu ressentais, parce que j'ai dû endurer la même peine que toi. Nos histoires diffèrent, mais nous avons quand même souffert tous les deux. Et comme ton grand-père l'a fait pour ma mère, Peter et moi, j'ai accepté de t'aider. Mais d'une certaine façon, tu as de la chance, Jérémie. Tu es aimé et tu peux compter sur le soutien d'une famille. Donc, peu importe tes problèmes, sache que tu ne seras jamais seul. Comme je te l'ai déjà dit, tu as le droit d'être en colère, mais tu ne peux pas laisser celle-ci te dominer.

— Mais et toi ? Est-ce que tu as ressenti de la colère suite à ce qui t'est arrivé ? Est-ce que tu t'es confiée à d'autres personnes, à part mon père ?

— Non, soupira Stella, je ne pouvais pas en parler.

— Mais pourquoi ?

— Parce que ma mère et moi avons abouti dans un monde où il n'y avait personne pour nous comprendre et nous écouter. Pour survivre, nous avons dû nous intégrer à ce monde. Pour y parvenir, nous avons dû chasser notre passé, y compris l'injustice commise envers nous. Lorsque je suis devenue Stella Andersen, j'ai dû apprendre à me comporter comme une femme blanche. Oui, cela m'a mise en colère,

et cette colère ne m'a jamais quittée. Par contre, j'ai su la maîtriser durant toutes ces années. Pour y arriver et pour me permettre d'accepter cette nouvelle vie, j'ai dû sacrifier mon passé et mes origines, termina Stella en pleurant. La Squamish que j'ai été est morte pour que Stella Andersen puisse exister.

— Ce n'est pas juste ! Si tu étais une Squamish, tu l'es encore.

— Plus maintenant, corrigea Stella en se levant brusquement pour s'avancer vers son neveu. Regarde-moi, Jérémie. Est-ce que je ressemble à une Squamish ? Je n'ai plus rien à voir avec mes ancêtres. Je ne me souviens plus de ma langue maternelle. J'ai oublié jusqu'à l'histoire de mon peuple et les visages des membres de ma famille ! Je suis devenu une blanche, comme j'étais destinée à le devenir, et c'est ainsi que les choses resteront.

— Mais...

— Non, Jérémie ! interrompit Stella, les joues en feu. Je ne suis plus une Squamish ! Je ne suis plus...

Elle posa sa main sur sa bouche pour taire sa frustration, puis s'excusa de s'être emportée.

— Tante Stella, reprit Jérémie.

— Quoi ?

— Je pense que tu as besoin d'aide.

— Ha ! s'exclama Stella en affichant un sourire triste. C'est fort possible, mais personne ne peut m'aider.

— Il y a sûrement quelqu'un, insista Jérémie.

— Non, il n'y a plus personne, confessa Stella en pointant les urnes. Les seules qui auraient pu me secourir ne sont plus là pour sécher mes larmes. Ma mère est morte. Et même si elle était encore là, elle refuserait de retourner dans notre passé. Mon frère est mort, même chose pour Thomas. Martin m'aurait peut-être aidée si j'en avais discuté avec lui, mais nous sommes divorcés, et maintenant, il ne demande qu'à m'oublier. Non, il est trop tard, pour moi, beaucoup trop tard.

— Mais que va-t-il t'arriver ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, dit Stella en feignant d'aller mieux. J'ai surmonté des épreuves bien plus graves. En revanche, je dois admettre que je ne suis plus heureuse, ici. J'ai beau feindre de l'ignorer, mais ce pays me rappelle trop mes origines.

— C'est pour cette raison que tu vas vivre au Royaume-Uni ?

— Précisément, mentit Stella.

Cela dit, elle jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre et se rendit compte que la noirceur était tombée.

— Seigneur ! s'écria-t-elle en vérifiant sa montre. Il fait déjà nuit et je n'ai rien préparé pour le souper. Tu dois être affamé !

— Ce n'est pas grave, répliqua Jérémie. Je n'ai pas faim.

— Pas question de sauter un repas. Ce ne serait pas bien. Ce ne serait pas... Aïe !

Soudain, Stella fut frappée par une migraine atroce. Elle s'assit sur le fauteuil, puis Jérémie l'aida à s'y allonger pendant qu'elle se massa le front pour calmer la douleur.

— Tu es fatiguée ?

— Non, dit-elle, les yeux à peine ouverts. C'est que je n'ai rien mangé de la journée. Zut ! J'aurais dû demander à Kristine de sortir quelque chose du congélateur. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir cuisiner ?

— Si tu veux, je pourrais nous faire des sandwiches. Tu as de la confiture aux framboises ?

— Non merci, refusa Stella, un sandwich à la confiture ne suffira pas à calmer ma faim. Attends... je crois qu'il y a des menus de restaurants dans la cuisine.

Après s'être levée pour aller fouiller dans les armoires de la cuisine, elle trouva le menu d'une pizzeria locale.

— Wow ! fit-elle en lisant le nom du restaurant. La dernière fois que j'ai mangé à cet endroit, Martin vivait encore ici.

— Ils font de la bonne pizza ?

— Je n'aime pas trop la pizza, mais je sais que ce restaurant est plutôt réputé. Tu pourrais aller chercher mon sac à main, s'il te plaît ? Il est dans le salon.

Jérémie s'exécuta, et revint moins d'une minute plus tard. Stella lui remit son cellulaire, son portefeuille, ainsi que le numéro de la pizzeria.

— Que veux-tu que je commande ? s'enquit le garçon.

— Ce que tu veux, dit Stella. Pour ma part, je ne prendrai que du pain au fromage et des frites.

— Du pain et des frites ? s'étonna Jérémie. Tu es sûre de ne rien vouloir d'autre ?

— Ça suffira, répondit Stella. Je dois maintenant aller m'étendre, car autrement, je vais m'effondrer. Tu n'auras qu'à venir me chercher lorsque le repas arrivera.

Sur ces mots, elle se dirigea vers l'escalier en faisant craquer le plancher. À peine avait-elle gravi la troisième marche qu'elle entendit la voix de Jérémie dans son dos. Elle tourna la tête et aperçut l'enfant au bas de l'escalier.

— Tante Stella ? dit-il.

— Oui ?

— Crois-tu vraiment que tu seras plus heureuse au Royaume-Uni ?

Stella fixa le garçon quelques secondes, redoutant qu'il ait deviné ses véritables intentions, mais fit vite de chasser cette idée de sa tête. Comment pourrait-il deviner qu'elle s'apprêtait à mettre un terme à sa vie ?

— J'ai vécu une très belle expérience, dans ce pays, avoua-t-elle avec un faux sourire. J'aurai une très belle vie, là-bas.

— Tu en es certaine ?

— Absolument. Maintenant, excuse-moi, mais je dois aller dormir un peu. N'oublie pas de me prévenir quand le repas sera arrivé.

— Ne t'inquiète pas.

— Oh, Jérémie...

— Oui ?

— Merci de te faire du souci pour moi. Quand je serai au Royaume-Uni, je te promets d'être heureuse.

— Ah ? fit Jérémie en rougissant. Eh bien... il n'y a pas de quoi.

Quand Stella referma la porte de sa chambre, elle veilla à la laisser légèrement entrouverte pour pouvoir voir le passage. C'était peut-être une idée folle, mais elle craignait que Jérémie s'amène pour épier ce qu'elle faisait. S'il avait le moindre soupçon quant à ses intentions, tout son plan tomberait à l'eau.

Après avoir bien vérifié qu'il ne l'avait pas suivie, elle ferma la porte au complet, puis alla s'asseoir sur son lit en posant son sac à main sur ses genoux. Elle l'ouvrit et s'empara du bracelet qu'elle avait trouvé plus tôt. Dès qu'elle le plaça devant la lumière de la lampe, le cristal bleu brilla de tous ses feux. Ce magnifique bleu aquatique n'était pas sans lui rappeler l'eau du Johnstone Strait, et le plaisir qu'elle éprouvait lorsqu'elle courait sur la plage avec sa petite cousine. Elle pouvait encore sentir l'odeur de la mer, ce qui la rendit nostalgique. Du coup, elle revint à sa triste réalité. Celle dont elle souhaitait s'échapper une bonne fois pour toutes.

Comme pour fuir le regard de l'épaulard qui ornait le bracelet,

elle regarda par la fenêtre, d'où s'échappait un peu d'air froid. Elle se releva pour fermer les volets et ce faisant, elle aperçut la lune qui formait un quartier dans le ciel. C'est là qu'elle comprit qu'elle la voyait pour la toute dernière fois. Cette lune, pensait-elle, marquait la fin de son cycle de vie. Lorsqu'elle se réveillerait, le lendemain, elle irait reconduire Jérémie à l'aéroport, lui ferait des câlins, le regarderait s'engouffrer dans l'avion, retournerait chez elle, avalerait les cachets et laisserait les bras de la mort venir la chercher alors qu'elle dormirait profondément. Après, ce serait la fin.

Elle ouvrit le secrétaire où elle entreposait ses factures, ses documents et ses contrats. Elle en sortit une enveloppe brune scellée avec du ruban adhésif, ainsi qu'un stylo et un morceau de papier. Elle gribouilla quelques phrases pour indiquer le nom de la propriétaire du bracelet, puis retira le ruban adhésif avec ses ongles pour insérer le bracelet et le message dans l'enveloppe, qu'elle referma ensuite.

— Je sais qu'elle ne me pardonnera pas mon geste, dit-elle en regardant l'enveloppe, mais au moins, elle aura retrouvé ce qu'elle a perdu.

Après quoi, elle déposa l'enveloppe sur sa table de nuit et alla se coucher.

## Chapitre 16

Réveillé par les rayons du soleil, Jérémie se sentait un peu triste à l'idée de quitter sa tante. Après avoir fait sa toilette, le garçon alla retrouver sa tante, qui, comme d'habitude, l'attendait dans la cuisine, avec le petit déjeuner déjà préparé. Pendant qu'ils mangeaient leur dernier repas ensemble, ils profitèrent du moment pour faire le bilan de leur aventure à Vancouver. Pour Jérémie, ce voyage avait été parfait, hormis, peut-être, leur dispute du début et la fois où ils avaient failli entrer en collision avec une autre voiture. Il y avait bien, aussi, ces épisodes où la santé mentale de sa tante semblait faire défaut, mais il se garda bien de le dire, histoire pour ne pas gâcher l'instant. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher d'y penser chaque fois qu'il croisait son regard.

— En passant, lui dit-elle, j'ai appelé ta mère, hier soir, pour lui transmettre ton numéro de vol. Elle sera à l'aéroport de Toronto à temps pour venir te chercher.

— Merci ! s'exclama Jérémie, tout joyeux. J'ai hâte de la revoir. Mais Stella, j'aurais une question à te poser. Est-ce que tu comptes rester longtemps au Royaume-Uni ?

— Fort possible, répondit Stella en terminant son café. Il se peut même que j'y reste pour le restant de mes jours. Pourquoi cette question ?

— Je voulais savoir si tu viendras nous voir, l'été prochain.

— Euh... nous verrons. Bon ! Dès que j'aurai terminé mon petit déjeuner, j'irai m'habiller et ensuite, nous pourrons partir pour l'aéroport. Tu as besoin d'un coup de main pour monter tes valises ?

— Non, je crois que je vais m'en sortir.

— Comme tu voudras. Oh... Avant que tu partes, j'aurai quelque chose à te donner.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Jérémie, excité à l'idée de recevoir un cadeau-surprise.

— Un peu de patience, jeune homme... Tu verras bien.

Quand Stella revint, Jérémie, qui avait déjà monté ses valises, remarqua immédiatement qu'elle portait le même ensemble que le jour où ils s'étaient croisés sur le *Officer's passage*, à Oakville. Ainsi, elle revêtait un grand chapeau *Cartwheel*, une veste *Chanel* blanche

avec des rayures noires et une jupe assortie. Il ne lui restait plus qu'à aller récupérer ses talons hauts pour compléter sa tenue. Jérémie nota aussi qu'une enveloppe brune dépassait de l'ouverture de son sac à main. Peut-être s'agissait-il du présent qu'elle voulait lui donner?

— Tu es prêt à partir, Jérémie ? lui demanda-t-elle en enfilant ses chaussures.

— Oui, tante Stella. Dis-moi, cette enveloppe, dans ton sac à main, est-ce que c'est pour moi ?

— Oui, mais si ça ne te dérange pas, je préférerais te la remettre à l'aéroport.

— Ah bon... répliqua Jérémie sans chercher à comprendre.

Après avoir rangé les bagages dans la valise de la voiture, Stella démarra le moteur et prit la direction de l'aéroport international de Vancouver. Un peu triste, Jérémie en profita pour admirer une dernière fois sa ville natale. Nul doute que cet endroit allait lui manquer. Dire qu'il l'avait tant méprisé à son arrivée. Maintenant, il en repartait avec la certitude qu'il redeviendrait ce garçon qui, avant le décès de son père, respirait la joie de vivre.

— Qu'est-ce que tu regardes, au juste ? l'interrogea Stella en voyant qu'il gardait le nez constamment collé sur la vitre de sa porte.

— J'essaie de repérer le *Lion's Gate*, dit-il.

— Désolée, Jérémie, mais tu ne le verras pas d'ici. Il est au nord, et nous nous dirigeons vers le sud.

— Hum... dommage. J'aurais aimé le voir une dernière fois.

— Vancouver va te manquer, n'est-ce pas ?

— Oui, mais c'est toi qui vas me manquer le plus. J'espère que nous nous reverrons bientôt.

— Allons donc ! fit Stella, persuadée qu'il la taquinait.

— Non, c'est vrai, reprit Jérémie. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

— Je n'ai fait que t'écouter et te consoler.

— Je sais, mais ça m'a fait beaucoup de bien. Tu m'as permis de voir le bon côté de moi-même, et tu m'as aidé à régler mes problèmes. Grâce à toi, je me sens plus heureux et je n'ai plus envie de me retrouver dans le pétrin. Je sais que tu m'as dit qu'il n'y a que moi pour me venir en aide, mais... n'empêche pas que je te dois beaucoup. Je crois bien que si tu n'étais pas venue me voir sur le *Officer's passage* et si tu ne m'avais pas séparé de James... je serais probablement dans un centre de jeunesse à l'heure qu'il est. Ma vie aurait été foutue.

—Eh bien, répliqua Stella, un peu émue, je suis heureuse de t’avoir remis sur le droit chemin. Tu sais, dès que nous sommes arrivés ici, ce n’est pas l’envie de te placer sur le prochain vol qui me manquait. Mais quand je te vois aujourd’hui, j’ai l’impression que tous les malentendus que nous avons eus n’étaient que de mauvais rêves.

—J’espère que mes crises de colère n’ont pas été trop pénibles pour toi, dit Jérémie en rougissant.

—C’était blessant quelques fois, confessa Stella, mais je dois dire que les deux dernières semaines passées avec toi ont été les plus merveilleuses de ma vie. Je ne me souviens pas d’avoir vécu un moment aussi agréable.

—C’est vrai ce que tu dis ?

—Aussi vrai que je porte du *Chanel* ! lança Stella en faisant la coquine. J’en ai presque oublié mes malheurs, même s’ils ont refait surface à quelques reprises.

Même s’il n’était que 8h00, le stationnement de l’aéroport était bondé. Tellement, que Stella eut du mal à trouver une place. Elle dut descendre jusqu’au troisième niveau du sous-sol avant de parvenir à garer sa voiture.

Après avoir pris l’ascenseur débouchant sur l’étage réservé aux embarquements, Jérémie et Stella traversèrent le long couloir menant au comptoir de la compagnie aérienne. Beaucoup de gens, surtout des touristes, marchaient à leurs côtés. Visiblement fatigués, ils tiraient leurs bagages derrière eux. Une fois au comptoir, Stella présenta le billet de son neveu et s’occupa des formalités d’usage. Ceci fait, elle s’éloigna près d’une colonne blanche et sortit l’enveloppe brune de son sac à main. Assez étrangement, un timbre y avait été apposé.

—Je comptais la poster, mais finalement, j’ai préféré te la remettre en main propre, expliqua-t-elle.

—Est-ce que je peux l’ouvrir ?

—Non.

Jérémie croyait qu’elle plaisantait, mais son air sérieux démontrait le contraire.

—Je préférerais que tu attendes d’être avec ta mère avant de lire le contenu.

—Pourquoi ? questionna Jérémie, dont la curiosité ne se contenait plus. C’est une surprise ?

—Disons que c'est un message. Mais je veux que ce soit ta mère qui l'ouvre, car tu risques de ne pas comprendre.

—C'est comme un truc pour les adultes ?

—En quelque sorte, oui.

—Dans ce cas, pourquoi ne pas l'envoyer par la poste ?

—Parce que ce serait trop long, s'impacienta Stella. Tu pourrais me servir de facteur, Jérémie ?

En frôlant l'enveloppe avec la main, Jérémie sentit quelque chose de dur, comme si le document contenait une pierre.

—Qu'est-ce qu'il y a dans cette enveloppe ? chercha-t-il à savoir.

—Cesse de poser des questions, d'accord ?

Vu le ton insistant de sa tante, Jérémie se tut sur-le-champ. Sans broncher, il mit l'enveloppe dans son sac de voyage, mais s'interrogeait en silence sur le drôle d'air de son interlocutrice. Les yeux de celle-ci étaient grand ouverts, ses lèvres remuaient sans qu'aucun son n'en sorte et ses paupières sursautaient, comme si elle venait à l'instant de développer un tic nerveux. Elle semblait très anxieuse, comme si elle était pressée de partir pour se rendre à un important rendez-vous.

—Tu vas bien, tante Stella ? s'inquiéta le garçon.

—Cette enveloppe contient des documents très importants, signala Stella, visiblement inconsciente de sa soudaine nervosité. Ta mère t'expliquera tout quand elle les aura lus.

—Mais qu'est-ce qu'il y a dans l'enveloppe ? itéra Jérémie.

—Il y a... il y a là-dedans un document sur lequel il est indiqué que je remets une somme d'argent à ta mère, mentit Stella.

—Quoi ? s'écria Jérémie, les yeux pratiquement sortis de leurs orbites. Mais pourquoi ?

—Mais pour l'aider, bien sûr. Il y a des années de cela, alors qu'elle était en situation de détresse, j'ai refusé de le faire. J'ai donc décidé de lui donner suffisamment d'argent pour qu'elle n'ait plus à travailler durant un bon moment.

—C'est très gentil de ta part, remercia Jérémie, en tentant, dans sa tête, de spéculer sur le montant que contenait l'enveloppe. Je crois que ma mère en sera très heureuse.

—J'espère que cet argent contribuera à son bonheur, ainsi qu'à tien. Et qui sait ? Peut-être que nous pourrions enfin enterrer la hache de guerre.

— Je pense que c'est déjà fait, indiqua Jérémie. Chaque fois que je lui ai parlé de toi au téléphone, elle ne trouvait rien de méchant à dire sur toi. Je crois que tu as regagné son amitié.

— Je l'espère. Tu as ton billet d'avion ?

Jérémie tapota sur la poche de son sac de voyage pour indiquer qu'il y avait rangé le billet.

— Très bien, dit Stella avec un sourire qui mit fin aux remue-ménages de ses lèvres. Ça te rend nerveux de devoir prendre l'avion tout seul ?

— J'avoue que ça me fait un peu peur... ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne pas trouver la porte d'embarquement. En fait, je ne sais pas vraiment où aller.

— Ne t'en fais pas. Tu as amplement le temps de trouver le bon chemin. Le numéro de la porte est sur ton billet. Et si tu as des ennuis, tu pourras toujours t'adresser au personnel. Ils sauront te guider.

— Merci, ma tante, dit Jérémie. Mais avant de partir, j'aimerais te demander quelque chose à propos de... de ce qui t'est arrivé.

Les yeux de Stella s'écarquillèrent quelque peu, tandis que ses lèvres demeurèrent suspendues.

— Comment as-tu fait pour endurer tout le mal que tu as subi ?

Avant de lui répondre, Stella leva la main pour indiquer à son neveu de baisser la voix, comme si elle craignait que quelqu'un épie leur conversation.

— J'y suis parvenue, car je n'ai pas eu le choix, chuchota-t-elle.

— Est-ce que ça te chagrine encore de ne plus appartenir au peuple Squamish ?

— Cesse de t'inquiéter pour ça, répliqua Stella en caressant l'épaule de Jérémie. Inutile de pleurer pour la personne que je ne suis plus. Allez, jeune homme, je te rappelle que tu as un avion à prendre.

Ils s'étreignirent très fort, puis une voix se fit entendre à travers le haut-parleur pour inviter tous les voyageurs devant se rendre à Toronto à se diriger vers la porte d'embarquement.

— Je crains qu'il soit temps de nous séparer, dit Stella. Va déposer tes bagages au comptoir et surtout, cesse de te tracasser pour moi. Je trouverai bien le moyen de résoudre mes problèmes.

— Vraiment ? répliqua Jérémie d'un air rassuré. Dans ce cas, ça change tout. Tu es une femme forte, tante Stella !

— Non, je ne suis qu'endurante. Merci encore d'être venu passer du temps avec moi. Je te souhaite un bon retour à Oakville, enchaîna

Stella en lui faisant un câlin.

— Ce n'était rien, dit Jérémie, ému. Merci beaucoup de m'avoir emmené à Vancouver. Quand tu auras le temps, est-ce que tu viendras nous voir à Oakville ?

— Le destin en décidera, mon neveu. Le destin en décidera.

Après une nouvelle étreinte, ils se dirent adieu une dernière fois, puis Jérémie gagna la file de passagers qui attendaient devant le comptoir des valises. Stella le salua de la main, et il fit de même. Triste, il la regarda disparaître dans la foule.

Quand ce fut son tour de remettre ses valises, Jérémie entendit le représentant de la compagnie aérienne lui dire :

— Bonjour. Veuillez s'il vous plaît me remettre votre billet d'avion.

En ouvrant la pochette de son sac pour prendre les documents, Jérémie aperçut la mystérieuse enveloppe brune et la fixa un instant tout en arrêtant son geste.

— Monsieur ? s'impatienta le commis en s'appuyant sur son comptoir. Y a-t-il un problème ?

— Non, non, répondit Jérémie en sortant ses papiers. Voici mon billet d'avion.

— Tout est en ordre, monsieur Andersen, dit l'homme après avoir validé le billet et saisi les valises. Vous retournez chez vous en Ontario ?

— Oui.

— Je vous souhaite un bon retour. Vous pouvez vous rendre à la porte d'embarquement. Vos bagages vous rejoindront à Toronto.

— Mer...

En voyant le commis placer ses valises sur le tapis roulant, Jérémie s'interrompit et hurla :

— ...Attendez ! Pourrais-je récupérer mon sac à dos, monsieur ?

L'Autre reprit le sac, mais ne le rendit pas immédiatement à son propriétaire.

— Vous ne pouvez malheureusement pas l'emmener dans l'avion. Mais soyez assuré que nous en prendrons grand soin.

— Je sais, mais... est-ce que je pourrais simplement récupérer quelque chose ?

L'homme lui tendit le sac, et Jérémie y prit la fameuse enveloppe brune.

—Merci, monsieur...

—Bon voyage, jeune homme.

Jérémie partit ensuite sans regarder où il allait, trop absorbé qu'il était par l'enveloppe qu'il tenait devant son visage. Il manqua presque d'entrer en collision avec un chariot à bagages tiré par un employé. Celui-ci eut beau lui dire de faire attention, il ne l'entendait pas. Il était presque hypnotisé par l'enveloppe. Ses doigts tremblaient à l'idée de l'ouvrir pour en découvrir le contenu. Or, sa conscience, elle, l'incitait à ne pas briser la promesse qu'il avait faite à sa tante. En contrepartie, un sentiment étrange le poussait à ouvrir la lettre. Que faire? Plus il y pensait, plus il redoutait ce qui pourrait survenir s'il n'ouvrait pas tout de suite l'enveloppe. S'il ne le faisait pas, qui sait si une fois rendu chez lui, il ne serait pas trop tard? Mais qu'est-ce qui serait trop tard? Il l'ignorait, mais cette question fit germer en lui une sombre idée. Que pouvait-il bien se passer de si grave s'il décidait de respecter la demande de sa tante?

Jérémie n'en pouvait plus. Sans trop réfléchir, il déchira le ruban adhésif d'un geste vif et plongea la main dans l'enveloppe pour en ressortir un premier papier.

Or, ce n'était pas une feuille de papier qu'il extirpa de l'enveloppe, mais quelque chose de dur. Un bracelet orné de pierres bleues reliées les unes aux autres par une ficelle, dont une en forme d'épaule. Sans trop s'y intéresser, Jérémie reprit sa fouille et sortit une feuille blanche où il put lire: TESTAMENT.

Malgré son jeune âge, Jérémie n'ignorait pas ce qu'était un testament. Aussi, était-il en droit de se demander pourquoi sa tante envoyait un tel document à sa mère. Elle n'était pourtant pas sur le point de mourir. À moins que... «Non, elle ne peut pas faire ça!» pensa-t-il. Or, elle ne lui avait certainement pas remis son testament pour rien. Jérémie refusait d'y croire. Même qu'il refusait d'y penser. Mais comment renier l'évidence? Sa tante avait l'intention de mourir.

—TANTE STELLA!!!

Le cri assourdissant du garçon avait ameuté tous les gens autour de lui. En l'entendant, un homme et une femme lâchèrent aussitôt leurs valises, tandis qu'un homme qui discutait au téléphone regarda par-dessus son épaule pour voir ce qui se passait. Tous les autres voyageurs, pour leur part, posaient sur le garçon un regard incrédule, sans pour autant lui demander ce qui n'allait pas.

Persuadé que sa tante entendait mettre fin à ses jours, Jérémie tourna les talons et se mit à courir. Mais pour aller où ? «Au stationnement, bien sûr», se dit-il. Mais y serait-elle toujours ? Est-ce qu'il était trop tard pour la sauver ? Alarmé et sans trop savoir ce qu'il faisait, Jérémie regarda autour de lui, espérant trouver quelqu'un qui pourrait l'aider à retrouver sa tante.

Tournant en rond dans l'aéroport et en proie à la panique, il finit par se retrouver devant un comptoir à bagages, où l'agent de contrôle était affairé avec un passager. Réalisant qu'il avait peu de temps et que ses options étaient limitées, Jérémie accourut vers l'agent et poussa le passager sans même s'excuser.

— Hey ! lança ce dernier, visiblement outré. J'étais là en premier, p'tit voyou !

— Monsieur ! hurla Jérémie. J'ai besoin de savoir où se trouve le stationnement souterrain !

— Mais qu'est-ce que c'est que ces manières ? s'énerva l'agent.

— Tu veux bien t'enlever de là, mon garçon ? rouspéta le voyageur.

— Monsieur, je vous en prie ! Dites-moi où se trouve le stationnement !

— Calmez-vous, jeune homme, dit l'agent en levant la main. Je ne peux pas vous aider pour l'instant, mais si vous voulez bien attendre...

— Mais ma tante va se suicider si vous ne m'aidez pas ! rugit le garçon.

Là, les visages de l'agent et du passager devinrent blafards.

— Quoi ? s'exclama le touriste, abasourdi. Qui va se suicider ? Que se passe-t-il, ici ?

— Jeune homme, prévint l'agent, je vous prierais de rester calme, ou je vais devoir appeler la sécurité.

— Vite ! cria Jérémie. Il ne reste plus beaucoup de temps. Dites-moi où se trouve le stationnement !

— Bon, très bien, s'impatientait l'agent. Pour aller au stationnement souterrain le plus proche, vous devez prendre l'ascenseur et vous rendre au niveau E. Après, vous devez tourner à gauche sur le couloir F-D.

— Merci, dit Jérémie avant de se mettre à courir aussi vite qu'une gazelle.

Pour lui, il s'agissait d'une course contre le temps, d'une course pour la vie. Il tenta de se remémorer le parcours qu'il avait emprunté, plus tôt, avec Stella, entre le stationnement et le comptoir d'enregistrement. Mais les allées bondées de gens obstruaient à ce point sa vision, qu'il ne parvenait pas à repérer Stella, ni même son chemin. Sûrement qu'elle était déjà dans le garage. Peut-être même qu'elle avait déjà quitté l'aéroport et qu'il était trop tard. «Non, se dit Jérémie, je ne dois pas abandonner maintenant.»

Poursuivant sa course parmi la foule, il lui arrivait de sauter sur le bout des pieds pour tenter de voir le plus loin possible. Mais hélas, impossible d'apercevoir le chapeau de Stella. Il monta même sur un chariot à bagages pour augmenter son champ de vision, malgré les avertissements d'un agent de sécurité qui le pria de descendre immédiatement. Le garçon était en panique. Il criait le nom Stella, mais le bruit environnant enterrait sa voix. Désespéré, il se mit à interroger les gens autour de lui.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il en arrêtant un passager, avez-vous vu une femme avec un grand chapeau noir passer par ici ?

— Hum... Non, pas à ma connaissance.

Jérémie interrogea ensuite un Afro-Canadien qui parlait au téléphone.

— Monsieur, avez-vous...

— Eh ! Je parle au téléphone, là !

Puis le garçon se tourna vers une famille.

— Monsieur, avez-vous vu une femme avec un chapeau noir ?

— ¿Qué ? Lo siento, no hablo inglés, répondit le père.

— C'est bon... laissez tomber.

Poursuivant son marathon, Jérémie continua de se faufiler parmi la foule, mais sans apercevoir sa tante. Il commençait sérieusement à croire qu'elle était déjà partie. Puis un miracle survint. Après avoir emprunté un escalier roulant, il finit par trouver l'ascenseur que lui avait indiqué l'agent de contrôle. Le même qu'il avait pris avec Stella. Voyant qu'un concierge venait de s'y engouffrer, il fonça à toute vitesse, alors que les portes se refermaient.

— Retenez la porte ! cria-t-il.

Le concierge se retourna, mais sans voir d'où provenait la voix. Jérémie eut tout juste le temps de se glisser dans la cabine avant de voir les portes se refermer derrière lui. Le concierge le regarda d'un air étonné, puis en silence, dirigea sa main vers le tableau de contrôle.

—Attendez ! l'arrêta Jérémie. Je dois absolument me rendre au stationnement souterrain.

—C'est que je dois aller au troisième étage, moi, protesta le concierge.

—Je vous en prie ! supplia Jérémie. Je dois m'y rendre le plus vite possible.

À contrecœur, le concierge appuya sur le bouton menant au stationnement, puis l'ascenseur se mit à descendre. Même si c'était plus rapide que de prendre les escaliers, Jérémie avait l'impression qu'ils se déplaçaient à la vitesse d'une tortue. Il tapotait sur la porte palière avec ses doigts, impatient d'arriver à destination.

—Tu sais que je vais être en retard, grommela le concierge. J'espère que je ne serai pas congédié à cause de toi.

—Désolé, mais il faut absolument que j'aille au stationnement.

—Qu'est-ce qui presse autant ?

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit enfin, le jeune homme sortit en trombe et courut dans le stationnement en cherchant désespérément la BMW de sa tante.

—STELLA ! STELLA ! STELLA ! hurlait-il, tandis que l'écho résonnait partout.

Le pauvre courait partout à la fois, sans se soucier où il allait. Après avoir parcouru tout le stationnement, il s'appuya sur une barrière de ciment pour se reposer. Il était à bout à souffle, et à bout d'espoir.

Puisant dans ses dernières forces, il s'élança de nouveau, non sans prier pour que sa tante se trouvât encore là. Il contourna une rangée de voitures en regardant uniquement vers sa droite pour voir si la BMW ne s'y trouvait pas. Soudain, il fut aveuglé par les phares d'une voiture qui roulait à pleine vitesse droit devant lui. Terrifié, il demeura immobile, tandis que le bolide fonçait vers lui.

—JÉRÉMIE !!!

Alors qu'elle venait de s'engager dans l'allée menant vers la sortie, Stella reconnut son neveu. Sans trop savoir ce qu'il faisait là, elle s'empressa de freiner, ce qui fit crisser les pneus de sa voiture, qui ne s'arrêta pas complètement. Rapidement, elle tourna le volant, puis passa à deux doigts de frapper Jérémie. Paniqué, ce dernier crut sa dernière heure arrivée. Quand la voiture s'arrêta enfin, elle le fit de manière si brusque que le front de Stella heurta le volant.

—Ouch ! s'écria-t-elle en se massant le front.

Une fois remise de son choc, elle détacha sa ceinture et sortit de la voiture, arrêtée au milieu de l'allée, pour voir si Jérémie n'était pas blessé. Fort heureusement, il n'avait pas une seule égratignure. Toutefois, il semblait épuisé et à deux doigts de s'écrouler.

— Jérémie ! lança-t-elle d'une voix à la fois étonnée et angoissée. Mais que fais-tu ici ? Tu devrais être dans l'avion !

Épuisé d'avoir autant couru, Jérémie ouvrit la bouche pour répondre, mais plutôt que des mots, c'est une douloureuse toux qui se fit entendre. Sur le point de vomir, il cracha de la bile sur le sol, tandis que ses étternuements résonnaient dans tout le stationnement.

— Tante... tante... Kof!!! articula-t-il difficilement, le corps courbé en deux.

— Reprends ton souffle, bon sang ! s'énerva Stella en le soutenant par l'épaule pour l'aider à se relever. Doux Jésus, pourquoi t'es-tu lancé devant ma voiture ? J'aurais pu te tuer !

Elle entraîna le garçon près de la voiture, le fit s'appuyer contre la portière et passa une main sur sa crinière pendant qu'il vomissait. Alors qu'il tentait de reprendre son souffle, elle sortit un mouchoir de son sac à main pour lui essuyer la bouche. Après quelques nouveaux étternuements, il parvint à dire :

— Tu... tu... tu ne peux pas faire ça !

C'est alors que Stella aperçut l'enveloppe déchirée et le bracelet que Jérémie tenait dans ses mains. Sentant une rage démesurée s'emparer d'elle, elle recula de quelques pas et jeta le mouchoir par terre.

— Je t'avais interdit d'ouvrir cette enveloppe ! cria-t-elle. Tu n'as pas tenu ta promesse !

— Je... je sais bien, dit Jérémie d'une voix un peu plus claire. Mais si j'avais respecté ma promesse, tu serais... Kof!... peut-être morte à l'heure qu'il est.

— Et en quoi ça te regarde ? Nous finissons tous par mourir un jour. Tôt ou tard, nous devons tous faire face à la Faucheuse, et moi, j'ai décidé de ne pas attendre son appel. Je veux mourir maintenant, et par ma propre main !

— Mais pourquoi ? dit Jérémie qui n'en croyait pas ses oreilles. Pourquoi est-ce que tu veux mourir ?

— Ça ne te regarde pas, maugréa Stella en saisissant la main de son neveu. Viens avec moi, et tout de suite !

La poigne était si forte, que Jérémie pouvait sentir les ongles de sa tante lui perforer la peau.

—Aie! cria-t-il en vain. Où m’emmènes-tu?

—Je te ramène à la réception. Avec un peu de chance, tu pourras rattraper ton vol.

—Mon avion est déjà parti, mentit Jérémie en essayant de se libérer.

—Alors je t’achèterai un autre billet. Et cette fois, je veillerai personnellement à ce que tu montes dans cet avion et que tu y restes, même si pour ce faire, je dois t’enchaîner à ton siège.

—Stella, je t’en supplie...

—Tais-toi! vociféra Stella. Ton séjour ici est terminé et il est temps que tu rentres chez toi.

—Non!

Contre toute attente, Jérémie parvint à libérer sa main. Il recula de quelques pas, mais Stella, plus rapide que lui, l’attrapa à nouveau par le poignet et le serra encore plus fermement.

—Ça suffit! cria-t-elle d’un ton menaçant. Tu viens avec moi, que tu le veuilles ou non.

À court d’idées, Jérémie se laissa choir sur le sol, feignant de ne plus pouvoir marcher. Du coup, Stella dut relâcher sa prise pour éviter de perdre l’équilibre et de tomber à son tour.

—Jérémie! se fâcha-t-elle en frappant agressivement son pied sur l’asphalte. Cesse de te comporter comme un gamin!

—Dis-moi pourquoi tu veux te suicider!

—Jérémie, si tu continues à...

—Est-ce que c’est parce que tu as été abandonnée par ta tribu?

—C’EST PARCE QU’ON M’A VOLÉ MA VIE ET QUE J’EN AI ASSEZ DE VIVRE UNE VIE QUI N’EST PAS LA MIENNE!!! hurla Stella.

Stella avait crié tellement fort que même un concert rock n’aurait pu étouffer sa voix. Rendue au zénith de la colère, la pauvre ne put s’empêcher de pleurer et de se lamenter sur son sort. Blanc comme un drap, Jérémie resta figé.

—Je ne peux plus continuer de vivre ainsi! hurla Stella. JE N’EN PEUX PLUS!!! Je n’en peux plus de cette mascarade. Je suis fatiguée de faire semblant d’être celle que je ne suis pas et de vivre dans le mensonge. On me dit parfaite, cultivée, sophistiquée... mais la vérité, c’est que je n’existe plus en tant que personne! Depuis que j’ai quitté les miens, je fais semblant d’exister. Et peu importe mon argent et mon succès, cette vie ne sera jamais la mienne. J’en ai assez

de mentir sur mes origines pour mériter le respect des autres. Je veux que ça finisse, et ça va finir ! Et personne, tu m'entends... personne ne me fera changer d'idée.

— Mais si tu t'enlèves la vie, tu ne changeras rien.

— Je ne m'attends pas à ce que ma mort change quoi que ce soit. Je veux simplement mettre fin à ma souffrance. Maintenant, relève-toi tout de suite !

— NON ! Je ne te laisserai pas faire ça.

— TU VAS VENIR, OUI ! cria Stella.

— Je ne te suivrai que si tu me promets de rester en vie !

— Tu es aussi têtu qu'une mule !

Cela dit, Stella marcha jusqu'à sa voiture, ouvrit violemment la portière, s'installa derrière le volant, démarra le moteur et recula dans l'allée en détournant son regard de son neveu, qui se releva rapidement avant de s'élancer vers la voiture. Voyant cela, Stella augmenta la vitesse en gardant les yeux braqués vers l'arrière. Elle avait beau entendre Jérémie crier, elle demeurait insensible. Il n'y avait plus rien, en ce bas monde, qui comptait pour elle.

Alors qu'elle avait presque atteint le bout de l'allée, elle fut forcée de s'immobiliser en raison d'une voiture qui souhaitait quitter son emplacement. Elle s'arrêta doucement, mais garda le moteur allumé.

— Mince, alors ! ragea-t-elle en maudissant l'automobiliste qui était derrière elle.

Une fois la voiture partie, elle s'apprêtait à relâcher les freins quand la tête de Jérémie apparut à sa fenêtre. Avant même qu'elle puisse appuyer sur l'accélérateur, il avait déjà ouvert sa portière.

— Attends ! dit-il d'une voix énergique et déterminée.

— Referme cette porte immédiatement ! ordonna Stella en tirant sur la poignée.

— Non, je ne te laisserais pas partir, s'entêta Jérémie en retenant la portière de toutes ses forces.

— Petit sacripant, tu vas m'obéir à la fin ?

— Je t'ai écouté durant deux semaines, donc maintenant, c'est à ton tour !

— Lâche cette porte !

Stella avait beau tirer et tirer sur la portière, elle ne parvenait pas à la refermer, tellement Jérémie la retenait comme si sa vie en dépendait. Pire encore, il lui était impossible de redémarrer sans risquer de blesser son neveu.

Mais elle refusait d'abandonner la lutte pour autant. Pas alors qu'elle était si près de son but. Tirée de toutes parts, la portière produisit un grincement, comme si ses gonds étaient sur le point de céder. À force de s'y accrocher, les doigts de Jérémie commèrent à lui faire horriblement mal. Voyant qu'il relâchait quelque peu sa prise, Stella prit un élan et tira vivement sur la portière. Exténué, Jérémie fut brusquement entraîné vers la voiture et sa mâchoire heurta de plein fouet la carrosserie. Sous la douleur, le pauvre se mit à vaciller, perdit pied, et tomba sur l'asphalte.

En le voyant ainsi au sol, Stella hésita un moment. Les mains sur le volant, elle posa le pied sur la pédale des freins pour immobiliser la voiture. Elle ne pouvait tout de même pas l'abandonner dans cet état. D'un autre côté, il apparaissait évident qu'il continuerait de tout faire pour l'empêcher de mettre son plan à exécution. «Non, se dit-elle, je dois en finir».

Et pourtant, elle ouvrit la portière et descendit de la voiture. Jérémie était assis sur le sol et massait sa mâchoire. Elle voulut vérifier s'il saignait, mais dès qu'elle fit un pas vers lui, il lui lança un tel regard, qu'elle s'arrêta. Cette fois, il avait raison d'être en colère contre elle. Sauf qu'elle ne capitulerait pas. Plus maintenant.

—Je sais à quoi tu penses, dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Tu crois que je suis méchante, n'est-ce pas? Eh bien oui, je suis méchante et si je le suis, c'est parce que tu ne m'en donnes pas le choix. Je sais que tu auras du chagrin lorsque j'aurai passé à l'acte, tout comme je sais que tu me détesteras toute ta vie. Mais... ma décision est irrévocable.

Jérémie voulut parler, mais sa blessure le faisait tellement souffrir, qu'il éprouvait du mal à bouger la mâchoire. Il prit donc le temps de se masser les joues, jusqu'à ce que son mal s'estompe.

—Pourquoi... articula-t-il, pourquoi dis-tu une chose pareille? La mort ne t'apportera rien de bon.

—Qu'en sais-tu?

—Une fois, ma mère et moi avons vu un reportage à la télé. Il y était question d'un homme qui s'était enlevé la vie. Et maman m'a dit... elle m'a dit que se donner la mort ne résout jamais rien.

—Peut-être, mais elle n'a pas vécu ce que moi j'ai vécu. Elle ne sait pas ce que c'est que de se réveiller chaque matin avec un masque sur le visage et de faire constamment semblant qu'on est quelqu'un d'autre! Et elle ne sait certainement pas ce que c'est que de vivre

sans pouvoir reprendre ce qui nous a été volé. Surtout quand c'est la chose qui compte le plus pour nous. Alors, ne me dis pas que la mort ne m'apportera rien de bon. La vie ne m'a jamais fait de cadeaux, et elle ne m'en ferait guère plus si je décidais de continuer à vivre. Et d'ailleurs, qui es-tu pour me faire la morale ? Hein ?

— Quelqu'un qui t'aime et qui ne veut pas que tu meures, répondit Jérémie.

— Ton amour ne peut rien pour moi.

Sur ces mots, Stella tourna les talons et remonta dans la BMW.

— Alors, c'est comme ça, hein ? fit Jérémie. Après tout ce que tu m'as dit sur la façon de contrôler ma colère, mes peurs et ma tristesse, tu vas tout abandonner et mettre fin à tes jours ?

— Tu as tout compris.

— En ce cas, pourquoi m'avoir dit tout ça ? cria Jérémie. Pourquoi avoir tout fait pour me faire comprendre que je pouvais surmonter ma douleur quand toi-même tu baisses les bras ?

— Ça suffit, Jérémie ! cria à son tour Stella en agrippant la poignée de la porte. Cesse de deviner ce qui se passe dans ma tête, tu ne peux pas comprendre !

— Si tu t'enlèves la vie, alors moi aussi je vais...

Stella ayant refermé la portière, elle ne put entendre la suite. Intriguée et surtout, inquiète à l'idée que Jérémie songeât lui aussi au suicide, elle fit fi de la petite voix qui lui disait de poursuivre son chemin et abaissa la vitre de son véhicule.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-elle.

Plutôt que de répondre, Jérémie s'approcha le plus près possible d'elle. Ne sachant trop ce qu'il voulait faire, elle verrouilla sa porte quand elle l'entendit lui dire :

— J'ai dit que si tu mets fin à tes jours, je vais le faire moi aussi.

— Tu bluffes !

— Non, je suis sérieux !

— Ne fais pas l'idiot ! répliqua Stella d'une voix inquiète. Pense à ta mère... Comment crois-tu qu'elle réagirait si elle apprenait que son fils s'est enlevé la vie ?

— Et comment penses-tu que les gens réagiront si tu te tues ?

— Ils s'en foutront ! répondit Stella. Ils s'en foutront comme ils se sont toujours foutus de moi. Je ne suis qu'une parure à leurs yeux. Même ma propre famille m'a abandonnée à mon sort. Crois-moi, il n'y aura personne qui pleurera sur ma tombe.

— C'est faux !

— Jérémie...

— Écoute-moi bien ! se fâcha Jérémie à la grande surprise de son interlocutrice. Malgré tout ce que tu as vécu et tout le mal qu'on t'a fait, il y a encore des gens qui t'aiment. Et crois-moi, s'ils apprenaient qu'une personne aussi gentille, aussi généreuse et aussi sage que toi s'est suicidée, ils seraient dévastés.

— Des gens comme qui ? Martin ? Ou son frère, peut-être ?

— Je ne sais pas pour eux, mais j'en connais deux qui viendraient pleurer sur ta tombe ; les McCaughey !

— Mes voisins ? ironisa Stella. Ils m'auront oubliée dès que des nouveaux voisins auront emménagé chez moi.

— Tu crois vraiment ça ? Non. Ils t'aiment beaucoup, tu sauras. Même qu'ils se font du souci pour toi. Sean t'adore et Kristine t'aime comme sa sœur. Sache qu'elle s'inquiète beaucoup à ton sujet... Je le sais, car elle me l'a dit. Et ma mère aussi t'aime.

— Ta mère me déteste.

— Elle t'en veut parce que tu l'as abandonnée, oui, mais si elle te détestait réellement, penses-tu qu'elle t'aurait confié son fils ?

Devant le silence de Stella, Jérémie se permit d'ajouter :

— Et si mon père était encore vivant, lui aussi se soucierait de toi. Avec toute l'aide que tu lui as apportée ! Il t'aim... non, il t'adorait ! Et moi aussi, je t'aime ! Trop pour te laisser partir ainsi ! Tu sais, je ne blaguais pas quand j'ai dit que je me suiciderais aussi. Et tu veux savoir pourquoi je le ferais ? Parce que si tu t'enlevais la vie, je serais tellement fâché que je redeviendrais le mauvais garçon que j'étais avant. Et je préfère mourir plutôt que de redevenir celui-là ! Tu me comprends ? **JE PRÉFÉRERAI MOURIR PLUTÔT QUE D'ÊTRE FÂCHÉ CONTRE TOI!!!**

Malgré son calme apparent, Stella commença à sentir sa poitrine se comprimer.

— Stella, enchaîna le garçon en se calmant un peu, ce que j'essaie de te dire, c'est que je veux t'aider. Je ne sais pas comment faire ni même par où commencer, mais je veux t'aider à retrouver ton héritage. Je t'en supplie, Stella... Laisse-moi t'aider comme tu m'as aidé.

Pendant quelques minutes interminables, Stella resta sans mot. Elle resta là, assise derrière le volant, indécise, perplexe, et perdue dans ses pensées. Bien que l'envie de mourir la tenaillait toujours, le discours que venait de lui servir son neveu la touchait au plus profond

d'elle-même. Soudain, elle se souvint d'un rêve qu'elle avait déjà fait. Celui où l'épaulard cherchait à l'empêcher de commettre l'irréparable. En se remémorant ses cris stridents, elle se mit à fondre.

C'est alors que Jérémie entendit la portière s'ouvrir. Ensuite, il vit Stella sortir de l'habitacle et s'approcher de lui avec un regard empreint de chagrin.

— Jérémie, dit-elle, je... je...

Elle ouvrit alors ses bras et l'invita à se coller contre elle.

— ...je m'excuse.

Réjoui, Jérémie se rua vers elle, et tout en versant un torrent de larmes, la serra très fort. Ils restèrent ainsi, à côté de la BMW garée au beau milieu de l'allée, à se consoler et à se réconforter.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit le garçon. Je te pardonne.

— Vraiment? répliqua Stella en s'essuyant les yeux. Oh, Jérémie! Il y a très peu de personnes qui m'auraient pardonnée si je leur avais fait une scène pareille.

— Oui, mais tu t'es bien reprise. Jure-moi que tu ne te feras pas de mal...

— Rassure-toi, je ne passerai pas à l'acte, promit Stella avec un sourire sincère. Par contre...

— Quoi? s'inquiéta Jérémie.

— Tu n'auras pas à te soucier de moi. Mais je devrai aller chercher de l'aide. Pas de la tienne, mais de celle d'un professionnel. Et je ne veux absolument pas que tu t'en mêles.

— Tu... tu es sûre? s'offusqua quelque peu Jérémie.

— Tu es beaucoup trop jeune pour me venir en aide. Même si je l'apprécie, je crains que ce ne soit pas suffisant. En revanche, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi. Et je te promets de tout faire pour m'en sortir. J'ignore comment, mais je vais y parvenir. Je vais retrouver mon identité et plus jamais je ne craindrai de dire qui suis-je vraiment. Un jour, je vais t'enseigner tout ce que j'aurai appris sur ma culture, car tu sais... tu as du sang amérindien, toi aussi, qui coule dans tes veines!

— Oh, Stella... merci beaucoup.

Stella afficha son plus beau sourire et embrassa son neveu sur la joue.

— Quand je pense que je t'ai emmené ici pour t'aider à résoudre tes problèmes!

—Finalement, on se sera entraidé tous les deux, répliqua Jérémie. Mais je ne pense pas que ça aurait été possible, sans toi. Au fond, c'est toi qui nous as sauvés.

—Jérémie, tu me feras mourir d'amour.

Stella s'apprêtait à embrasser à nouveau le garçon, lorsqu'un détail important lui revint en sa mémoire.

—Oh ! Nous devons immédiatement prévenir ta mère. Sinon, elle va piquer une crise quand elle va voir que tu n'es pas à bord de l'avion.

Elle retourna rapidement à la BMW pour saisir son téléphone cellulaire. Après avoir composé le numéro de Sarah, elle dut attendre quelques sonneries avant que cette dernière lui réponde.

—Allo ? dit Sarah.

—Bonjour, Sarah ! C'est Stella.

—Oh, bonjour. Est-ce que Jérémie est en route ?

—Pas encore, répondit Stella, mal à l'aise. En fait, je t'appelle pour te dire qu'il ne rentrera pas aujourd'hui.

—Comment ? s'exclama Sarah assez fort pour que Jérémie l'entende. Que s'est-il passé ?

Stella regarda son neveu pour savoir si elle devait dire la vérité, ce que le garçon lui déconseilla vivement à l'aide d'un signe de la tête.

—Allo ? Stella ? Tu es encore là ?

—Écoute... Ton fils s'est trompé de terminal et il a loupé son avion. Il n'y a que ses valises qui font le voyage. Mais ne t'inquiète pas. J'ai lui ai acheté un autre billet et il sera sur le vol de huit heures demain matin.

—Merci de m'en informer. Dis-lui que j'ai très hâte de le voir.

—Sans problème. Au revoir, Sarah.

Stella mit fin à l'appel, puis dit à Jérémie :

—Quand ta mère apprendra la vérité, elle ne me laissera plus t'approcher, c'est certain.

—Si tu veux, je lui dirai moi-même quand je serais revenu. À moins que nous gardions cette histoire pour nous ?

—Absolument pas, refusa Stella. Elle a le droit de connaître la vérité, même si elle risque de m'en vouloir jusqu'à la fin de ses jours. En attendant, il y a plus urgent à faire. Je lui ai dit que j'avais acheté un nouveau billet et... ce n'est pas du tout le cas. Alors... allons-y.

Chemin faisant vers l'aéroport, le pied de Jérémie heurta quelque chose au sol. Stella et lui regardèrent ce dont il s'agissait, puis aperçu-

rent le bracelet qui était sorti de l'enveloppe brune que Jérémie avait échappée. Celui-ci les ramassa, avant de poser sur le bijou un regard interrogateur.

— C'est à toi, ce bracelet ? demanda-t-il.

— Non. C'est un objet précieux qui appartenait à une personne que j'ai connue à l'époque où je vivais dans la réserve de Johnstone Strait. Elle l'avait perdu, et je lui ai promis qu'un jour, je le lui rapporterais. Et maintenant que je l'ai retrouvé, il est temps que je respecte ma promesse. Et personnellement. Tu voudrais m'aider ?

— D'accord. Tu sais où habite cette personne ?

— Non, mais je sais comment obtenir son adresse. Mais avant, je dois t'avouer un autre secret. Il y a quelques jours, j'ai fait une terrible bêtise qui a blessé quelqu'un, et je veux que tu m'aides à réparer ma faute.

## Chapitre 17

Bien que la 220<sup>e</sup> avenue était la rue la plus paisible du quartier de Maple Ridge, Stella n'était pas calme pour autant. Elle gara sa voiture devant une modeste maison, persuadée que ses occupants s'y trouvaient puisqu'une auto occupait l'entrée.

— C'est ici qu'elle habite ? s'enquit Jérémie en regardant par la fenêtre de la portière.

— C'est bien l'adresse que madame Wu nous a donnée, répondit Stella.

En regardant sa tante, le garçon remarqua qu'elle hésitait à sortir. Sa ceinture était encore attachée et le moteur roulait toujours. Aussi, ses mains qui se trouvaient toujours sur le volant tremblaient comme des feuilles.

— Est-ce que tu es nerveuse ?

— Bien sûr que je le suis, lança Stella comme s'il s'agissait de l'évidence même. Après ce que je lui ai dit, il faudra un miracle pour qu'elle accepte de me parler. Ce que je lui ai dit était franchement insultant. Surtout pour une...

— Une Autochtone ?

— Exactement. Je ne sais même pas si elle me croira quand je lui dirai que...

— Tu peux le faire... dit Jérémie en frôlant la main de sa tante pour la rassurer.

En entendant cela, Stella émit un petit rire étouffé, puis répliqua vigoureusement :

— Bon ! Je n'ai pas fait tout ce chemin pour repartir bredouille. Il est temps d'en finir.

Après une profonde inspiration, elle détacha sa ceinture et retira les clés du contact. Ils sortirent ensuite de la voiture et marchèrent côte à côte en direction de la porte d'entrée. Pour rassurer sa tante, Jérémie lui tenait la main. Une fois sur le pas de la porte, malgré le bruit provenant de l'intérieur, Stella n'appuya pas tout de suite sur la sonnette. Elle tourna la tête vers Jérémie, qui l'encouragea à l'aide d'un sourire. Anxieuse, elle finit par appuyer sur le carillon et attendit.

Ce fut un Amérindien aux cheveux courts et au ventre gras qui vint leur répondre.

—Puis-je vous aider ? dit-il.

—Nous... nous voudrions voir madame Running Wolf, articula nerveusement Stella. Est-elle... est-elle là ?

—Oui, elle est là. Je suis son mari. Qui la demande ?

—Je suis... je suis... bégaya la visiteuse dont les lèvres tremblaient tellement, qu'elle peinait à parler.

—Ça va madame ? s'inquiéta l'homme qui croyait que sa visiteuse s'apprêtait à vomir.

—Je m'appelle... je m'appelle Stella Andersen.

En entendant ce nom, les oreilles de l'Autochtone se mirent à rougir. Visiblement, il était au courant de ce que Stella avait dit à sa femme.

—Vous avez bien dit Stella Andersen ? questionna-t-il d'un ton sévère.

—Oui. Euh... Je suis venu m'excuser auprès de votre femme. Est-ce que je pourrais lui parler ?

L'homme fronça les sourcils pour signifier son désaccord, puis finit par dire :

—Attendez une minute.

Et il disparut dans la maison en laissant la porte entrouverte. Quelques secondes plus tard, ce fut Justina Running Wolf qui apparut sur le balcon. Elle ne remarqua pas Jérémie tout de suite, car son regard furieux ne se destinait qu'à Stella, qui n'eut aucun mal à deviner que sa présence n'était pas désirée.

—Que faites-vous ici ? lâcha-t-elle. Je croyais que vous n'aimiez pas les Autochtones.

Stella retira son chapeau, le porta à la hauteur de son ventre et baissa honteusement la tête.

—Madame Running Wolf, dit-elle tout doucement, lorsque nous nous sommes rencontrées à la boutique de madame Wu, je vous ai gravement insultée. Je sais que je vous ai blessée, et... c'est pour cette raison que j'ai tenu à venir ici pour m'excuser. Je veux que vous sachiez que je regrette amèrement mes paroles. Et si vous le souhaitez, je serais heureuse de présenter vos œuvres à mes représentants. Je ne peux garantir qu'ils seront preneurs, mais je vous promets d'user de mon influence pour faire valoir votre talent.

—Votre nom est bien Andersen, n'est pas ? rétorqua Justina, dont le visage s'embruma encore davantage.

Ne sachant trop si elle devait répondre, Stella se contenta d'opiner de la tête.

— Madame Andersen, reprit furieusement Justina, vous n'auriez pas dû venir ici. Vous ne pouvez pas savoir à quel point vos propos m'ont offensée. Je m'excuse, mais je suis incapable de vous pardonner. S'il vous plaît, partez et ne revenez plus jamais.

Triste, Stella se retourna et marcha d'un pas lourd vers la BMW, Jérémie sur les talons.

— Attendez ! les arrêta Justina d'une voix moins hostile.

Surprise, Stella s'immobilisa sur le pavé, mais évita de se retourner par crainte de croiser à nouveau le regard réprobateur de Justina. Jérémie, en revanche, se retourna, mais il semblait clair que la femme ne s'adressait qu'à sa tante.

— Si vous êtes réellement venus pour vous excuser, alors, j'ai besoin de savoir une chose. Pourquoi m'avoir dit de telles méchancetés ? Qu'est-ce que j'ai bien pu vous faire pour avoir mérité cela ?

— Rien, absolument rien, soupira Stella sans même se retourner. Si je me suis montrée aussi blessante, c'est parce que j'avais peur.

— Peur ? s'étonna Justina.

— Oui, avoua Stella en se retournant enfin. Pendant des années, j'ai redouté le jour où je me retrouverais face à une Autochtone. Surtout une Autochtone qui porte le nom de Running Wolf. Aussi, dès que j'ai entendu votre nom... je... j'ai paniqué.

— Ce que vous dites n'a aucun sens ! riposta Justina. Pourquoi mon nom vous effraie-t-il ?

— Parce que... oh, et puis... oubliez ça. Vous ne me croiriez pas de toute façon.

— Non ! lança abruptement Justina. Si vous avez quelque chose à me dire, alors, c'est maintenant ou jamais !

— Bon... très bien... Mais d'abord, il faut que je vous remette quelque chose.

Sans autres explications, Stella exhiba le bracelet à la face son interlocutrice. Au début, celle-ci n'y attachait que peu d'importance, mais en l'observant de plus près, elle se sentit comme attirée. Elle saisit le bijou, le déposa dans sa paume et l'examina minutieusement. Incapable de deviner ses pensées, Stella craignait de s'être trompée de personne. De tout son être, elle pria pour que la femme devant elle soit celle qu'elle avait toujours espéré retrouver.

—J'ai déjà vu ce bracelet, murmura Justina sans détacher ses yeux de l'objet. C'était le mien... Oui, c'est bien l'épaulard que ma grand-mère m'avait donné quand j'étais toute petite. Mais je l'avais perdu dans la...

En disant cela, elle releva brusquement la tête et regarda Stella avec un air d'émerveillement. C'est à ce moment que cette dernière sut qu'elle se trouvait bien devant la bonne personne.

—Où... où avez-vous trouvé ce bracelet? s'enquit Justina. Et qui êtes-vous, au juste?

Se pourrait-il qu'elle eût compris que Stella Andersen était un faux nom? Stella ne pouvait pas le savoir avec certitude, mais elle sentait que le moment était venu de lui dévoiler sa véritable identité. Qui sait si cela ne suffirait pas à chasser le poids lourd de son passé, ainsi que sa peur, ses regrets, et ses angoisses?

—Je m'appelle... articula-t-elle avant d'émettre un petit hoquet, je m'appelle Stella Running Wolf. Et je suis désolée d'avoir mis tant de temps pour retrouver ton bracelet.

Gagnée par la nervosité, Justina scruta longuement le visage de sa visiteuse. Elle s'approcha un peu plus près, observa ses yeux à la manière d'un joyau, et faillit s'étrangler lorsqu'elle la reconnut enfin.

—Ste... Stella? dit-elle. Est-ce... est-ce que c'est vraiment toi?

—Oui, confirma gaiement Stella, c'est bien moi.

—Dieu du ciel! STELLA! C'EST VRAIMENT TOI!

Sans crier gare, Justina sauta sur Stella et lui embrassa le visage. Elle enroula ses bras autour de sa taille et la serra fortement contre elle. En lui rendant son étreinte, Stella sentit les larmes de sa cousine couler sur sa veste. Des larmes chaudes auxquelles elle mélangea les siennes.

—Stella! Je ne peux pas croire que c'est toi! J'ai cru... j'ai cru qu'on ne se reverrait jamais. Comme tu m'as manqué, ma chère cousine!

—Toi aussi, Justina, tu m'as manqué, répliqua Stella avec une certaine tristesse dans la voix. Est-ce qu'on t'a dit...?

—Je suis au courant de tout. Mes parents et moi t'avons cherchée partout. On a tout fait pour obtenir des nouvelles de toi... nous nous sommes rendus dans tous les villages de la côte, nous avons interrogé les gens... mais sans succès. J'ai cru que je n'allais jamais te revoir.

En entendant cela, Stella se sentit envahie d'amour.

—Vous... vous avez vraiment quitté la réserve pour nous retrouver, ma mère et moi ?

—Mais bien sûr, que crois-tu ! sanglota Justina. On ne voulait pas vous abandonner. Chaque soir, nous avons prié les esprits pour qu'ils vous ramènent à nous. Et ils nous ont entendus ! Ils nous ont entendus !

Tandis que Justina continuait de l'étreindre, Stella se sentit libérée. Ayant enfin retrouvé sa vie, celle qu'elle avait toujours voulue, c'est avec le cœur léger qu'elle entrevoyait un futur des plus heureux.

**FIN**

